HAL
open science

Les métaphores associées à l'eau : une tendance à la négativité ancrée dans une motivation psycho-cognitive complexe

Crépin Caroline

To cite this version:

Crépin Caroline. Les métaphores associées à l'eau : une tendance à la négativité ancrée dans une motivation psycho-cognitive complexe. ELIS - Echanges de linguistique en Sorbonne, 2021, ELIS, 7. hal-03171694

HAL Id: hal-03171694

https://hal.science/hal-03171694v1

Submitted on 31 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

2021

ELIS

ÉCHANGES LINGUISTIQUES EN SORBONNE
REVUE DES JEUNES CHERCHEUR·EUSE·S DU CELISO

VOLUME 7

Edito

Nous sommes très heureuses de vous présenter le volume 7 de la revue des jeunes chercheur.se.s *Échanges Linguistiques en Sorbonne* (*ÉLIS*). La revue, adossée au CELISO en Sorbonne, s'appuie sur un comité de lecture en double aveugle composé de chercheur.se.s confirmé.e.s affilié.e.s à différents laboratoires. Le CELISO est un laboratoire de recherche dédié aux travaux de linguistique s'appuyant sur des langues standard ou dialectales, des écoles de pensée et des méthodologies diverses.

Le présent numéro, consacré aux Actes de la Journée d'Étude des Doctorant.e.s et Jeunes Docteur.e.s du CELISO du 28 février 2020, s'intéresse ainsi à l'anglais, au français et à l'estlandssvenska, et propose des analyses de TOE et syntaxe sémantique, des analyses contrastives, de grammaire de construction et de didactique. **Caroline Crépin** propose une comparaison des expressions en anglais et français d'expressions autour de l'imagerie de l'eau porteuses de quantification et d'émotions par le recours à la métaphore conceptuelle. Les nominaux du type *high executive* chez **Marie Turlais**, eux aussi porteurs de métaphore conceptuelle, sont analysés selon les propriétés syntaxiques et sémantiques du modifieur antéposé d'une part, et celle de la structure entière d'autre part. De même, **Éléonore Chinetti** s'attache à distinguer, dans l'interprétation des propositions conjonctives en WHEN, ce qui relève des propriétés sémantico-syntaxiques de la proposition elle-même ou de ce qui relève du contexte dans lequel la proposition est insérée. Une double approche, cette fois-ci concernant les méthodes de recherche à la disposition du linguiste, mène **Cameron Morin** à discuter les avantages d'allier étude de corpus et recherche de terrain dans l'étude des doubles modaux en anglais d'Écosse en particulier, et en dialectologie de manière plus générale. C'est un autre dialecte qui intéresse **Émile Faure**, ou plutôt un ensemble de dialectes suédois parlés en Estonie, l'estlandssvenska : son article s'intéresse à un cas de convergence structurale par laquelle l'expression de quantification dans quatre dialectes de l'estlandssvenska se rapprocherait de celle de l'estonien, autorisant des formes autrement non acceptées en suédois standard. Le numéro se clôture avec l'article de **Valérie Lambert**, en didactique du français, qui présente son projet d'étude des différentes stratégies de reformulations écrites et orales chez des étudiants francophones de BTS.

Nous espérons que ce nouveau numéro vous plaira. Bonne lecture !

Caroline Marty, Manon Philippe, Olivia Reneaud-Jensen et Marie Turlais

Comité éditorial / comité de lecture –
Sorbonne Université, CELISO (Centre de Linguistique en Sorbonne)

Remerciements

Ce numéro n'aurait pu voir le jour sans la participation précieuse de nombreu.x.ses relecteur.ice.s, que nous remercions vivement :

Antoine Aufray, MCF à l'Université de Strasbourg, LiLPa (Linguistique, langue parole)

Katrina Ann Brannon, MCF à l'Université Polytechnique des Hauts-de-France, DeScripto

Benjamin Delorme, MCF à l'École Normale Supérieure de Cachan, CELISO (Centre de Linguistique en Sorbonne)

Virginie Dubeau, ATER à Sorbonne Université, STIH (Sens, Texte, Informatique, Histoire)

Marie Dubois-Aumercier, MCF à Sorbonne Université, CELISO (Centre de Linguistique en Sorbonne)

Manar El Kak, Docteure de Sorbonne Université et de l'Université de Beyrouth

Pierre Frath, PR émérite à l'université de Reims-Champagne Ardenne, CELISO (Centre de Linguistique en Sorbonne)

Karl Gadelii, MCF à Sorbonne Université, CELISO (Centre de Linguistique en Sorbonne)

Laure Gardelle, PR à l'Université Grenoble-Alpes, LIDILEM (Laboratoire de Linguistique et Didactique des Langues Étrangères et Maternelles)

Joséphine Gardon-Goujon, CD à Sorbonne Université, STIH (Sens, Texte, Informatique, Histoire)

Kim Oger, PRAG à Sorbonne Sorbonne Université, CELISO (Centre de Linguistique en Sorbonne)

Marie-Claude Paris, PR émérite à l'Université de Paris et au CNRS, LLF (Laboratoire de Linguistique Formelle)

Irina Thomières, MCF à Sorbonne Université, CELISO (Centre de Linguistique en Sorbonne)

Sommaire

Edito 1

Remerciements 2

Sommaire 3

Caroline CREPIN – Les métaphores associées à l'eau : une tendance à la négativité ancrée dans une motivation psycho-cognitive complexe 4

Marie TURLAIS – Les noms de métiers du type *high executive* : statut syntaxique du premier terme 18

Éléonore CHINETTI – Paramètres contribuant à la construction des interprétations temporelles des énoncés complexes de la forme <P WHEN Q> 34

Cameron MORIN – Construire une triangulation méthodologique en variation syntaxique restreinte 48

Émile FAURE – Un exemple de convergence structurale issue du contact de langues : les syntagmes de quantification en *estlandssvenska* 72

Valérie LAMBERT – Étude comparative de reformulations orales et écrites chez des étudiants de 18 à 20 ans. (Français langue maternelle, langue étrangère et langue de scolarisation) 91

Les métaphores associées à l'eau : une tendance à la négativité ancrée dans une motivation psycho-cognitive complexe

Caroline Crepin
Université Paris Nanterre
Centre de Recherche Anglophone (CREA) – EA 370
Et Université Lyon 3 Jean Moulin
Centre d'Études Linguistiques (CEL) – EA 1663
ca.crepin@gmail.com

Résumé
Les métaphores construites sur l'imagerie de **l'eau** que nous utilisons au quotidien en anglais, en français comme dans d'autres langues européennes[1] sont très largement négatives. Cet article présente les résultats d'une étude linguistique permettant de vérifier cette tendance et d'en comprendre les raisons sur le plan cognitif. Qu'il s'agisse du traitement des données ou de l'expression des **émotions**, les expressions du corpus témoignent d'une **quantification** excessive, déficitaire ou trop *vague*. D'autre part, le scenario conceptuel du sujet immergé dans l'eau sert de support analogique à un éventail d'applications thématiques permettant la mise au jour de la **métaphore conceptuelle** DIFFICULTY IS WATER. Enfin, l'eau, et en particulier la mer, définit un espace ambivalent de danger et d'aventure capable d'embrasser les multiples contradictions inhérentes à l'existence humaine.

Mots-clés : métaphore conceptuelle, eau, quantification, émotions

Abstract
The water metaphors we use every day, in English as well as in French and other European languages, are overwhelmingly negative. This article presents the results of a linguistic study carried out in order to verify this assumption and to understand the cognitive mechanisms at work within these expressions. Whether introducing data or expressing **emotions**, the expressions in the corpus used for this study rely on excessive, deficient or imprecise **quantification**. Moreover, the conceptual scenario whereby the subject is immersed in water underpins the analogy for a myriad of thematic applications of the **conceptual metaphor** DIFFICULTY IS WATER. Finally, water – the sea in particular – is often defined as an ambivalent space of danger and adventure within which the multiple contradictions inherent to human existence come together.

Key-words : conceptual metaphors, water, quantification, emotions

[1] La comparaison avec des langues non-européennes est envisagée dans des travaux ultérieurs.

Introduction

Get into hot water, *drown in sorrow, rain on one's parade, be swamped in work, feel washed out,* etc. ; autant d'expressions métaphoriques associées à l'eau (*water metaphors*) qui renvoient à des concepts ou à des émotions *négatives*, inquiétantes, désagréables. Pour explorer cette tendance, nous avons mené une expérience linguistique auprès de locuteurs natifs de différentes régions du monde anglophone[2] afin de réunir un maximum d'expressions idiomatiques construites sur l'imagerie de l'eau. Ce corpus devait d'abord nous permettre d'observer une éventuelle cohérence parmi les domaines cibles visés, puis de vérifier statistiquement l'hypothèse d'une prédominance d'expressions connotées négativement, et enfin, de chercher à comprendre pourquoi l'eau était perçue comme dangereuse ou inquiétante alors qu'elle est essentielle à toute forme de vie. Après une présentation des données receuillies dans cette étude, nous développerons le rôle des métaphores ontologiques et des métaphores d'orientation[3] dans la construction d'un *monstre* cognitif ; monstre de par son envergure, et les expériences sensorielles destabilisantes qui lui sont associées.

1. Méthodologie et présentation du corpus

1.1. Élaboration du corpus

Notre expérience linguistique a été réalisée sous forme de sondage *écrit* diffusé aux intéressés[4] par l'intermédiaire de différents médias sociaux. La consigne, « *Name all water expressions you can think of* »,[5] s'est voulue la plus large et la moins contraignante possible pour plusieurs raisons. Tout d'abord, ne pas contraindre les locuteurs avec une liste préétablie permet d'évaluer la *fréquence* à laquelle une même expression est proposée. Ensuite, il nous a semblé opportun d'accepter les propositions relevant de la *comparaison*, (ex : *like a fish in water*), dans la mesure où la comparaison exhibe un processus analogique rendu parfois opaque par la métaphorisation, et parce que dans les énoncés proposés, l'analogie se double d'une métaphore. Enfin, en ne posant aucune contrainte sur le vaste domaine notionnel WATER dans cette enquête, nous avons pu observer les réflexes analogiques des locuteurs, et en particulier leur inclination à associer instinctivement au domaine WATER des expressions relevant principalement de la navigation, ainsi que d'autres expressions qui ne contiennent aucun représentant explicite du domaine source WATER (*be out of one's depth*), ou encore des expressions dans lesquelles l'eau n'apparaît pas à l'état liquide, son état prototypique : *let off steam*. Ce procédé participatif nous a ainsi permis d'interroger la représentation protéiforme de l'eau dans l'imaginaire collectif, qui justifie la prise en compte d'un champ sémantique et d'un champ lexical le plus large qui soit.

Cette enquête, complétée par une recherche ciblée dans des dictionnaires d'expressions[6], a permis de réunir 220 expressions métaphoriques construites sur l'imagerie de l'eau, prenant la forme de maximes (*still waters run deep*), de prédicats (*be walking on*

---

[2] Afrique du Sud (4), Canada (3), Grande-Bretagne (38) (dont Écosse (11), Pays de Galles (2)), Irlande (2), Etats-Unis (15), Australie (2), Nouvelle-Zélande (1)

[3] Dans le cadre de cet article, ne seront pas traitées les dimensions symboliques et culturelles de l'eau.

[4] Ce sondage a également été soumis à des locuteurs natifs de l'italien, l'espagnol, le néérlandais, l'allemand, le français et le russe afin de pouvoir observer des similitudes et des divergences entre ces langues. Le présent article se limite toutefois au résultat de l'étude en langue anglaise.

[5] « Citez toutes les expressions idiomatiques associées à l'eau qui vous viennent à l'esprit. »

[6] The Oxford Dictionary of English Idioms (3 ed), John Ayto (Ed.), Oxford University Press, 2009 ; *L'anglais de la vie quotidienne*, Henri Mauffrais & Gérard Hocmard, Paris : Ellipses, 2002, 2006 ; The Online Cambridge Dictionary, (dictionary.cambridge.org) ; The Free Dictionary by Farlex, (thefreedictionary.com).

thin ice), et enfin des groupes nominaux simples (*liquidity)* ou complexes (*a wave of panic, the epidemic wave*). Le corpus ainsi constitué prend en compte l'eau sous toutes ses formes (eau de mer, eau de pluie, fleuves, rivières, eaux du *corps* telles que les larmes, la transpiration ou encore le liquide amniotique, etc.), dans tous ses états (liquide, solide, gazeux), mais aussi tout ce qui lui est associé de manière intuitive par les locuteurs (navigation, pêche, lavage, boissons, etc.). La consultation conjointe de locuteurs natifs et de dictionnaires s'est montrée formidablement complémentaire. La recherche dans les dictionnaires nécessite le recours à des mots-clés préétablis tels que *water*, *rain*, *sail*, *wave*, etc., tandis que des expressions telles que *be sold downriver*, *cross the Rubicon* ou encore *be welling up*, proposées spontanément par des participants, auraient pu passer sous le radar de la recherche par mots-clés. Nous avons également pu voir apparaître des disparités quant à l'emploi de certaines expressions selon les régions du monde anglophone, tendances suggérées ou confirmées par les participants : par exemple, si les Britanniques parlent de *storm in a teacup*, les Américains préfèrent l'expression *a tempest in a teapot*, quand pour les Français il s'agit d'une *tempête dans un verre d'eau*.

1.2. Traitement des données et observations statistiques sur le corpus

Les données recueillies dans un tableau Excel ont d'abord été triées par grands domaines notionnels, qui correspondent aux « domaines cibles » visés par la métaphore (*target domains* selon la théorie des métaphores conceptuelles de Lakoff & Johnson, 1980). Il nous a ainsi été possible de répartir les expressions en deux grands ensembles (*subcategories*). Un premier pôle INFORMATION/COMMUNICATION rassemble des énoncés à contenu factuel ou informationnel tels que *stream of information, current of thought* ou encore *migration wave,* et des énoncés relatifs à la communication : *shower abuse on somebody*, *water something down* ; en sachant qu'information et communication sont très souvent mêlés: *splash the news*, *source of conflict* etc. Le second pôle concerne des situations (SITUATION) : *be in hot water, swim against the tide, boil with anger* etc. À l'intérieur de ces catégories nous avons identifié les énoncés qui exprimaient une charge émotionnelle évidente grâce au label EMOTION, puis attribué un ou plusieurs mots-clés pour définir le domaine cible correspondant, afin d'étiqueter les expressions comme suit :

water expression	SUBCATEGORY	KEY-WORD(S)
be in deep water(s)	SITUATION + EMOTION	DIFFICULTY/DANGER
shower abuse on somebody	COMMUNICATION + EMOTION	HOSTILITY

L'attribution des mots-clés au cas par cas a permis de mettre au jour des reccurrences d'ordre fréquentielles, notionnelles, qualitatives et quantitatives. Enfin, nous avons assigné un code couleurs au tableau ainsi constitué ; utilisant du vert pour surligner les mots-clés connotés positivement (ex : *smooth/plain sailing* (EASINESS)) ; du jaune pâle pour les expressions au contenu perçu comme neutre (ex : *current of thought, workflow)* ; du orange pour les contenus perçus comme *en tension* (ex : *plow water* (USELESSNESS), *milk-and-water* (INSIPIDITY)) ; et enfin du rouge pour les mots-clés renvoyant à des situations intenses voire extrêmes, perçues négativement (*feel washed out* (DISTRESS), *dead in the water* (FAILURE)). La colorisation permet ainsi de faire émerger une gradation dans les situations observées, notamment lorsqu'il est question de difficulté ou de stress. Ainsi, le mot-clé DIFFICULTY peut être surligné en orange ou en rouge, en fonction du type et de l'intensité de la difficulté rencontrée.

La première observation qui se dégage du tableau ainsi constitué est la prédominance de rouge et d'orange, contre une faible proportion de jaune et une très faible présence de vert.

En tenant compte de la subjectivité relative de l'attribution des couleurs, il n'en demeure pas moins que si l'on totalise les expressions surlignées en rouge (90) et au moins partiellement en orange (105), on obtient un résultat bien supérieur aux 2/3 du nombre total d'expressions comptabilisées (195/220). Parmi les expressions restantes figurent 15 expressions « neutres », et 12 expressions positives en vert. Avec un ratio de 12/220, nous pouvons confirmer statistiquement que seules 5% des expressions du corpus ont une connotation positive, quand 88,63% des expressions ont une connotation négative, et à peine 7% sont neutres.

Le classement en grands domaines notionnels révèle les proportions suivantes : sur 220 expressions, 1/3 concernent le domaine (INFORMATION / COMMUNICATION), contre 2/3 pour le domaine (SITUATION). La mention EMOTION apparaît dans plus de 100 entrées sur 220 (toutes catégories confondues), ce qui signifie qu'environ la moitié des expressions listées comportent un aspect émotionnel. Parmi ces expressions, 65% expriment des émotions très négatives, 90% des émotions négatives, 8% des émotions positives *avec une réserve* (ex : *resurface, be on the crest of a wave*), et seulement 2% une émotion clairement positive : la joie (*a bubbly/bubbling person/personality*, au sens de quelqu'un qui *déborde* d'enthousiasme, ou encore *like a fish in water*[7]*.)*

Pour compléter cette approche chiffrée, voici un aperçu des mots-clés attribués aux expressions de notre corpus:

NEGATIF	NEUTRE	POSITIF
DIFFICULTY (50) ; HOSTILITY (17) ; **SADNESS (10) ; DISTRESS (9) ; ANGER (8) ;** SATURATION (6) ; INSIPIDITY (6) ; UNCERTAINTY (6) ; DANGER (5) ; INSTABILITY (4) ; TROUBLE (4) ; **INDIFFERENCE (4)** ; **FEAR (3) ; STRESS (3) ; DESPAIR (3) ;** INSIGNIFICANCE (3) ; POOR HEALTH (3) ; INEFFICIENCY (3) ; **DEPRESSION (2) ;** FAILURE (2) ; INELUCTABILITY (2) ; EXCESS (2) ; STERILITY (2) ; WASTE (2) ; **WEAKNESS (1) ; DISGUST (1) ;** DEPRAVITY (1) ; DESTRUCTION (1) ; DEATH (1) ; DELAY (1) ; VIOLENCE (1) ; **SHAME (1);** LACK OF DIFFERENCIATION (1) ; LOSS (1) ; NEGLIGENCE (1) ; OBSTACLE (1) ; USELESSNESS (1)	MIGRATION (5) ; CIRCULATION (4) ; FLUIDITY (3) ; ATTACHEMENT (2) ; ORIGIN (1) ; CHANGE (1)	**INTEREST (11)** ; **EXCITEMENT (5) ;** EASINESS (5) ; SUCCESS (3) ; HEALTH (1) ; EFFICIENCY (1) ; HOPE (1) ; STABILITY (1) ; SOLIDITY (1) ; IMPROVEMENT (1)

Les mot-clés correspondant à des *émotions* apparaissent en gras (**FEAR, DISGUST**…), tandis que les autres font davantage référence à des *thèmes* (DEATH, SUCCESS…). Dans la colonne « négatif » figurent les quatre émotions négatives primaires définies en 1972 par Ekman dans « *Emotions in the Human Face* » et les émotions secondaires qui leur sont rattachées : **FEAR (+ STRESS, ANXIETY, WEAKNESS), SADNESS (+ DEPRESSION, DESPAIR, DISTRESS), ANGER et DISGUST.** Dans des travaux ultérieurs, « *Basic Emotions* » (1990), Ekman décidera d'ajouter le mépris (**CONTEMPT**) et la honte (**SHAME**) aux six émotions universelles (la surprise (SURPRISE) n'étant ici pas représentée) , ainsi que la notion d'excitation (**EXCITEMENT**). Or la notion de mépris est très représentée dans le corpus, ainsi qu'en témoigne la profusion de mots-clés qui lui sont associés : HOSTILITY, INDIFFERENCE, LACK OF DIFFERENCIATION, NEGLIGENCE. De l'autre côté du spectre, la joie (**ENJOYMENT**) est timidement représentée à

[7] Cependant, le contrepoint négatif de celle-ci, *like a fish* out of *water* est presqu'autant utilisé : 52% d'emplois affirmatifs contre 48% d'emplois négatifs d'après le moteur de recherche Google.

travers les réactions liées à l'enthousiasme et à l'intérêt associés à la connaissance : **EXCITEMENT, INTEREST**, dans des expressions telles que *thirst for knowledge* ou encore *make one's mouth water* qui véhicule l'idée de désir au sens large.

Nous reviendrons en détail sur les émotions dans le point 3.3, mais il est important de clarifier à ce stade la différence entre les *émotions* définies par Ekman et les *sentiments* tels que l'amour, la haine ou encore l'incertitude (qui peut engendrer du stress). Cette distinction est à l'origine d'un désaccord entre Ayako Omori et Zoltan Kövecses (2008 : 201), car pour ce dernier, certains concepts cités par Omori dans son étude tels que le soulagement (RELIEF) ou encore le désir (DESIRE), auxquels j'ajouterais à titre personnel l'espoir (HOPE), tiennent davantage du sentiment que de l'émotion, ce qui fausse en partie les résultats de l'étude d'Omori. En effet si les émotions se définissent par la réaction instinctive de l'humain à un stimulus externe, les sentiments impliquent l'intellect et n'engendrent pas nécessairement de réaction[8].

1.3. Identification des domaines cibles prédominants

1.3.1. La difficulté (DIFFICULTY)

Avec 50 occurrences sur un total de 220 expressions, le thème de la difficulté concerne presque 1/4 des expressions du corpus, toutes catégories confondues. De plus, si l'on ajoute les mots-clés synonymes de difficulté, on obtient un total encore plus significatif : HOSTILITY (17) + **DISTRESS (9) +** UNCERTAINTY (6) + SATURATION (6) + DANGER (5) + INSTABILITY (4) + TROUBLE (4) + **STRESS (3) +** INEFFICIENCY (3) + POOR HEALTH (3) + FAILURE (2) + **WEAKNESS (1) +** DESTRUCTION (1) + DEATH (1), on obtient un total de 115 expressions évoquant le thème de la difficulté, soit plus de la moitié du corpus total.

Cette difficulté peut être d'ordre psychologique (*drown in sorrow*), matérielle (*cut someone's water off*), professionnelle (*be inundated with work*), relationnelle (*swim against the tide*), médicale (*be under the weather*), et, souvent, une combinaison de plusieurs facteurs (*be in over your head*), créant un phénomène de saturation (SATURATION). La mise au jour de ce domaine cible transcatégoriel nous permet de formuler l'hypothèse d'une métaphore conceptuelle cohérente articulée autour de la notion de difficulté : DIFFICULTY IS WATER.

1.3.2. Déficit, manque de différenciation (LACK OF DIFFERENCIATION)

Un autre thème émergeant de ces mots-clés négatifs est le thème du déficit, du défaut qui se manifeste de plusieurs façons : manque de goût (INSIPIDITY), manque d'intérêt (INSIGNIFICANCE, NEGLIGENCE), manque d'émotion (INDIFFERENCE), manque de succès (STERILITY, FAILURE, WASTE, USELESSNESS), et manque de discernement qui consiste à ne pas traiter l'information de manière détaillée là où de la précision et de la considération seraient attendues, notamment sur le thème des migrations. L'accumulation de ces manques peut conduire à un échec, déplaçant l'emphase de la difficulté d'une situation à son résultat nul. Nous pouvons ainsi proposer les métaphores conceptuelles LACK OF DIFFERENCIATION IS WATER et FAILURE IS WATER (*dead in the water*).

1.3.3. Changement, ambivalence (AMBIVALENCE)

[8] L'exemple de « l'ours » est fréquemment cité pour caractériser la peur : je vois un ours (stimulus extérieur), ce qui provoque en moi une émotion (la peur) qui engendre une réaction (je prends la fuite en courant). L'espoir par contraste n'engendre aucune réaction physique immédiate et ne dépend pas d'un stimulus extérieur. Notons enfin qu'un sentiment tel que l'amour peut provoquer des émotions : la joie, la tristesse etc. mais ne constitue pas une émotion en soi.

Ces aspects négatifs étant établis, il faut souligner le caractère changeant de l'eau, qui transparaît de manière claire à travers les mots-clés attribués : UNCERTAINTY (6), INSTABILITY (4), INELUCTABILITY (2), DELAY (1), MIGRATION (5), CIRCULATION (4), FLUIDITY (3), CHANGE (1). L'eau est un élément profondément dynamique, qui se déplace et qui, sur le plan métaphorique, entraîne avec elle de manière imprévisible les données qu'elle contient. Les peuples, les idées, les émotions véhiculées par l'eau sont ballotés en tous sens, au gré des courants et des intempéries. L'eau est signe d'incertitude (*Come hell or high waters*, *test the waters*), d'ambivalence (*carry fire in one hand and water in the other*), de revirement de situation (*back water*). Elle est tout et son contraire, c'est pourquoi le tableau contient des paires de mots-clés aux sens antonymiques voire deux versions antithétiques de la même expression *(swim against the tide* vs. *swim with the tide),* jetant le trouble sur la frontière ténue entre deux notions voisines comme facilité et inutilité, abondance et vanité (*shower someone with gifts),*ou encore insouciance et incertitude (*float through life*). De plus, en contexte, une expression telle que *be plumbing the depths* peut basculer de l'expression de l'intérêt à un constat de pénurie. Nous proposerons ainsi la métaphore conceptuelle AMBIVALENCE IS WATER, regroupant les thèmes de l'incertitude, l'instabilité, et du changement. Cette métaphore concerne aussi bien les thèmes que les émotions, particulièrement ambivalentes et instables.

1.3.4. L'aventure

Toute ambivalence étant nécessairement le fruit d'une tension entre deux opposés, à la négativité qui domine cette topologie correspond par miroir l'expression grisante de l'intérêt et de la *soif* d'aventure. Les mots-clés renseignés dans la colonne de droite laissent entrevoir un mouvement enthousiaste vers la connaissance (*thirst for knowledge*), l'entreprise (*be on board*), l'espoir (*a wave of hope*), notions que nous regrouperons sous l'idée d'*aventure* au sens large (ADVENTURE). En s'appuyant sur les mots-clés INTEREST (11), **EXCITEMENT (5),** SUCCESS (3), HOPE (1), et IMPROVEMENT, nous proposerons ainsi la métaphore conceptuelle ADVENTURE IS WATER, que cette aventure soit personnelle, professionnelle ou intellectuelle. Dans tous les domaines, la curiosité et la recherche provoquent une émotion plaisante et stimulante (ENJOYMENT), qu'il convient de ne pas ignorer malgré sa faible représentation dans le corpus.

2. Quantité

S'il est possible d'observer une cohérence dans les emplois de métaphores associées à l'eau (*water metaphors*), c'est avant tout selon Christa Baldauf une affaire de *quantification*. Ayant mis au jour des emplois systématiques dans les domaines cibles MONEY, COMMUNICATION et HISTORY (2003 : 54-61), Badlauf avance que l'analogie avec le domaine source WATER repose avant tout sur la perception d'une *grande quantité*, du fait que l'eau est naturellement présente en grande quantité dans notre environnement et dans notre culture. La grande quantité, se déclinant de l'abondance à l'excès, constitue un concept primaire abstrait qui précède à tous les fléchages notionnels particuliers. Ainsi, nous établissons une analogie avec l'eau pour décrire une grande quantité de notion ou un haut degré d'intensité, quelle que soit la notion visée.

Ayako Omori fait le même constat à propos de son corpus de métaphores aquatiques exprimant des émotions (2008 : 136) : « Interestingly, the smaller the form of water is, the fewer the number of citations. It is evident that words indicating massive forms of water are preferable as a vehicle in metaphors of emotion, where uncontrollability is highlighted. »[9] La

[9] Proposition de traduction : « De manière intéressante, on observe que plus les quantités d'eau dénotées sont petites, moins on trouve d'occurrences. Il est évident que les mots indiquant des quantités d'eau massives sont

corrélation entre grande quantité et le caractère incontrôlable des émotions conduit Omori à proposer la métaphore conceptuelle suivante : EMOTION IS A HUGE MASS OF WATER IN THE NATURAL WORLD, qu'elle préfère au modèle EMOTIONS ARE FLUIDS IN A CONTAINER proposé par Kövecses (2008 : 130).

Le critère de grande quantité s'observe très largement dans notre corpus : *drown in sorrow* (grande quantité de chagrin), *let off steam* (pression excessive), *emotional flooding* (émotions trop intenses), *shower someone with attention* (excès d'attention), *the epidemic wave* (un grand nombre de malades), etc. Même dans l'expression *a drop in the sea*, le sens naît du décalage entre la plus petite unité du concept WATER (*drop*), et l'ensemble auquel elle se rapporte, qui, quant à lui, dénote une très grande quantité (*sea*). Ainsi, quel que soit le domaine cible, l'eau est toujours présente en grande quantité, ou, à l'inverse se distingue par son absence perçue comme anormale : *the money drained away*, *be in low water*, *a shallow argument* ou encore *drain someone dry*. Qu'elle soit présente en (trop) grande quantité ou déficitaire, la quantité d'eau traduit un déséquilibre entre les attentes liées au domaine cible (MONEY, WORK, HOPE) ou entre le sujet et la notion concernée, ayant pour effet de sens la saturation ou le manque.

Si l'aspect quantitatif est définitoire, nous n'irons pas jusqu'à soutenir que la grande quantité constitue une forme d'invariant sémantique aux emplois métaphoriques du domaine WATER. Pour Baldauf (2003 : 54-61), le concept de MASS *déclenche* des métaphores associées à l'eau uniquement parce que nous percevons l'eau comme omniprésente et en grande quantité, sous la forme d'océans, de pluie, d'événements climatiques, de fleuves, etc. Nous émettrons quelques réserves sur cette position, car si effectivement, la référence à l'eau se caractérise par la grande quantité ou par l'absence, elle ne se limite en aucun cas à ce geste de quantification préalable. Si l'on considère par exemple l'expression *written in water*, on voit bien que ce sont les propriétés liquides et instables de l'eau qui sous-tendent l'analogie, indépendamment de la quantité présente.

Pour toutes ces raisons, il apparaît impossible de réduire les métaphores de l'eau à une simple affaire de quantification. La grande quantité est parfois mise en lumière pour provoquer un effet de sens, mais lors du processus métaphorique, elle entre en interaction et en concurrence avec d'autres paramètres inhérents à la molécule d'eau, au type d'eau concerné, au contexte et aux références culturelles impliquées. Lorsqu'elle est mise en avant, elle a pour effet de sens le manque de différenciation (LACK OF DIFFERENCIATION) et/ou la saturation (SATURATION), qui en contexte peuvent s'interpréter de manière négative, notamment dans les constructions du type N1(WATER) OF N2, dans lesquelles N1 quantifie N2: *stream of information, wave of immigrants, sea of faces, flow of speech*…Dans ces exemples, N1 dénote à la fois une grande quantité et un manque de précision. Enfin, l'absence d'eau est perçue comme tout aussi négative que sa présence en excès, comme en témoignent les expressions situées aux deux extrémités du spectre des états physiques de l'eau. Quand l'eau se transforme en glace, il n'y a plus d'émotion : *be ice-cold*, *an ice-queen*, et quand l'eau s'évapore, la sécheresse traduit ce même déficit d'empathie : *a dry answer*, *hang someone up/out to dry*, ou bien un sentiment de perte et de tristesse : *you never miss the water until the well runs dry*. La saturation et le déficit sont au fond des notions jumelles et inversées, et qui constituent l'une comme l'autre des figures du manque.

Les métaphores associées à l'eau entretiennent un rapport étroit avec la notion de grande quantité. Cependant, cette approche ne permet pas de rendre compte du cheminement

des supports analogiques privilégiés dans les métaphores exprimant des émotions, qui mettent en lumière leur caractère incontrôlable. »

cognitif de toutes les expressions du corpus, ni de la polarité négative d'un grand nombre d'entre elles. Nous allons donc nous tourner vers d'autres théories afin de compléter cette approche quantitative.

3. Les métaphores ontologiques

3.1. Définitions

Dans l'ouvrage de référence *Metaphors We Live By* (1980 : 25-31), Lakoff & Johnson ont montré l'importance des métaphores ontologiques dans notre quotidien, dans la mesure où nous appréhendons le réel par l'intermédiaire d'un corps qui délimite ce qui *est* nous-mêmes et ce qui ne l'est pas. Tout ce que nous percevons est (dé)limité par nos sens, notamment par notre champ visuel, et dès lors toute description du réel s'apparente à de la cartographie : il nous faut localiser les objets par rapport à un point focal, notre corps, mais aussi les délimiter, c'est-à-dire, les quantifier et les circonscrire dans l'espace et le temps. De la même façon, notre appréhension du réel s'étend à ce qui est abstrait, immatériel : les concepts, les idées, les souvenirs, les sentiments, les émotions, sont ainsi assimilées à des contenants (CONTAINERS) et des substances (SUBSTANCES). Ainsi, Kövecses affirme que « les émotions sont des événements ou des états qui surviennent à l'intérieur du corps humain qui joue ici le rôle de contenant » : « the emotions are events or states that happen inside the human body as a container » (2010 : 117).

À la volonté de délimiter et de quantifier les concepts et les émotions en termes de *substances contenues*, s'ajoute la localisation du sujet à l'intérieur de ces substances : ainsi, si dans l'expression *boil with anger*, l'eau désignant le domaine cible ANGER s'apparente à une substance contenue (CONTAINED SUBSTANCE) à l'intérieur du sujet (CONTAINER), dans l'expression *sink into depression*, on voit que le sujet est *contenu* dans la substance DEPRESSION (CONTAINER SUBSTANCE), elle-même contenue dans un réservoir d'eau virtuel tel que l'océan, à travers l'évocation de *sink*. Ainsi, l'eau comme *substance* constitue un support analogique privilégié dans des constructions métaphoriques dans lesquelles le domaine source n'est plus simplement WATER mais le prédicat <BE IN WATER>, et c'est de ce prédicat que surgit l'évocation très largement négative qui domine le corpus ; car si l'eau est essentielle à toute vie humaine, les situations dans lesquelles l'individu se trouve plongé ou immergé dans l'eau sont perçues comme périlleuses, à des degrés différents.

Contrairement aux verbes dont le sens est clairement négatif (*drown, sink…*), on pourrait supposer que les verbes *swim* ou *bathe* génèreront des expressions plus positives. Ce n'est pourtant pas systématiquement le cas, en raison de la complémentation du verbe d'une part, et du fait que les actions *swim* et *bathe* ne peuvent pas être prolongées à l'infini, ce qui induit nécessairement une réserve. Dans le cas de *bathe*, activité perçue comme plaisante *a priori*, c'est la complémentation qui peut faire basculer cette interprétation, comme en témoignent les expressions usuelles *bathe in self-pity,* et *bathe in reflected glory*. Ici, le rapport entre le verbe et le syntagme prépositionnel est vu comme problématique, oxymorique. On le voit, le sémantisme du verbe ne peut à lui seul garantir l'interprétation de l'énoncé, ni sa polarité négative ou positive, mais il la contraint très largement. Ainsi, des expressions telles que **drowning in love* ou **swimming in trouble* semblent contre-intuitives.

3.2. <BE IN WATER> : mise en scène du sujet *contenu* dans l'espace métaphorique

Dans les expressions *be in deep water(s)* et *be in/ get into hot water*, la *substance* WATER renvoie indirectement au domaine cible TROUBLE ; les deux expressions ont quasiment le même sens, et peuvent être paraphrasées par une autre construction métaphorique : *X is in trouble* . La motivation de cette métaphore s'inscrit dans un rapport ontologique aux

problèmes en général : nous avons coutume d'assimiler nos problèmes à des *substances* dans lesquelles nous sommes immergés, et les situations difficiles à des contenants remplis de cette *substance* « problèmes » (TROUBLE), dans lesquels nous pouvons tomber, nous trouver, nous noyer, et dont nous essayons de sortir : *get into trouble, be in trouble, get/be out of trouble*. Il s'agit ici d'un paradigme analogique entre <be in water> et <be in trouble> qui s'*ancre* dans l'expérience de tout sujet immergé dans l'eau, et qui constitue un *scenario*. Fort de cette expérience enregistrée depuis la petite enfance, le sujet perçoit des *corrélations* (*correlation metaphors*, Grady, 1997 : 112) entre l'une et l'autre situations : A : *<be in water>* (être immergé dans l'eau) et B : *<be in trouble>* (avoir des soucis). L'espace conceptuel commun à ces deux situations constitue un espace de tissage métaphorique (*blended space*) à l'intérieur duquel s'opèrent des analogies non pas entre des *images* mais entre des *sensations*, autrement dit du « déjà vécu ». C'est grâce à la perception de corrélations entre une situation prototypique d'immersion et une situation prototypique de mise en difficulté que la métaphore DIFFICULTY IS WATER peut ensuite s'étendre à divers types de difficulté, financières (MONEY), professionnelles (WORK), ou encore des difficultés affectives et émotionnelles.

Pour compléter et nuancer le rôle joué par la métaphore ontologique dans ces deux exemples, il convient de s'intéresser de plus près au sémantisme des adjectifs *deep* et *hot*. *Deep water(s)* et *hot water* renvoient tous deux à des situations dangereuses pour l'homme, mais pas pour les mêmes raisons. Dans l'expression *be in deep waters*, c'est l'idée de profondeur dans l'espace qui opère, tandis que dans *be in hot water*, c'est l'expérience d'une température trop élevée qui évoque le danger, indépendamment de toute spatialisation. Cette nuance offre un second niveau d'interprétation plus qualitatif aux métaphores, dans lesquelles le recours à différentes propriétés de l'élément WATER provoque des analogies situationnelles complètement différentes. On voit donc que malgré des corrélations situationnelles communes sur le plan ontologique, les deux métaphores empruntent des chemins *scénaristiques* différents qui s'appuient sur certaines propriétés de l'eau tout en en excluant d'autres.

3.3. Pourquoi les métaphores associées à l'eau sont-elles le véhicule privilégié des émotions négatives ?

Si la métaphore est le véhicule privilégié des émotions par nature, on peut se demander quelle est la valeur ajoutée de l'eau dans le processus métaphorique.

Ayako Omori s'intéresse aux expressions métaphoriques de type «N of E» (*Noun of Emotion)* telles que *crosswinds of emotions* ou *the torrent of emotions* (2008 : 137) à partir des domaines sources correspondant aux quatre éléments : « the most prominent source subdomain utilized in the "N of E" type metaphors that use the words "emotion(s)" or "feeling(s)" in the "E" slot is WATER, and lexical items derived from this subdomain account for 74.5% of all the metaphors of this type. The proportions of lexemes from the other subdomains, i.e., AIR, FIRE, and EARTH are 8.8%, 6.9%, and 9.8%, respectively[10] » (2008 : 142) . Il en ressort que non seulement les métaphores aquatiques sont préférées aux autres éléments pour exprimer des émotions, mais qu'elles véhiculent très majoritairement des émotions négatives, ce qui confirme notre intuition : « Also, more than 50% of the citations expressing SADNESS and FEAR are from the source WATER[11]. » (2008 : 142).

[10] Propositions de traduction: « Le sous-domaine source utilisé de la manière la plus saillante dans les métaphores du type « N of E », dans lesquelles E décrit un sentiment ou une émotion est le domaine EAU, et les représentants de ce domaine constituent 74,5% des métaphores construites sur ce modèle. La proportion de lexèmes représentant les autres sous-domaines, c'est-à-dire AIR, FEU, et TERRE, est respectivement de 8,8%, 6,9% et 9,8%. »

[11] « plus de 50% des citations exprimant la TRISTESSE ou la PEUR sont construites sur le domaine source EAU. »

Contrairement à la terre (EARTH), qui sert de support référentiel aux métaphores conceptuelles de la construction d'arguments solides (IDEAS ARE BUILDINGS), l'eau (WATER) est un référentiel intrinsèquement instable, insaisissable, toujours *en mouvement*. Le mouvement constitue l'essence même des *émotions* : du latin *motio* qui signifie « mouvement », précédé du préfixe « e-», « qui vient de ». Si l'on décompose le processus, on observe deux mouvements : le stimulus me parvient au moyen de la perception (premier mouvement), et provoque en moi une réaction plus ou moins perceptible (deuxième mouvement). Kövecses (2010 : 110) réaffirme ce postulat conceptuel pour expliquer le recours à la métaphore pour caractériser et exprimer les émotions : « *cause of emotion → emotion → (controlling emotion→) response.* »

Pour Kövecses, la « double application de la force » dont il est question dans le schéma conceptuel des émotions (2010 : 110), celle du stimulus, puis celle de la réponse à ce stimulus par le sujet, motive une analogie entre émotions et forces présentes dans le monde naturel : EMOTION IS A NATURAL FORCE, EMOTION IS A PHYSICAL FORCE (2010 : 108). On voit dès lors comment la force parfois destructrice de l'eau, notamment lors de catastrophes météorologiques, peut constituer une métaphore conceptuelle privilégiée de la violence des émotions qui nous traversent. Ce sont ainsi les notions conjointes de force et de mouvement qui sous-tendent l'analogie conceptuelle entre les émotions et l'eau présente dans le monde naturel, ce qui nous permet de relativiser le seul critère de quantité avancé plus haut. Dans une moindre mesure, on comprend aussi pourquoi la *vague* constitue une analogie parfaite avec le mouvement et l'intensité décrits par l'émotion. Une émotion, c'est une vague, de plus ou moins grande ampleur, qui me traverse, me *submerge*, et dont je fais l'expérience du point de vue d'une subjectivité qui sert de point d'*ancrage* à l'expérience.

Les interactions entre le domaine source WATER et la notion de force sont multiples, et dépendent largement du type de conceptualisation : dans les expressions où le rapport contenant/contenu est prédominant, on verra s'exercer une force centripète qui tend à faire *déborder* le contenant, tandis que dans le cas des métaphores d'orientation, la force se manifestera sur les plans horizontal et vertical, avec comme effet de sens possible, la submersion, la dérive ou l'inondation.

Le motif de la submersion transparaît dans plus d'un quart des expressions du corpus. Sur le plan métaphorique, l'analogie s'opère à deux niveaux. D'une part, le sujet se sent poussé vers le bas par la force de gravité qui le dépasse, générant ainsi un sentiment d'impuissance. D'autre part, en vertu de la métaphore d'orientation GOOD IS UP/BAD IS DOWN, le « fond » vers lequel le sujet est attiré est associé aux émotions les plus négatives. L'espace de tissage métaphorique généré par le scénario de submersion est extrêmement vaste et fécond, et permet de cartographier des situations de difficulté et de détresse émotionnelle, à toutes les étapes de l'épisode ainsi qu'en témoignent les mouvements décrits par les complémentations prépositionnelles dans les expressions suivantes : *get into hot water, be thrown in at the deep end, be snowed under with work, be stuck in the mud, be out of one's depth, be in over your head, keep your head above water, sink into depresssion*, etc.

La sensation d'être *débordé*, dépassé par ses émotions, repose sur une métaphore ontologique de type contenant/contenu (CONTAINER METAPHOR, Lakoff & Johnson 1980 : 29). Kövecses (2010 : 108) propose ainsi la métaphore conceptuelle suivante : EMOTION IS A (HOT) FLUID IN A CONTAINER. Le corps humain, et par extension l'esprit, est comparé à un contenant rempli d'une substance, par exemple TROUBLE, qu'une quantité trop importante, et/ou une montée en température, vont progressivement faire *déborder*. On dit d'ailleurs communément que les émotions nous « poussent » à agir de telle ou telle manière (ex : *He did it out of jealousy*), comme s'il s'agissait de substances contenues à l'intérieur de notre être, et qui ne

demandent qu'à s'échapper. On va ainsi essayer de contenir ses émotions : *cork up/bottle up one's feelings*, ou les laisser s'échapper : *let off steam*. Notons que les figures du débordement par l'ébullition ne sont pas exclusivement négatives. On peut déborder d'enthousiasme : *a bubbly personality*, *be bubbling over with excitement*. Dans ces cas, la notion d'excès n'est pas perçue comme négative en soi, même si elle peut le devenir en contexte.

Enfin, si les métaphores du corpus renvoient très majoritairement à des émotions négatives, c'est aussi parce que la palette des émotions comporte une majorité d'émotions négatives. Sur six émotions primaires que sont la joie, la surprise, la peur, la colère, la tristesse et le dégoût (Ekman : 1972), seule la première nous apparaît comme fondamentalement positive. Cependant, même dans l'exemple « nager dans le bonheur » emprunté au français, on peut pressentir selon le contexte une forme de précarité liée au fait que nul ne peut nager indéfiniment, ce qui peut faire relativiser l'interprétation positive par défaut. En réalité, on peut se demander si c'est le domaine source WATER qui sabote l'interprétation du concept de bonheur, ou si le bonheur, comme toute émotion, est par nature fugitif, insaisissable, momentané. Ce paradoxe pose un problème existentiel : peut-on considérer une émotion comme positive tout en sachant que par son statut même d'émotion elle est condamnée à être éphémère, à ne pas durer ? Le caractère éphémère de toute chose est au cœur même de l'existence humaine. S'il peut sembler dommage que le bonheur ne dure pas éternellement, il y a quelque chose de rassurant dans l'idée que les émotions négatives ne durent pas non plus : le chagrin, la peur, la colère, n'ont pas vocation à durer davantage que la joie. L'ambivalence qui caractérise le domaine notionnel WATER contribue ainsi à relativiser la notion même de polarité négative ou positive, tandis que la fulgurance des images de l'eau rend compte du caractère nécessairement transitoire des émotions.

4. Le rôle des métaphores d'orientation dans la polarité des métaphores associées à l'eau

Lakoff & Johnson identifient un type particulier de métaphores conceptuelles qu'ils qualifient de métaphores d'orientation (*orientational metaphors*), dont le fondement repose sur la manière dont nous percevons et cartographions notre environnement (1980 : 14).

4.1. Verticalité

La métaphore d'orientation GOOD IS UP / BAD IS DOWN constitue un point de départ incontournable pour l'étude des métaphores associées à l'eau : un grand nombre d'expressions du corpus impliquent un rapport à un axe vertical : qu'il s'agisse de corps attirés vers le fond d'un plan d'eau, ou encore de la pluie qui tombe verticalement.

L'analogie avec une étendue d'eau quelle qu'elle soit s'établit tout d'abord selon un rapport avec la *surface*. Il apparaît clairement que ce qui est au-dessus de la surface est rassurant (*keep your head* above *water*), tandis que ce qui se trouve en-dessous inquiète. Ceci tient au fait que ce qui est en-dessous de la surface est méconnu : selon l'opacité des eaux on ne *voit* pas ce qui se trouve sous la surface, ni la profondeur réelle des eaux qui peut être trompeuse (*still waters run deep*), ni les dangers sous-marins pour l'homme comme pour les navires. D'autre part, il va de soi que la place des êtres humains est davantage en surface qu'en-dessous de celle-ci, pour la simple raison que nous ne pouvons pas respirer sous l'eau. La submersion, étroitement associée au scénario de noyade, est donc vécue comme anormale voire dangereuse, et constitue un véritable leitmotiv au sein du corpus, que l'on parle d'une personne (*be drowning in work)*, ou d'un projet *(dead in the water)*.

La conceptualisation des émotions comme substance envahissante, difficile à contenir, va de pair avec le processus conceptuel de spatialisation. Appliquée au champ des émotions,

la métaphore d'orientation fondatrice GOOD IS UP / BAD IS DOWN a pour corollaire le paradigme HAPPY IS UP, SAD IS DOWN (Lakoff & Johnson 1980 : 15). Ainsi, nous avons une tendance naturelle à associer les émotions positives avec une orientation vers le haut (*resurface, be on the crest of the wave*), et les émotions négatives avec une orientation vers le bas (*my heart sank*, *sink into depression*, *drown in sorrow*, *rain on one's parade*, *etc*.). Seules deux expressions semblent pouvoir s'inscrire dans le paradigme HAPPY IS UP, et l'interprétation heureuse de l'expression « refaire surface » peut être relativisée dans la mesure où le mouvement du bas vers le haut qu'elle décrit a pour point d'ancrage une période de trouble se trouvant « sous la surface ». De la même manière, une vague finit toujours par retomber ; il n'est donc pas possible de rester au sommet de celle-ci indéfiniment. En règle générale, les expressions dénotant des émotions positives sont orientées vers le haut (UP), et sont donc plutôt construites sur le domaine source AIR : *tread on air, be on cloud nine, walk on air, jump for joy (etc.)*.

Une autre métaphore conceptuelle dérivée de la métaphore de GOOD IS UP/ BAD IS DOWN observée dans le corpus est HEALTH AND LIFE ARE UP/ SICKNESS AND DEATH ARE DOWN (Lakoff & Johnson 1980 : 15). En outre, la mauvaise santé va souvent de pair avec une dégradation de l'état moral : *be under the weather, sleep with the fishes, sink or swim, drown your sorrow, be wrecked.* Enfin, le paradigme RATIONAL IS UP/EMOTIONAL IS DOWN est pertinent dans cette analyse en raison du principe sous-jacent selon lequel CONTROL IS UP/BEING SUBJECT TO CONTROL IS DOWN. On peut rattacher à la dichotomie RATIONAL IS UP/EMOTIONAL IS DOWN, l'expression *go off the deep end*, qui signifie justement « basculer du côté de l'irrationalité », c'est-à-dire dans le domaine de l'émotion, de la colère. De même, les expressions liées au domaine notionnel de la peur (FEAR), en tant que sentiment irrationnel, sont localisées sous la surface : *a sinking feeling* (un pressentiment négatif).

4.2. Horizontalité

Sur le plan horizontal, l'eau est soumise aux forces du courant. Dans l'expression *go against the current*, et ses avatars *swim against the tide,* et *swim upstream,* le courant est présenté comme une force qui s'oppose à la volonté du sujet qui, tentant de le défier, se trouve en position de difficulté. À l'inverse, *swim with the tide*, *go with the flow*, c'est choisir la solution de facilité dans la mesure où aucune force ne s'exerce contre le sujet qui est au contraire « porté » par le courant. Quand la relation entre le sujet et les forces en présence est présentée comme non compliquée, on obtient une sensation de laisser aller, de dérive légère et agréable *(smooth sailing, float through life*), qu'il convient de distinguer d'une perte de contrôle subie (*drift, feel adrift, like a ship without an anchor),* ou encore de la sensation qu'une distance non souhaitée se créée et sépare (*drift apart)*.

Les métaphores ayant pour domaine source le courant entretiennent des affinités avec les métaphores construites sur le domaine notionnel du vent, notamment dans le cadre de la navigation (*sail against the wind, sail close to/near the wind*). L'association des deux domaines source WATER et WIND génère la création d'un domaine source nouveau, qui emprunte des caractéristiques à l'un et à l'autre et qui ne peut être envisagé indépendamment de l'un ou de l'autre : la navigation (SAILING). Les métaphores de la navigation se définissent par une oscillation entre adhésion et hostilité qui convient parfaitement à la description des relations humaines. Leur invariant sémantique serait sans nul doute l'ambivalence, liée aux propriétés changeantes de l'un et l'autre élément qui les définissent, et dont le meilleur exemple serait *between wind and water*, décrivant un état d'incertitude créant une vulnérabilité. En raison de leur imprévisibilité, les métaphores de la navigation sont réversibles et ne s'inscrivent pas dans la durée : *have the wind in one's sails* vs. *take the wind out of someone's sails, have both oars in the water* vs. *have only one oar in the water*, etc.

4.3. La vague : une métaphore multidimensionnelle

Les vagues offrent un exemple de métaphores multidimensionnelles dans la mesure où elles se déplacent horizontalement et verticalement à la fois. Il faut cependant relativiser l'importance de la dimension spatiale et la vivacité de la référence au domaine WATER en fonction du type de métaphore vis-à-vis de plusieurs paramètres diachroniques.

Dans le domaine notionnel de l'information (INFORMATION), on trouve des dérivés de « *wave* » décrivant des courbes établies à partir de données scientifiques : c'est le cas de *heatwave, epidemic wave,* « a second wave of job cuts »[12] (BBC : 2020) etc. Ces expressions sont la transposition verbale d'une courbe de Gauss, qui monte et qui descend tout en progressant dans l'axe horizontal gauche/droite, imitant le mouvement d'une vague. Notons que dans ce cas précis où la figure de la vague décrit une courbe gaussienne, la métaphore d'orientation GOOD IS UP/BAD IS DOWN est complètement inversée : si la courbe décrit une vague de chaleur ou une vague épidémique, le point le plus haut de la courbe, communément appelé « le pic », est en fait le point le plus dramatique de la crise, que l'on souhaite absolument faire baisser : dans ce cas, c'est la métaphore d'orientation quantitative MORE IS UP/LESS IS DOWN qui prend le pas sur l'appréciation qualitative GOOD IS UP/BAD IS DOWN.

D'un point de vue plus subjectif, les expressions dans lesquelles *wave* détermine un domaine notionnel N2 (*hope, anxiety,* etc.) peuvent aussi s'interpréter en vertu de l'expérience sensorielle familière d'une vague qui nous submerge lorsque nous nous baignons. Ainsi, les expressions du type « *a wave of...* » sont particulièrement nombreuses dans le domaine de la psychologie pour décrire les émotions abstraites et incontrôlables qui *submergent* le sujet : *a wave of terror, a wave of anxiety, a wave of nostalgia, a wave of panic, a wave of relief, a wave of hope*, etc.

Dans les expressions [a wave of N], le syntagme [a wave of] (N1) affecte négativement la notion qu'il quantifie et qualifie (N2), d'une manière différente selon qu'il détermine une notion négative (*panic*) ou positive (*hope*). Dans les cas où [a wave of] détermine une notion négative, le sémantisme de N2 est amplifié par l'expérience ontologique codifiée par N1. Autrement dit, l'expérience négative de *panic* est aggravée par l'impression de submersion véhiculée par *wave* (N1). À l'inverse, quand N2 est une notion positive, la quantification et la qualification opérées par [a wave of] est déficiente, erratique, et invalide l'interprétation *heureuse* des énoncés. Une « vague d'espoir » (*wave of hope*), ce n'est ni suffisant ni pérenne, ainsi qu'en témoigne une manipulation à l'aide de l'adjectif « vague » : un *vague* espoir. On peut en conclure que lorsque [a wave of] précède un GN au sémantisme négatif, il joue un rôle plutôt qualitatif fondé sur une expérience sensorielle qui aboutit à l'aggravation de l'émotion décrite, tandis que lorsqu'il précède un GN au sémantisme positif, il remplit une fonction plutôt quantitative caractérisée par le déficit, l'insuffisance, l'éphémère. C'est pour cette raison que le syntagme [a wave of] est rarement sélectionné pour déterminer et décrire des émotions positives (HAPPINESS), ou des sentiments heureux (LOVE, LUCK, etc.).

[12] « *Furlough scheme 'or risk second wave of job cuts* », 07/09/2020, https://www.bbc.com/news/business-54057511

Conclusion

Nos représentations de l'eau sur le plan cognitif trahissent un sentiment d'insécurité et de vulnérabilité vis-à-vis de cette substance protéiforme et omniprésente dans le monde qui nous entoure. En sus des effets de sens liés au déficit ou à l'excès, la métaphore conceptuelle de type ontologique DIFFICULTY IS WATER, fondée sur le scénario conceptuel *<be in water>* constitue un espace de tissage analogique privilégié pouvant être étendu à une multiplicité d'applications thématiques où le sujet se trouve en position de difficulté matérielle et/ou émotionnelle. Les notions de force et de mouvement sont au cœur de la motivation des métaphores associées à l'eau, et en font le véhicule privilégié de l'expression d'émotions transitoires par essence et très largement négatives. Une prise en compte des évocations culturelles et symboliques de l'eau qui impactent ces représentations, à commencer par les résonnances bibliques, mythologiques et littéraires attachées à cet élément ; évocations positives de l'eau dans la Bible, le motif du naufrage comme châtiment dans l'*Odyssée* d'Homère puis dans la tradition judéo-chrétienne ; permettra de compléter cette étude panoptique de la motivation des métaphores fondées sur l'imagerie de l'eau et de la négativité qui les caractérise.

Références bibliographiques

BALDAUF, Christa, 2003, « On the mixing of Conceptual metaphors », in C. ZELINSKY-WIBBELT (éd.), *Text, Context, Concepts*, Berlin, New-York, De Gruyter, pp. 54-61.

EKMAN, Paul, 1999, « Basic Emotions », in DALGLEISH, T. & POWER, M. (éds.), *Handbook of Cognition & Emotion*, Chichester, Wiley-Blackwell, pp. 45-60.

EKMAN, Paul, ELLSWORTH, Phoebe & FRIESEN, Wallace, V., 1972, *Emotions in the Human Face*, New-York, Pergamon Press Inc.

GRADY, Joseph, OAKLEY, Todd & COULSON, Seana, 1997, « Blending and Metaphor » in R. GIBBS & G.J. STEEN (éds.), *Metaphor in Cognitive Linguistics*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 101-124.

KOVËCSES, Zoltan, 2010, *Metaphor: A Practical Introduction*, New York, Oxford University Press.

KOVËCSES, Zoltan, 2008, « On Metaphors for Emotions: A Reply to Ayako Omori », *Metaphor and Symbol*, Vol. 23:3, pp. 200-203.

LAKOFF, George & JOHNSON, Mark, 1980, 2003, *Metaphors We Live By*, Chicago, The University of Chicago Press.

OMORI, Ayako, 2008, « Emotion as a Huge Mass of Moving Water », *Metaphor and Symbol,* Vol. 23-2, pp. 130-146.

Les noms de métiers du type *high executive* : statut syntaxique du premier terme

Marie Turlais
Sorbonne Université
Centre de Linguistique en Sorbonne (CeLiSo) – EA 7332
marie.turlais@gmail.com

Résumé
Dans cette étude, j'analyse des séquences MODIFIEUR + NOM-TÊTE qui dénotent des individus exerçant des métiers ou des fonctions socio-professionnelles en anglais (tel *high executive*), en me focalisant sur le statut syntaxique du premier terme. Le sens de ce premier terme est métaphorique, ce qui impose un certain nombre de contraintes syntaxiques sur le modifieur (gradabilité, fonction épithète, coordination, modification par un adverbe) : je montre que les propriétés syntaxiques en séquence du premier terme diffèrent beaucoup de leur emploi libre. J'en suis amenée à m'interroger sur la relation entre les deux termes et sur le statut de potentiel composé de l'ensemble.

Mots-clés
Relations forme-sens, épithètes, composés, adjectivité

Abstract
This paper studies nominals such as *high executive* where a head noun denoting a person in their job or socio-professional capacity is modified by a pre-head modifier. The paper focuses on the syntax of the first word: a modifier denoting space which has a metaphorical meaning in context. As such, its syntactic pattern (gradability, attributive vs. predicative function, coordination, adverbial modification) differs from the prototypical properties associated to it in non-metaphorical contexts. These observations lead me to discuss the links between modifier and head-noun, and their potential status of compounds.

Key words
Form-meaning relations, attributives, compounds, adjectivity

Introduction

Dans cet article je vais m'intéresser à des séquences nominales du type high executive. Les séquences que j'étudie ont toutes la même structure de surface : elles sont composées d'un nom-tête qui désigne un métier ou une fonction socio-professionnelle[13] et d'un modifieur antéposé, de nature nominale ou adjectivale, avec un sens littéral ou étymologique spatial[14], mais en emploi métaphorique social dans ces séquences. Les modifieurs qui ont été retenus dans cette étude du fait de leur correspondance à ces critères syntaxique (position pré-nominale) et sémantique (sens littéral/étymologique lié à l'espace) sont high, big, top, chief et head[15]. Les séquences étudiées, que l'on peut nommer des « nominaux » d'après la définition de Pullum et Huddleston (2002b : 22), c'est-à-dire un nom-tête et ses dépendances sans déterminant, ont été obtenues par recherche des noms associés à ces cinq modifieurs dans le Corpus of Contemporary American English (COCA). Voici une courte liste d'illustrations des séquences étudiées : high commissioner, high achiever, big businessman, big investor, top official, top adviser, chief justice, chief engineer, head coach, head nurse.

Ma base de données est organisée par modifieurs, pour lesquels sont indiqués les types de noms-têtes qui peuvent leur être associés (les 'types', regroupés par lemmes) et le nombre d'occurrences de chacune de ces combinaisons. La répartition des types se fait comme suit : 153 noms-têtes associés à top, 152 à chief, 65 à big, 62 à head et 26 à high. Le nombre total d'occurrences pour toutes les combinaisons modifieur + nom-tête est de 55578.

	Total des types (noms-têtes)	Total des occurrences
TOP	153	13125
CHIEF	152	30357
BIG	65	3115
HEAD	62	6679
HIGH	25	2278
Totaux	459	55578

Tableau 1. Nombre de types et d'occurrences

Le lien métaphorique entre hiérarchie sociale et taille ou position spatiale, qui est au cœur du fonctionnement sémantique de ces séquences mais n'est pas le point central de cette étude, a notamment été théorisé par Lakoff & Johnson (1980 : 11) dans le chapitre sur les métaphores d'orientation, par la mise au jour de la métaphore conceptuelle HIGH STATUS IS UP.

[13] Parfois le nom-tête seul désigne un nom de métier (*producer* dans *big producer*), d'autres fois le métier est dénoté par l'association des deux termes (*high commissionner*).
[14] Ceci peut se discuter pour *head* et *chief*, j'y reviens dans les sections 1.2. et 1.3.
[15] Il serait également possible de s'intéresser aux modifieurs dénotant le bas de l'échelle. Il se trouve que, de façon intéressante, ceux-ci sont nettement plus rares et posent des questions de sémantique lexicale, notamment d'antonymie, qui ne relèvent pas de cet article.

Cette métaphore est centrale à la construction du sens des séquences, et l'on remarque qu'elle va de pair avec un certain nombre de contraintes syntaxiques dans les nominaux étudiés : par exemple, le modifieur est en position pré-nominale obligatoire (dans ?the executive is high, high ne peut être interprété dans son sens métaphorique de hiérarchie sociale) ; ou encore, l'impossibilité, généralement, d'ajouter un adverbe devant le modifieur (*the very high executive).

Je souhaite donc étudier ici les particularités syntaxiques du premier terme en séquence, pour comprendre son rôle dans la construction syntaxique et sémantique des nominaux.

Pour ce faire, je m'intéresserai tout d'abord à l'identification des classes lexicales des modifieurs, car les différentes classes lexicales ont des contraintes syntaxiques spécifiques, ainsi que des apports sémantiques différents en fonction de leur statut grammatical. Après quoi j'en viendrai à étudier les caractéristiques syntaxiques spécifiques de ces modifieurs lorsqu'ils sont contraints par ces séquences pour former des noms de métier et de fonctions socio-professionnelles. Pour finir, j'élargirai l'étude des contraintes syntaxiques à toute la séquence pour comprendre d'où émerge son sens.

1. Classes lexicales des modifieurs : adjectif ou nom ?

1.1. Adjectifs : *high* et *big*

Pour commencer, je cherche à déterminer la nature lexicale des modifieurs analysés.

Sur les cinq modifieurs, deux d'entre eux sont des adjectifs de plein droit : il s'agit de *high* et *big*. Si l'on revient à la définition syntaxique de la classe des adjectifs donnée par Pullum & Huddleston (2002a : 528), on voit que les adjectifs prototypiques ont trois caractéristiques[16] : ils peuvent avoir trois fonctions différentes (épithète : *happy people* ; attribut : *they are happy* ; ou postposé : *someone happy*), ils sont gradables (*happier, happiest, very useful, most useful*) et ils peuvent être modifiés par des adverbes (*remarkably happy, really good*). Quirk *et al* (1985 : 402-403) proposent des critères définitoires similaires, au nombre de quatre : ils peuvent être en fonction épithète, en fonction attribut, ils peuvent être modifiés par l'intensifieur *very*, et ils peuvent prendre une forme de comparatif ou de superlatif, par l'ajout de suffixe ou par une modification par les adverbes *more* et *most*.

High et *big* peuvent, dans d'autres contextes que celui étudié, remplir tous ces critères de prototypicité des adjectifs : ils peuvent être épithètes (*a high tower, a big building*), attributs (*this tower is very high*, *this building is big*) et postposés (*some bird high in the sky, a woman big with child*), ils sont gradables (*high, higher, highest, very high, big, bigger, biggest, very big*) et peuvent être modifiés par des adverbes (*remarkably high, really big*).

Il s'agit d'adjectifs descriptifs qui, dans leur emploi littéral, ont un sens spatial. On les décrit aussi parfois comme des adjectifs de « mesure », car ils présupposent l'existence d'une échelle de mesure comparant les différents membres de la classe désignée par le nom-tête. Ainsi, Hoeksema (2014 : 33) oppose les adjectifs absolus, qui valident des énoncés tels que *All A N are A* (par exemple : *all aged cats are aged, all drunk women are drunk*), aux adjectifs intersectifs, dont font partie les adjectifs de mesure, qui ne permettent pas de valider cette structure, comme en témoignent des phrases telles que *all tall dwarves are tall, all big fleas are big*, *all high grass is high*. C'est donc que les adjectifs de mesure sont par essence relatifs, qu'ils fonctionnent dans un schéma comparatif et dénotent une classe au sein de laquelle on

[16] Cette classification n'est pas la seule qui existe, et j'admets qu'elle pose des questions au niveau terminologique (on parle ici de postposition mais pas d'apposition, ces deux fonctions étant parfois considérées comme des types d'épithètes).

peut déterminer une norme par rapport à laquelle la mesure est établie. C'est ce que définit Ali (1985 : 11) :

> Les adjectifs de MESURE sont ceux dont la dénotation doit être déterminée en référence à une classe de comparaison définie en contexte, et, souvent, une échelle de mesure et une norme pour cette classe relative à la propriété mesurée[17].

Ainsi, ces adjectifs de « mesure » dont *high* et *big* font partie présupposent, en plus de leur sens lexical, l'existence d'une norme et d'une échelle de comparaison pour la mesure qu'ils expriment.

1.2. Noms : *top* et *head*

Top et *head* sont tous deux des noms de plein droit, utilisés en fonction modifieur dans les séquences étudiées. Payne & Huddleston (2002 : 326) donnent pour propriétés définitoires des noms prototypiques : tout d'abord, leur capacité de flexion, c'est-à-dire qu'ils prennent une marque de pluriel ou de cas pour le génitif ; de plus, pour ce qui est de leur fonction, ils sont prototypiquement têtes de syntagmes nominaux, qui peuvent eux-mêmes être notamment sujets, objets ou attributs ; et enfin, ils régissent plusieurs types de dépendances qui ne peuvent apparaître que comme dépendances du nom, à savoir la plupart des déterminants, des syntagmes adjectivaux, et les propositions subordonnées relatives.

Pour *top* et *head*, on peut trouver des contextes dans lesquels toutes ces propriétés sont respectées : *their heads, red and large, appeared in the window* ; *I saw many snowy tops which were glowing in the distance*. Il s'agit donc de noms prototypiques.

J'ai inclus ces deux noms dans l'étude du fait de leur sens littéral spatial. En effet, le nom *top* désigne bien le sommet, la partie supérieure de quelque chose. Pour *head*, ce sont les dictionnaires de référence (*Oxford English Dictionary*[18], ci-après *OED*, et *Merriam-Webster Dictionary*[19]) qui confirment que ce terme a d'abord été conçu en termes spatiaux, pour désigner le haut du corps, la partie supérieure. On trouve dans le *Chambers Dictionary of Etymology* la définition suivante :

> <u>Head</u>: From O[ld] E[nglish] *hēafod* **top of the body**[20] (about 725), chief person, leader, ruler (897).

Le sens premier de *head* est concret et implique la notion d'espace. Il a pris un sens métaphorique de hiérarchie par la suite.

1.3. Le cas de *chief*

Les dictionnaires de référence (l'*OED* et le *Chambers Dictionary of Etymology*) indiquent que *chief* est apparu en anglais par emprunt au français *chef*, lui-même dérivé du latin *caput, capitis* signifiant la tête. *Chief* est d'abord apparu sous sa forme de nom, et pouvait alors avoir un sens « matériel » (selon les termes de l'*OED*) double, en désignant soit la tête en tant que partie du corps, soit le sommet ou l'extrémité haute d'un objet ou d'un lieu,

[17] « MEASURE adjectives are those whose denotations must be determined with reference to a contextually determined comparison class, and, often, a measurement scale and a norm for the class with respect to the measured attribute ».
[18] « The uppermost part of the body of a human, or the front or uppermost part of the body of an animal ».
[19] « the upper or anterior division of the animal body ».
[20] C'est moi qui souligne.

comme le confirme cet exemple de l'*OED* :

c1400 Mandeville's Trav. xx. 217 *At the **chief** of the Halle, is the Emperours throne*.[21]

Ce sens originellement spatial n'a pas été transféré aux emplois adjectivaux de *chief,* qui ont toujours eu un sens métaphorique. D'ailleurs, ce sens spatial s'est globalement perdu même lorsque *chief* est nom. Seul le sens métaphorique est resté : s'il dénotait à l'origine une position spatiale dominante, *chief* ne dit maintenant que la position sociale équivalente.

Aujourd'hui on trouve dans les dictionnaires de référence deux entrées pour ce terme, une entrée où *chief* est analysé comme un nom (ma base de données atteste d'ailleurs la séquence *a big chief*) et une autre où il est présenté comme un adjectif.

On pourrait alors s'interroger sur la nature de *chief* en fonction modifieur dans les séquences étudiées : est-ce un nom ou un adjectif ?

Si l'on revient aux caractéristiques syntaxiques des adjectifs : avec *chief*, les occurrences sont majoritairement épithètes (*the chief reason*) ; on peut le trouver exceptionnellement en fonction attribut (notamment dans la base de données orale du *COCA*), mais je n'ai trouvé aucun exemple de *chief* en apposition. Concernant la gradabilité, les emplois de comparatif et de superlatif sont très rares, bien que le *COCA* et l'*OED* en comptent quelques occurrences. De même, quelques exemples attestés de *chief* modifié par un adverbe existent, mais ils sont très rares. Cette faible productivité des formes comparatives et superlatives, ou de la gradation au moyen d'adverbes de degré, n'est pourtant pas une preuve absolue de la nature nominale de *chief* car il a un sens superlatif en lui-même, et n'est donc pas forcément compatible avec la gradation. Ainsi, *chief* a plusieurs caractéristiques syntaxiques des adjectifs, mais il n'est pas prototypique.

Dans cette étude, la difficulté d'analyse de la nature de *chief* est doublée du fait de la polysémie du mot : devant un nom de métier, *chief* est parfois synonyme de « principal », et parfois comparable à « en-chef ». On pourrait être tentée d'écarter les occurrences où *chief* est synonyme de *main*, car ce cas de figure semble moins pertinent pour l'étude. Cependant en pratique, il me paraît légitime d'intégrer ces deux cas de figure, d'une part car les deux relèvent de l'étude dans la mesure où ils impliquent une hiérarchisation dans un contexte socio-professionnel[22], d'autre part car il existe une continuité entre les deux sens qui ne sont pas toujours faciles à distinguer dans la réalité (*a chief correspondant* peut être soit le correspondant principal d'un journal, soit un correspondant responsable, en charge, d'une région particulière par exemple). Pour cette raison, j'ai choisi pour cette étude de conserver toutes les occurrences où *chief* peut avoir un sens équivoque. À l'inverse, nous n'avons pas retenu les occurrences où *chief* était uniquement synonyme de *main*, comme c'est le cas par exemple pour *chief investor*[23].

Je reconnais donc la difficulté de classification de *chief,* d'une part du fait de cette polysémie, d'autre part à cause des indices mentionnés plus haut (terme d'abord nominal, tentatives relativement infructueuses d'adjectivation en diachronie). Dans la suite de cette étude, je choisis par commodité d'étudier *chief* en parallèle des deux adjectifs *high* et *big*, d'une part car je maintiens l'étude du terme lorsqu'il est proche du sens de *main* qui, lui, est clairement un adjectif, et d'autre part du fait que les dictionnaires de référence s'accordent pour le classer comme adjectif dans les contextes étudiés.

[21] Traduction possible : « Le trône de l'empereur se trouve en haut du hall ».
[22] Au même titre que *big* ou *top* lorsqu'ils ne sont pas catégorisants, voir à ce sujet la section 2.3.1.
[23] Une autre étude pourrait s'intéresser à l'analyse plus précise des deux sens, mais ce n'est pas l'objet de cet article.

2. Caractéristiques syntaxiques des modifieurs dans les constructions étudiées

Je souhaite maintenant comparer ces propriétés syntaxiques des adjectifs et noms en séquence libre aux caractéristiques syntaxiques observées dans ces modifieurs lorsqu'ils sont employés dans des séquences dénotant des noms de métiers et de fonctions socio-professionnelles.

2.1. Syntaxe des adjectifs en séquence

Je commence par étudier le cas des trois modifieurs adjectivaux, *high, big* et *chief,* en envisageant successivement les caractéristiques normalement prototypiques des adjectifs, à savoir la gradabilité, la modification par un adverbe, et la capacité d'apparaître en fonctions épithète et attribut.

2.1.1. Perte relative de la gradabilité

On remarque tout d'abord que deux des trois termes perdent en grande partie leur capacité à être gradables : **the highest representative, *a chiefer economist.* Pour *high*, seul 4 noms-têtes (« *types* ») sur 25 (16%) acceptent une modification par *higher* (par exemple *higher official* ou *higher earner* ; on dénombre en tout 107 « *tokens* » de *higher X*, contre 2278 occurrences de *high X*), et 9/25 (36%) acceptent le superlatif (193 « *tokens* » de *highest X*, par exemple *highest representative* ou *highest executive*). Pour *chief*, on ne trouve aucune occurrence de séquences à la forme comparative ou superlative, ce qui n'est pas étonnant car ces formes sont déjà extrêmement rares en séquence libre, comme évoqué en 1.3. On trouve cependant de nombreux cas où *big* peut être au comparatif ou superlatif : 58 des 65 noms-têtes associés à *big* (89%) peuvent également être modifiés par *bigger* ou *biggest* : *biggest star, bigger investor, biggest executive*.

En outre, on note que la gradation au moyen d'adverbes de degré est elle aussi presque impossible : *high* et *chief* ne peuvent jamais être modifiés par *very* dans ces contextes (**a very high representative*, **too chief an economist* : 0% des cas grammaticaux). Cela est paradoxal puisque la référence à la hiérarchie sociale devrait employer favorablement les notions de degrés ou de paliers. *Big*, lui, est plus gradable que les deux autres. Ce modifieur peut être associé à *very,* en tout cas devant certains noms-têtes, et ceci est attesté par le corpus : en tout, 8 noms-têtes peuvent être précédés de *very big*, par exemple *very big star, very big investor*, cumulant 31 occurrences de *very big* + NOM-TÊTE.

Pour *high,* et pour *chief* dans une moindre mesure[24], ces restrictions syntaxiques laissent à penser que dans ces contextes socio-professionnels, ces adjectifs qui exprimant normalement la taille ou la position dans l'espace ne peuvent plus marquer le degré. D'ailleurs ces adjectifs font état non plus d'une échelle à plusieurs degrés, mais d'un seul palier hiérarchique, celui qui est au sommet : en effet, il n'existe pas de **low representative* ou de **subordinate economist*. *High* et *chief* servent à désigner un grade, un titre ou une fonction précise dans un organigramme, et donc ils perdent la partie de leur sémantisme qui exprime un degré plus ou moins haut.

Big a un fonctionnement différent justement du fait que les hiérarchies qu'il dénote ne sont pas verticales mais horizontales : il ne s'agit pas de titre ou de grade mais de réseaux de pouvoir ou d'influence qui peuvent effectivement être, eux, plus ou moins larges.

[24] Car il passe d'une gradabilité très limitée à une absence totale de gradabilité.

2.1.2. Impossibilité de la modification par un adverbe (hors degré)

Dans la plupart des cas, il est impossible d'ajouter une modification adverbiale devant les adjectifs en séquence sans en changer considérablement le sens : **a wonderfully high priest, *an often chief prosecutor*, **a potentially big producer*.

Pour *chief*, ce n'est pas étonnant car j'ai déjà noté qu'il était difficile d'avoir une modification adverbiale devant cet adjectif.

Concernant *high* et *big*, on constate que dans d'autres contextes, on pourrait avoir *a potentially big win*[25], *this tower is wonderfully high*, des phrases qui attestent de la relative indépendance de *high* et *big* vis-à-vis de leur nom-tête, et donc de la possibilité d'apporter une modification à ces adjectifs (*wonderfully high, potentially big*), là où les séquences étudiées font état d'un lien plus fort entre adjectif et nom, ce qui limite les possibilités de modification des adjectifs indépendamment du nom.

Dans son étude sur les modifieurs de degré, Paradis (1997 : 49-56) distingue trois classes d'adjectifs gradables : les adjectifs scalaires, les extrêmes et les adjectifs de limite. En emploi littéral, *high* et *big* sont classés comme des adjectifs scalaires car ils peuvent exprimer une comparaison et peuvent être modifiés par la majorité des adverbes de degré. *Chief* est un adjectif extrême, car il sous-entend un aspect superlatif du référent. Pour cette raison, ce type d'adjectif ne peut généralement pas être modifié par un adverbe de degré, sauf si l'adverbe dénote lui aussi le plus haut degré, comme *absolutely* : *absolutely chief* est acceptable.

2.1.3. Impossibilité de la fonction attribut

Enfin, concernant la fonction des adjectifs, qui sont épithètes dans ces séquences, on constate l'impossibilité de les trouver en fonction attribut ou postposé dans ces contextes, sans modifier leur sens (faisable dans 0% des cas) : **the representative is high, *this coach was big, **I met a correspondant chief*. Je reviendrai plus loin sur les effets sémantiques de ces restrictions.

2.2. Syntaxe des modifieurs nominaux en séquence

Je m'intéresse maintenant aux modifieurs *top* et *head.*

2.2.1. Des noms à fonction de modifieur

La fonction de modifieur est typique des adjectifs ; ce n'est pas la fonction la plus prototypique des noms, mais elle est néanmoins assez fréquente.

Payne & Huddleston (2002 : 537), parmi d'autres, notent que des nominaux peuvent tout à fait être modifieurs de noms-têtes sans que leur statut de nom soit remis en question :

> « Les grammaires scolaires traditionnelles ont tendance à analyser [les premiers noms dans les séquences N + N] comme des adjectifs – ou à dire qu'il s'agit de 'noms employés comme adjectifs'. De mon point de vue, cette dernière formulation présente une confusion entre catégories et fonctions : il ne s'agit pas de noms employés comme adjectifs, mais de noms employés comme modifieurs épithètes. »[26]

[25] Car *big* et *high* sont ici « inhérents » (Quirk et al. 1985 : 429), voir à ce sujet la section 2.3.2.

[26] « Traditional school grammar (…) tends to analyse the underlined nouns here as adjectives – or to say that they are 'nouns used as adjectives'. From our perspective, this latter formulation represents a confusion between categories and functions: they are not nouns used as adjectives, but nouns used as attributive modifiers. »

On peut noter cependant que les noms à fonction de modifieur perdent au moins l'une de leurs propriétés syntaxiques, puisqu'ils cessent de marquer la flexion du pluriel : « all the **topØ** officials, these **headØ** teachers ».

Neveu et Roig (2020 : 4-5) s'interrogent sur la notion d'adjectivité en tant qu'elle est à la frontière entre fonction syntaxique (attribut, épithète), rôle sémantique (caractérisation, détermination) et partie du discours (en particulier adjectifs et noms). Les auteurs cherchent à comprendre ce qui fait de l'adjectif l'outil préféré pour exprimer un certain type de modification nominale, mais aussi à déterminer les spécificités des autres parties du discours lorsqu'elles sont utilisées comme modifieurs. Mignot (2020 : 245-269) s'interroge sur la nature du premier mot dans les composés nominaux à accent tardif (*a cotton dress, the front door*). La question est celle du statut du premier terme, et, partant, de la nature de l'opération effectuée par ce premier élément : s'agit-il d'adjectivité (emploi d'un nom comme modifieur) ou d'adjectivation (conversion catégorielle du nom en adjectif) ? L'auteure explique que si le premier nom peut effectivement avoir des affinités sémantiques, discursives et même en partie syntaxiques avec la classe des adjectifs, il ne remplit absolument pas les critères syntaxiques nécessaires pour que l'on puisse parler d'adjectivation de ce premier nom, notamment du fait de l'impossibilité d'avoir une gradation du nom : **a very cotton dress, *a very front door*. L'auteure parle en revanche de l'adjectivité du nom utilisé comme modifieur : le nom garde sa nature et les caractéristiques associées à cette classe lexicale (il est catégorisant, il dénote une complexité sémantique, il évoque une multiplicité de propriétés, en contraste avec l'adjectif qui évoque une seule propriété), mais adopte la fonction pragmatique de l'adjectif, celle de modifier, et non plus de référer (au sens de Searle, 1969 : 23-24).

2.2.2. Une seule fonction possible : épithète

La particularité des modifieurs nominaux que j'étudie est le fait qu'il s'agit de noms seuls : ce ne sont pas des syntagmes nominaux (déterminés en discours, qui ont un référent extralinguistique), ils n'ont donc pas vocation à fonctionner seuls, ils doivent dépendre d'une tête. Ainsi, ils ne peuvent pas apparaître seuls en fonction attribut (dans ma base de données, c'est possible dans 0% des cas, en atteste l'agrammaticalité des exemples suivants : **the coach was head*[27], **this adviser is top*) ni en fonction postposée (**I met a counselor head [of the department], *I saw an executive chief [of the department] the other day,* etc). Payne & Huddleston (2002 : 445) remarquent que des SN peuvent apparaître comme modifieurs postposés sans la médiation d'une préposition dans un nombre restreint de cas (*someone my age, houses this side of the lake, ten dollars a head*), mais il s'agit toujours de SN et pas de noms seuls.

2.2.1. Modification impossible

On note aussi que tout comme avec les modifieurs adjectivaux, lorsque les modifieurs nominaux sont inclus dans des séquences qui dénotent des fonctions socio-professionnelles, ils ne peuvent plus être eux-mêmes modifiés. Comparons *a [mountain top] landscape* ou *a [red head] cousin* avec **an [all-time top] manager, *the [big head] librarian*. Syntaxiquement, le premier nom seul ne peut pas porter de modifieur, alors qu'une modification peut porter sur l'ensemble NOM-MODIFIEUR + NOM-TÊTE : *the best [top manager] we have, the University [head librarian].*

[27] Par contre, *she's head of the department* est construit ainsi : *Ø head of the department* est un SN attribut dont la tête *head* est déterminée par l'article zéro.

2.2.2. Coordination généralement impossible

Enfin, la dernière contrainte syntaxique que je souhaite évoquer est le fait que dans les séquences étudiées, contrairement à d'autres contextes de modification nominale, il est impossible de coordonner deux modifieurs nominaux devant un même nom-tête. Comparons *various London and Oxford colleges*[28] et **various top and head officers*.

Le tableau qui suit liste tous les noms-têtes de ma base de données qui peuvent être modifiés par au moins trois modifieurs.

officer	chief	executive	chief		
	top		top	producer	top
	head		high		big
	high		big		chief
official	top	lawyer	top	director	chief
	high		chief		top
	chief		big		big
	head		head		
				representativ e	chief
trader	head	designer	top		high
	top		chief		top
	big		head		
	chief		big		

Tableau 2. Noms-têtes acceptant au moins trois modifieurs

La coordination n'est possible dans aucun cas : **the high and top officials, *some head and chief traders, etc*. Une recherche systématique dans le *COCA* avec les conjonctions *and* et *or* n'a donné aucun résultat positif. Mais cette impossibilité pourrait également venir en partie du fait que ces modifieurs sont sémantiquement proches. J'ai donc essayé de trouver des SN où les modifieurs étudiés seraient coordonnés avec des antonymes, mais ceux-ci ne sont pas utilisés en collocation (on ne parle pas de *low officer*, de *junior executive* ou de *average lawyer*). Seule la paire *big/small* a donné des résultats de coordinations dans le COCA, où l'on trouve *big and small investors / players / managers* / *designers* (4 noms-têtes sur 65 possibles, soit 6%).

2.3. Conséquences sémantiques de ces caractéristiques syntaxiques

2.3.1. Les modifieurs sont-ils classifiants ?

Toutes ces contraintes syntaxiques, qui sont très similaires entre modifieurs nominaux et adjectivaux (avec certaines différences pour *big* comme on a pu le voir), indiquent qu'il existe un lien de dépendance syntaxique très fort entre nom-tête et modifieur. Cela signifie que c'est l'association des deux termes dans cette structure précise qui permet de dénoter précisément métiers et fonctions socio-professionnelles. On en vient donc à se demander quel rôle sémantique jouent ces modifieurs dans la dénotation des nominaux.

Cotte (1998 : 134-135) établit une typologie des adjectifs constituée de quatre classes, en fonction du rôle sémantique des adjectifs dans la construction de la référence, et de leur affinité avec une opération de détermination ou de définition notionnelle. Les adjectifs qui se

[28] Exemple emprunté à Payne & Huddleston (2002 : 449).

retrouvent le plus près du nom dans l'ordre linéaire sont aussi ceux qui ont la plus grande affinité avec le pôle nominal dont le rôle est de nommer des catégories. Ces adjectifs sont appelés classifiants. L'auteur indique que ces adjectifs « s'unissent au nom pour sous-catégoriser sa référence habituelle et ils désignent un sous-type », tel l'exemple prototypique *a convertible car*. Ils forment une paire contrastive avec les adjectifs descriptifs, « désignant les propriétés les plus physiques » du référent, prototypiquement la taille, la forme, la couleur, la matière (*a large round green wooden table*). Le troisième type d'adjectif, qui, à l'inverse des classifiants, est le plus proche du déterminant dans l'ordre linéaire, l'est aussi dans son rôle sémantique : il s'agit des adjectifs dits déterminatifs, qui « désignent ou supposent une propriété qui rend le référent unique » et donc permettent d'accéder au référent du SN (*our main adjective, a real hero*). Enfin, les adjectifs évaluatifs expriment un jugement du locuteur sur le référent du SN (*beautiful*, *crazy*).

Dans cette partie, je souhaite montrer que dans les séquences étudiées, les modifieurs, nominaux comme adjectivaux, ont en majorité un rôle classifiant dans la construction de la référence, ce qui s'éloigne de leur fonctionnement hors-séquence. En effet, *high* et *big* sont traditionnellement analysés comme des adjectifs descriptifs car ils décrivent des propriétés physiques du référent (*a high tower, a big problem*), et *chief* a souvent un rôle déterminatif car il restreint l'extension du nom-tête à un seul membre déterminé (*his chief excuse*). Pour *top* et *head*, on peut également se demander si, en tant que modifieurs, ils ont un sens plutôt descriptif (description d'une propriété du référent) ou classifiant (création d'une sous-classe de référents).[29]

J'ai fait une analyse qualitative des cent premières occurrences de chaque nom-tête associé à mes modifieurs dans le *COCA*, en tâchant de déterminer si dans ces occurrences les modifieurs avaient un emploi classifiant ou non.

Le rôle classifiant de *head* est celui qui apparaît le plus clairement, car il permet de dénoter une sous-catégorie. Le modifieur fait parfois partie intégrante de la dénomination d'un poste ou d'un rang (*head teacher, head nurse, head chef*), ou sert parfois à désigner le référent décisionnaire ou le plus important dans un contexte précis (*head gardener, head writer, head baker*). *High* sert, lui, avant tout à former des titres (*high chancellor, high lord, high chief*) et à dénoter des rangs ou des grades (*high admiral, high representative, high commissionner*), même imprécis (*high officer, high official, high executive*). Dans 100% des cas, le modifieur *high* devant un nom de métier ou de fonction socio-professionnelle sert à définir une nouvelle sous-classe de référents.

Chief est majoritairement classifiant. Il peut servir à former des noms de métier à part entière (*chief justice, chief executive, chief prosecutor*), des grades (*chief petty officer*), ou encore, comme *head*, il désigne la personne à la tête d'une équipe composée de référents du seul nom-tête (*chief nurse* au sein d'une équipe d'infirmier·e·s, *chief correspondent, chief engineer, chief curator*). Les cas ambigus sont ceux où *chief* a un sens équivoque entre « principal » (synonyme de *main*) et « en-chef » ; dans ce cas de figure, *chief* a un sens plus classifiant lorsque son sémantisme se rapproche de « en-chef », et plus descriptif quand il se rapproche de *main*.

Le sens classifiant de *top* est moins évident à première vue car ce modifieur s'associe à un grand nombre de noms de métiers sans servir à la formation de dénominations spécifiques. Pourtant, il prend un sens classifiant dans la plupart des cas, car il peut désigner une sous-catégorie à l'intérieur de la catégorie dite par le nom-tête : les exemples fournis par le *COCA* montrent que pour les séquences en *top* + NOM-TÊTE, dans l'extralinguistique, les référents sont distingués et rassemblés justement pour la raison qu'ils sont des « *top X* » (*top*

[29] On pourrait être tentée de penser qu'un nom précédant un nom-tête est forcément classifiant, or la question se pose, comme le montre Mignot (2020 : 257) concernant les premiers noms des composés à accent tardif N2N1 qui ont un sens proche de ceux des adjectifs (*half-hour commercials, a metal desk, her gravel voice)*.

advisers, top experts). Il s'agit d'une catégorisation *ad hoc* (Barsalou, 1983 : 211-227), créée en discours pour des besoins de communication particuliers, et non lexicalisée. À l'inverse, on trouve aussi des cas où *top* semble purement descriptif, car il décrit une propriété attribuée au référent du nom-tête, (*top player, top doctor*), comme dans cet exemple :

(1) Brett Hull was one of the greatest NHL goal scorers of all time and one of the top players in the last 25 years in the NHL[30].

Dans ma base de données, 119 séquences *top* + NOM-TÊTE sur 153 (78%) correspondent à un emploi purement classifiant de *top*, et il est purement qualifiant dans 5 cas (3%) ; il y a 29 séquences sur 153 (19%) où le modifieur peut avoir les deux sens.

Enfin, ici encore, *big* inverse les statistiques car même dans cet emploi métaphorique, il est souvent qualifiant : dans 17 séquences sur 65 (26%), ce modifieur a un sens principalement qualifiant, comme dans de *big expert, big scientist, big reporter*. Inversement, 15 des 65 séquences (23%) n'emploient *big* que dans un sens classifiant, comme par exemple *big star, big chief, big executive, big publisher*. Dans la majorité des cas (33 noms-têtes sur 65, 51%), on trouve dans les occurrences une alternance d'emplois qualifiants et d'emplois classifiants de *big*, comme c'est le cas pour « *big lawyer* » :

(2) I get the feeling that he's a really big lawyer.[31]

(3) And the celebs can hire the big lawyers.[32]

Dans l'exemple (2), *big* est un adjectif qualifiant qui permet au locuteur de dire que d'après son impression, l'avocat dont il est question a pour propriété d'être important. Dans l'exemple (3), à l'inverse, le modifieur sert bien à créer la sous-catégorie des « avocats influents » ou des « meilleurs avocats ».

Ainsi, si chaque modifieur a ses spécificités, un rôle classifiant de ces termes en séquence semble émerger.

2.3.2. Position épithète obligatoire : des conséquences sémantiques ?

La fonction nécessairement épithète des modifieurs, évoquée plus haut, a-t-elle un effet sur l'interprétation du sens des séquences ? Je m'intéresse ici uniquement aux modifieurs adjectivaux puisque j'ai déjà montré que les noms modifieurs ne pouvaient avoir d'autre position que celle-ci. Cette contrainte syntaxique de certains adjectifs en contexte, que les grammaires de référence comme Payne & Huddleston (2002 : 554-558) et Quirk *et al.* (1985 : 428) nomment « *attributive-only adjectives* », donne à voir d'importantes caractéristiques sémantiques de ces séquences.

Comme indiqué plus haut, lorsqu'il a le sens de « principal », *chief* est analysé comme un adjectif déterminatif, et ce type d'adjectif ne peut avoir qu'une fonction épithète *(*his excuse is chief, *this folly is pure*). Dans la plupart des séquences étudiées (*chief expert, chief secretary, chief justice*), l'adjectif n'est pas (principalement) synonyme de *main*, il n'est pas déterminatif mais classifiant, puisqu'il ne s'agit pas de l'expert·e principal·e mais de l'expert·e « en chef ». Avec ce type d'adjectif, là encore, la fonction attribut est nettement moins fréquente, mais pas tout à fait impossible. Elle est en revanche impossible lorsque l'adjectif est non-inhérent, ce dont je discute au paragraphe suivant.

[30] 2012 – WEB – Best 25 NHL Players over the Last 25 Years.
[31] 2008 – SPOK – Fox_OReilly.
[32] 2012 – MOV – Left to Die.

Pour *big* en emploi classifiant dans les séquences étudiées, (*big star, big lawyer, big CEO*), la position épithète est à nouveau la seule possible. Dans tous les cas, l'emploi métaphorique de l'adjectif impose une fonction épithète car la propriété qu'il dénote est « non-inhérente » (Quirk *et al*., 1985 : 429) : *big* n'est pas directement la propriété du référent du nom-tête, mais celle du pouvoir ou de l'influence qui est associée à ce référent. Ainsi, *a big executive* n'est pas une personne grosse, mais c'est son pouvoir en tant que directeur ou directrice qui est important. Payne & Huddleston (2002 : 557) parlent à ce sujet d'« épithètes associatives ». Dans un autre cas de figure, comme *a big investor*, on comprend bien que ce qui est gros, c'est l'investissement, et pas l'investisseur. Il est communément admis dans les grammaires de référence que les adjectifs non-inhérents occupent nécessairement une position épithète (*a firm friend* □ **the friend is firm*[33]), justement pour permettre à l'adjectif de porter sur ce qui est associé au nom-tête, et non sur le nom-tête directement. Sémantiquement, Quirk *et al.* (1985 : 435) indiquent d'ailleurs que la modification d'un nom au moyen d'un adjectif non-inhérent peut être analysée comme une extension du sens du nom-tête[34].

De façon similaire, la contrainte syntaxique de la fonction épithète de *high* tient avant tout à sa nature classifiante en emploi métaphorique (*high official, high achiever, high sheriff*). En effet, c'est par cette fonction épithète, par l'association immédiate de *high* et du nom-tête affilié au domaine socio-professionnel, que le modifieur prend son sens métaphorique ; et simultanément, cette association crée un scénario hiérarchique au sein duquel le référent peut être qualifié de « *high* », de haut placé. Par cette association ÉPITHÈTE + NOM-TÊTE, l'adjectif décrit le référent non pas directement, de façon inhérente, mais en tant qu'il s'inscrit dans une hiérarchie socio-professionnelle (ce qui n'est pas le cas avec l'attribut) : la portée de l'adjectif est donc non-inhérente (la glose de la séquence n'est pas ?*an official who* <u>*is*</u> *high* mais *who* <u>*ranks*</u> *high*), ce qui participe ici à rendre la position épithète nécessaire.

3. Caractéristiques syntaxiques de la combinaison MODIFIEUR + NOM-TÊTE

Dans cette dernière partie, je souhaite m'intéresser directement à la combinaison des deux mots de chaque séquence, et non plus simplement aux caractéristiques syntaxiques des seuls modifieurs.

3.1. Ces séquences forment-elles des noms composés ?

Je parle de « séquences » et de « nominaux » car il est difficile de les définir par un meilleur terme : il ne s'agit pas de SN puisqu'on ne prend pas en compte la détermination, et pas non plus de simples noms car ces ensembles sont composés de deux mots. Je m'intéresse ici au statut de potentiels composés de ces séquences. Il existe de nombreuses analyses discordantes et de nombreux critères différents pour déterminer le statut de composé dans le lexique anglophone ; j'ai choisi d'adopter ici le point de vue de Payne & Huddleston (2002 : 448-451) comme point de départ.

D'après ces auteurs, les critères retenus pour pouvoir parler de composés (« *compounds* » en anglais), par opposition aux simples séquences nominales (« *composite nominals* ») sont : un seul accent primaire pour l'ensemble, portant sur le premier mot (*a ˈhigh ˌchair* vs. *a ˌhigh ˈtower*) ; l'impossibilité de modifier ou coordonner séparément les deux membres du composé (**ice and custard creams* vs. *Oxford and London colleges*) ; et le principe de non-compositionnalité du sens, c'est-à-dire le fait que le sens du composé ne soit pas déductible du sens de ses parties (*a greenhouse* vs. *a green house*).

[33] Exemple emprunté à Quirk *et al.* (1985 : 435).

[34] « Modification of a noun by means of a noninherent adjective can be seen as an extension of the basic sense of the noun. Thus *a firm friend* is "a friend whose friendship is firm" and *a perfect stranger* "a stranger who is perfectly strange". » (Quirk et al. 1985, 435).

Qu'en est-il des séquences à l'étude ?

3.1.1. Accentuation

Dans les séquences étudiées, l'accent primaire tombe sur le deuxième mot de la séquence (on en a la confirmation pour les quelques séquences lexicalisées présentes dans les dictionnaires de référence, comme *high priest*, *chief executive*, *head teacher*.) Cela tendrait à démontrer qu'il ne s'agit pas de composés de plein droit. Cependant, Payne & Huddleston (2002 : 451) notent que ce critère seul n'est pas toujours validé : « there are many combinations that clearly pass the test for composite nominals that have primary stress on the first element – forms like *biology teacher, cooking apple, television screen, income tax*. Conversely, there are some compounds, such as *full stop* ("period") or, for many speakers, *hotdog*, that have a stress on the second element. »

3.1.2. Coordination et dépendances

J'ai indiqué plus haut que les différents mots d'un composé ne peuvent pas être modifiés ou coordonnés séparément (**crushed-ice cream, *ice- and custard- creams*), alors que cela ne pose pas de problèmes pour les simples séquences nominales (*a south London college*, *various London and Oxford colleges)*. À cet égard, les nominaux étudiés en contexte fonctionnent comme des composés. Comparons :

(4)	*the [last yet chief] reason*	vs.	**the [big and chief] executives*[35]
(5)	*the uptown [towers and buildings]*	vs.	**the head [coaches and trainers]*
(6)	*the [mountain top] landscape*	vs.	**the [market top] investors*
(7)	*a [<u>famous</u> French <u>actress</u>]*	vs.	**a [<u>high</u> French <u>priest</u>]*[36]

Il y a évidemment des raisons sémantiques à certaines de ces agrammaticalités, mais cela justifie d'autant plus le fait de considérer ces séquences comme tendant vers le statut de composé.

Il me reste donc à étudier les relations de sens de ces nominaux pour essayer de déterminer s'ils s'apparentent à des composés.

3.1.3. Sens non-compositionnel

On remarque que les séquences étudiées se différencient des composés du fait que l'interprétation du sens de l'ensemble découle directement de l'addition du sens des deux termes. Le domaine sémantique du nom-tête attire l'interprétation du modifieur vers un sens métaphorique, mais une fois ce sens métaphorique acquis et sélectionné, on peut bien déduire le sens de l'ensemble à partir du sens de chaque élément, et ce même pour les séquences les plus lexicalisées comme *chief justice, head teacher, high commissionner, top cop, big boss*. Pour autant, je remarque que la glose de *high commissionner* est bien *a commissionner who <u>ranks</u> high*, et non *a commissionner who <u>is</u> high*, ce qui tend à indiquer que le sens de l'ensemble est bel et bien moins compositionnel que celui de *a high shelf*, que l'on peut gloser par *a shelf that <u>is</u> high.*

[35] Confère le tableau 3 et son interprétation, partie 2.2.4, pour davantage d'exemples de cette impossibilité.
[36] Je note que *head college coach* est attesté dans le COCA, mais cela est dû au fait que *college* est ici un complément et non un modifieur de *coach*.

Puisque deux des trois critères permettant traditionnellement d'analyser une séquence nominale comme un composé ne sont pas respectés, je suis amenée à conclure que les séquences étudiées ne sont pas des composés de plein droit, ni même des composés à accent tardif. Cependant, comme semble l'indiquer le deuxième critère et l'impossibilité de modifier ou coordonner séparément les deux termes des nominaux, il ne s'agit pas non plus de simples séquences fortuites, car ces séquences ont une certaine interdépendance formelle et sémantique. Le statut de composé reste sujet à débat : l'analyse de ces séquences en tant que composés n'est pas impossible, elle est problématique et reste à creuser.

3.2. Intégration du sens du modifieur en épithète

La question de la nature de composés des nominaux a le mérite de mettre en lumière un lien essentiel entre syntaxe et sens au sein de ces séquences : le modifieur, dès lors qu'il est en position pré-nominale, n'est pas remis en cause mais au contraire pris pour acquis, accepté entre le locuteur et le destinataire. C'est l'une des propriétés principales des épithètes explicitées par Cotte (1997 : 80) : « l'épithète antéposée n'est pas liée à la tête *via* une relative complète ou réduite, mais de façon directe. Son lien au nom est plus étroit ». C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles mes modifieurs ne peuvent jamais être en position attribut : l'interprétation métaphorique ne peut se faire que lorsque le lien entre modifieur et nom est très étroit.

De plus, ce lien de proximité est aussi synonyme d'intégration du sens, celui du modifieur, qui ne sera pas remis en question s'il est en position épithète. Il est beaucoup plus facile de remettre en question une relation prédicative *(-As a manager, she's (at) the **top**. -Is she really ?*) qu'un modifieur pré-nominal (*The **top** manager we met yesterday seemed efficient*), car l'ensemble est une dénomination, c'est-à-dire qu'elle ne met pas en jeu d'articulation prédicative, et donc aucune validation n'est nécessaire entre les interlocuteurs. La position pré-nominale, par conséquent, nous indique que le sens de ce terme est vu comme intégré, parti prenant du sens de la séquence en entier, qu'il est considéré comme acquis et difficile à remettre en question. Cet état de fait est valable dans tous les SN contenant un modifieur prénominal, mais dans certaines de ces séquences cette intégration tend vers une collocation ou une lexicalisation (*high commissionner, chief executive, head teacher, top cop, big boss*) qui témoigne du lien privilégié entre espace et hiérarchie, et entre forme et sens, puisque ces séquences ont toutes la même structure MODIFIEUR (métaphore spatiale) + NOM-TÊTE (hiérarchie socio-professionnelle).

Conclusion

Pour conclure, l'on constate que l'émergence du sens des séquences étudiées a de multiples origines. En effet, on doit d'abord tenir compte de l'emploi métaphorique des modifieurs en contexte, et cette interprétation métaphorique est assurée en partie par la proximité linéaire entre le nom-tête et son modifieur, dont le sens est attiré de ce fait vers la sphère sémantique de la tête. De plus, cette même proximité linéaire, c'est-à-dire l'impossibilité formelle pour le modifieur d'être en position attribut, signe du lien syntaxique fort entre tête et dépendance, donne à voir un autre lien fort, celui du sens : les modifieurs ont un sens majoritairement classifiant, ils servent à la dénomination du référent, ils influencent la notion dite par le nom-tête. Ces séquences sont donc vues comme un seul bloc et les deux termes, même s'ils ne forment pas des composés à part entière d'après la définition restrictive retenue ici, sont largement interdépendants syntaxiquement, mais aussi pour la construction du sens : en fonction épithète, le modifieur a une valeur classifiante, non-inhérente, et surtout intégrée, il est vu comme partie prenante du sens de l'ensemble du nominal. Enfin, si ces

structures sont souvent similaires, les modifieurs étudiés n'ont pas tous les mêmes caractéristiques : ainsi, *big* est celui qui dépare souvent des autres, ayant des contraintes syntaxiques et une intégration sémantique moindre ; et *chief* a parfois un fonctionnement particulier du fait de sa polysémie : quand il est proche du sens de *main*, il semble s'écarter du schéma forme-sens dessiné par les autres séquences, bien qu'il en garde une structure de surface similaire.

Références bibliographiques

ALI, Yawar, 1985, *Understanding Adjectives*, Thèse de doctorat sous la direction de Graeme Hirst, Université de Toronto.

BARNHART, Robert K., & Sol STEINMETZ, 2006, *Chambers Dictionary of Etymology*. Édimbourg, Chambers.

BARSALOU, Laurence, 1983. « *Ad Hoc* categories »*, Memory & Cognition*, 11, 211-227.

BAUER, Laurie, 2017, *Compounds and Compounding*. Cambridge, Cambridge University Press.

COTTE, Pierre, 1997, *Grammaire linguistique*, Paris, Didier-Érudition : CNED.

COTTE, Pierre, 1998, *L'explication grammaticale de textes anglais*, Paris, Presses Universitaires de France.

DAVIES, Mark, *Corpus of Contemporary American English (COCA)*, http://corpus.byu.edu/coca/, consulté le 30 avril 2020, développé et hébergé par la Brigham Young University.

HOEKSEMA, Jack, 2014, *Categorial Morphology*, Oxon-New York, Routledge.

LAKOFF, George & Mark JOHNSON, 1980, *Metaphors We Live By*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press.

MERRIAM-WEBSTER Online Dictionary, https://www.merriam-webster.com/, consulté le 30 août 2020.

MIGNOT, Élise, 2020, « Les noms composés de type nom + nom à accent tardif en anglais : un cas d'adjectivité » *dans* NEVEU Franck et Audrey ROIG (éds) *L'Adjectivité. Approches descriptives de la linguistique adjectivale*, Berlin, De Gruyter, 245-269.

NEVEU, Franck & Audrey ROIG, 2020, « Introduction » *in* NEVEU Franck et Audrey ROIG (éds) *L'Adjectivité. Approches descriptives de la linguistique adjectivale*, Berlin, De Gruyter, 1-23.

OED Online. « Top, n.1 ». Oxford University Press. http://www.oed.com/view/Entry/203331, consulté le 30 août 2020.

OED Online. « Chief, *adj.* and *adv.* » Oxford University Press. http://www-oed-com/view/Entry/31581, consulté le 30 août 2020.

PARADIS, Carita, 1997, *Degree Modifiers of Adjectives in Spoken British English,* Lund Studies in English; Vol. 92, Lund, Lund University Press.

PAYNE, John & Rodney HUDDLESTON, 2002, « Nouns and Noun Phrases » in HUDDLESTON et PULLUM (éds.), *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 323-524.

PULLUM, Geoffrey K. & Rodney HUDDLESTON, 2002a, « Adjectives and Adverbs » in HUDDLESTON et PULLUM (éds.), *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 525-596.

PULLUM, Geoffrey K. & Rodney HUDDLESTON, 2002b, « Preliminaries » in HUDDLESTON et PULLUM (éds.), *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1-41.

QUIRK, Randolph, Sidney GREENBAUM, Geoffrey Neil LEECH, & Jan SVARTVIK, 1985, *Comprehensive Grammar of the English Language*. Longman, London, New York.

SEARLE, John R., 1969, *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press.

Paramètres contribuant à la construction des interprétations temporelles des énoncés complexes de la forme <P WHEN Q>

Éléonore Chinetti
Université Paris-Nanterre
Centre de Recherches Anglophones (CREA)
eleochinetti@gmail.com

Résumé
Cette étude d'énoncés complexes comportant WHEN en position postposée défend l'idée que ce connecteur n'y exprime pas la temporalité de façon intrinsèque. Les interprétations de succession ou de simultanéité des prédications reliées résultent de la combinaison de ses caractéristiques et de déterminations qui lui sont extérieures.
Lorsque WHEN relie des prédications renvoyant à des notions complexes ayant la propriété /borné/, il permet un retour structurant de la prédication qu'il introduit, Q, vers l'autre prédication, P. La borne de Q est interprétée comme déclenchant la borne de gauche de P, selon un mode d'enchaînement aoristique. Ceci crée des interprétations de causalité et de succession. Mais en présence de repères temporels, le repérage aoristique s'efface pour aboutir à une lecture de simultanéité. En outre, lorsque P est marquée comme reprise, sa délimitation est acquise en amont de l'énonciation, et la connexion en WHEN permet un retour uniquement qualitatif de Q sur P, WHEN Q indiquant les circonstances de P.

Mots-clefs
WHEN, aoriste, énoncé complexe, temporalité

Abstract
This study focuses on sentences in which the connector WHEN is postposed. It proposes that WHEN does not intrinsically express temporality: the expression of temporal succession or simultaneity depends not only on the operations that WHEN is a trace of, but also on other determinations in the context.
When used to link clauses that refer to complex notions that have the property /bounded/, WHEN enables the process denoted in the clause it introduces to determine the first clause in the sentence: the end point of the second process in the linear order of the sentence marks off the beginning of the first. This creates succession and causation. If there is a temporal landmark, it will encourage the reader to interpret the events as being simultaneous, rather than organized in a succession. Finally, if the first clause was validated before the sentence was formulated, the WHEN-clause will be interpreted as indicating the circumstances of the first clause.

Key-words
WHEN, aorist, complex sentence, temporality

Introduction

La base de cette étude est l'analyse qualitative d'un corpus de 300 énoncés authentiques issus du Contemporary Corpus of American English (COCA), tous registres confondus, dans lesquels figure le marqueur WHEN étiqueté « conjonction », du type :

> (1) Her chain of keys made a loud chinking sound **when** the edge of the door caught them.

Bien que l'on associe de nombreuses interprétations à la connexion assurée par le relateur WHEN employé dans le cadre d'énoncés complexes, c'est traditionnellement l'évocation du temporel qui est considérée comme étant la valeur fondamentale de ce marqueur, et celle dont découleraient par métaphorisation les autres valeurs. À l'inverse, notre postulat de départ est que l'interprétation temporelle des énoncés complexes en WHEN n'est qu'un effet de sens parmi d'autres permis par WHEN. Nous nous intéresserons plus particulièrement aux énoncés complexes en WHEN correspondant à la configuration <P WHEN Q>, dans lesquels les prédications P et Q correspondent à des notions complexes manifestant la propriété /borné/, telle que nous la définirons plus bas.

Nous montrerons comment cette propriété contribue à la création d'interprétations temporelles. Nous adopterons les concepts et l'appareil théorique définis dans la Théorie des Opérations Énonciatives (TOE) d'Antoine Culioli, qui permet une étude des données en contexte, à l'interface des domaines syntaxique, sémantique et discursif.

1. Définition de l'objet d'étude

1.1. Qu'appelons-nous « énoncés complexes » ?

Traditionnellement, comme le rappelle Diessel (2004 : 1) :

> Complex sentences are grammatical constructions consisting of multiple clauses. They are commonly divided into two types: sentences including coordinate clauses, and sentences including a matrix clause and a subordinate clause. Three different types of subordinate clauses can be distinguished: complement clauses, relative clauses, and adverbial clauses.

Cette définition syntaxique propose qu'un énoncé est complexe dès lors qu'il contient plus d'une proposition ; elle se base donc sur le nombre (plus d'un) et la nature (des propositions) des éléments regroupés. Dans ce qui suit nous emploierons de préférence le terme de « prédication » plutôt que celui de « proposition » quand il s'agira de faire référence à l'unité formée par la mise en relation d'un sujet syntaxique et d'un prédicat.

Dans le cadre de la TOE, dont nous nous réclamons, la prise en compte des données sémantiques et discursives amène à établir une distinction supplémentaire, entre des énoncés comprenant plusieurs prédications mais ne faisant référence qu'à un seul état de fait, et ceux dont les prédications reliées sont chacune susceptible de faire référence à un état de fait distinct. Seule la seconde catégorie d'énoncés est, dans le cadre de la TOE, considérée comme véritablement complexe ; elle concerne la coordination, et, au sein de la subordination, les structures reliant une première prédication à une autre que l'on peut qualifier de subordonnée adverbiale. Les subordonnées relatives et les complétives ne participent donc pas à l'élaboration d'énoncés véritablement complexes. Dans l'étude que nous proposons, nous écarterons par conséquent les énoncés comprenant une proposition en WHEN de type

« relative », pour nous concentrer sur ceux comprenant une proposition en WHEN dont on qualifie généralement le rôle d'« adverbial ».

Sekali (2013 : 25) voit dans de tels énoncés complexes la manifestation d'une opération qu'elle nomme « opération de connexion », caractérisée par la possibilité que la mise en relation des prédications entraîne une révision de l'interprétation que l'on pourrait faire de chacune hors énoncé complexe :

> (…) tout énoncé complexe est le résultat d'une opération de connexion, c'est-à-dire de la mise en relation de plusieurs énoncés eux-mêmes structurés (et pas seulement de propositions au sens logique du terme). L'opération linguistique de connexion n'établit alors pas une simple juxtaposition de références à des événements ou des propriétés, mais impose un retour sur la structuration même d'un énoncé, par le biais d'un autre.

Le choix de la définition de l'énoncé complexe non comme la juxtaposition de deux prédications ayant chacune leur propre référence, mais comme mode de restructuration d'une prédication par une autre afin de faire émerger une référence globale, constitue un parti pris théorique dont *découlent* deux conséquences essentielles. La première concerne le fait qu'une proposition en WHEN qui participerait à cette structure n'a pas sa propre référence et n'est donc pas susceptible de faire en soi référence à un « instant » ou à un « intervalle de temps », puisque c'est à l'échelle globale de la réunion des deux prédications qu'est construite la référence. La seconde conséquence est qu'on ne peut associer à la proposition en WHEN la fonction de « localisation » de l'autre proposition. Nous développerons ces deux points dans notre seconde partie.

1.2. Caractéristiques syntaxiques des énoncés <P WHEN Q> étudiés

Précisons ce que nous désignons par les lettres P et Q : dans la plupart des cas, P correspond à la « principale » syntaxique, WHEN Q à la « subordonnée ». Cependant, WHEN ne se situe pas toujours à la charnière de deux prédications simples : il peut y avoir, du côté de P, comme de celui de Q, une accumulation de prédications (relations sujet-prédicat). L'exemple ci-dessous, où nous avons délimité les diverses prédications par des < >, et mis en gras les prédications plus spécifiquement mises en relation par WHEN, en est une illustration :

> (2) <At the center of his vision is an experience known as telepresence, <which uses a mash of technologies <to create a hyperreal version of virtual reality, <**in which a person has the sensation <that he or she is on the bottom of the ocean or in a rain forest or a desert, or on Madison avenue** <when **in fact the environment is being re-created around him <using high-definition projection and sound capture.>>**>>>>>>

Du côté de Q se trouvent les deux prédications *<the environment – be recreated>* et *<( ) – use projection and sound capture>*. Le caractère rectificatif de la connexion explicité par IN FACT laisse entendre que ces prédications répondent, du côté de P, à la modalité épistémique exprimée par le terme *sensation*, qui s'applique aux prédications imbriquées *<a person – have a sensation (<he or she – be somewhere or other>)>*. Il faut donc, de façon plus générale, entendre P et Q comme les deux parties de l'unité textuelle articulée autour de la connexion en WHEN, susceptibles de regrouper chacune plusieurs prédications.

Nous avons indiqué d'autre part centrer notre analyse sur les énoncés correspondant à l'ordre <P WHEN Q>. Parmi les travaux s'intéressant au marqueur WHEN, peu proposent un

traitement différencié selon l'ordre des éléments P et WHEN Q dans la chaîne linéaire : on a accordé peu d'attention à ce qui distingue des énoncés complexes adoptant l'ordre <WHEN Q P> de ceux dans l'ordre <P WHEN Q>[37], bien que certains travaux s'intéressent spécifiquement à l'une ou l'autre configuration, sans les contraster. C'est le cas de Sandström (1993) qui consacre sa thèse aux énoncés en WHEN antéposé, et également des articles consacrés à l'interprétation « continuative », aussi dite « de péripétie », de certaines propositions en WHEN postposées (Ranger 1999, Ranger & Merillou 2000, Gournay 2003).

Dans le cadre de l'analyse du discours, les travaux consacrés aux adverbiaux cadratifs, en particulier Charolles (2003), ont mis en avant une différence majeure entre les deux configurations : la position antéposée confère aux adverbiaux une fonction de structuration à l'échelle du discours, ce qui atténue leur rôle au sein de l'énoncé dans lequel ils se situent ; à l'inverse, les adverbiaux postposés ont dans leur grande majorité une fonction à l'échelle de l'énoncé dans lequel ils apparaissent, mais sont peu nombreux à contribuer à la structuration du discours plus vaste. Il y a donc un intérêt à traiter les deux configurations séparément, pour ensuite les comparer. Dans le cadre de cette étude, nous nous concentrerons donc sur la structure <P WHEN Q>.

1.3. Caractéristiques énonciatives

Nous allons préciser plus avant l'objet de notre présentation : il s'agira d'énoncés mettant en scène, du côté de P comme du côté de Q, des prédications ne faisant pas l'objet d'évaluations modales ; c'est-à-dire des prédications dans lesquelles, *a priori*, **l'enjeu est la validation**. Dans les énoncés complexes en WHEN dont les prédications font l'objet d'évaluations modales, la connexion en WHEN n'a plus pour cible la validation de la prédication *P* :

> (3) Though I'm still a little mystified as to how Mace survives the beating he receives from Ghost Rider when it's been established he can break out of a cell designed to hold the Hulk.
>
> (4) (…) we end up in a consistent state of non-war, when in fact, we should be obliterating, and obliterating is a constant surge.

Dans ces énoncés, la validation de la prédication P <*Mace – survive the beating*> en (3) et <*we – end up in a state of non-war*> en (4) n'est pas en cause. La présence d'éléments modaux (l'interrogation rhétorique en HOW dans (2), le modal SHOULD dans (3)) marque que c'est le caractère surprenant ou non souhaitable de la validation de P qui justifie la mise en relation de P et de Q. Ce genre d'énoncés soulève la question de la construction d'interprétations argumentatives, non temporelles, de la connexion en WHEN, et doit être analysé à part.

Enfin, nous concentrerons notre étude sur des énoncés dans lesquels les prédications font référence à **des notions complexes ayant la propriété /borné/** : ceci requiert de prendre en compte non seulement le type de procès exprimé par le verbe, mais aussi d'autres déterminations qui contribuent à l'énoncé. Dans la plupart des cas les notions complexes exprimées du côté de P et de Q sont bornées aussi bien à droite qu'à gauche ; mais de part et d'autre de *WHEN*, ce n'est pas la même « borne » qui est exploitée lors du repérage inter-énoncés. Pour ce qui concerne P, c'est la possibilité du franchissement d'une borne de

[37] Declerck (1997), Fauconnier (1997), par exemple.

gauche, délimitant l'entrée dans le domaine notionnel formulé par la notion complexe, qui importe ; alors que pour Q, c'est le bornage à droite, soit la délimitation d'un terme au procès, qui est impliqué. Voici quelques exemples de réalisation de ces caractéristiques :

> (5) <The lightbulb went on for Fruchterman> **when** <his son showed him the early version of Napster>, an online file sharing service.
>
> (6) <I had a fit of apoplexy> **when** <a member of my book club suggested we read it>.
>
> (7) He could be taken for a young Arab or Hispanic. Recently, <he and his family were amused> **when** <they saw his picture was used in a mailing by his college alma mater in an obvious attempt to show its diversity>.

Dans chacun de ces trois énoncés, on a du côté de Q des prédications faisant référence à des procès ponctualisés par l'emploi du prétérit simple, vus en bloc et ainsi comportant une borne à gauche comme à droite. En (5), la prédications P *<the lightbulb – go on>* fait référence à un procès ponctuel, dont les bornes sont confondues. En (6), la prédication P voit l'extension du procès HAVE délimitée par la présence du complément d'objet *a fit of apoplexy* qui quantifie le procès. En (7), la propriété *be amused* voit sa borne de gauche activée par la mise en relation avec Q par le biais de WHEN ; la notion complexe fait ainsi référence à l'entrée dans le domaine notionnel, au franchissement de la borne de gauche du procès.

1.4. Corpus

Les premières observations qui ont conduit à cette étude ont été formulées à partir d'un corpus exploratoire d'énoncés issus du Contemporary Corpus of American English (COCA), tous registres confondus, dans lesquels figure le marqueur WHEN étiqueté « conjonction ». Initialement, nous avions examiné un échantillon de cent énoncés, au sein duquel nous en avons distingué cinquante-sept correspondant à la configuration <P WHEN Q>. Parmi ceux-ci nous avons noté une corrélation entre l'interprétation de succession temporelle et le fait que les prédications reliées présentaient, en tant que notions complexes, la propriété /borné/, c'est-à-dire au minimum borné à droite en ce qui concerne la notion complexe formant la prédication Q, borné à gauche pour P. Dans ce corpus exploratoire, douze énoncés comportaient ce type de prédications, ce qui représente donc un huitième du corpus total et environ un quart des énoncés de la forme <P WHEN Q>.

Afin de conforter les observations formulées à partir de ces douze énoncés, nous avons effectué une nouvelle recherche dans le COCA pour aboutir à un corpus complémentaire de 300 énoncés. Afin d'avoir un corpus représentatif de l'usage du marqueur WHEN, nous avons demandé au corpus de nous fournir les collocations verbales à la forme prétérit (V-ED) se trouvant dans une fenêtre de cinq mots à gauche de WHEN étiqueté « conjonction ». Nous avons concentré notre recherche sur des verbes au prétérit car il s'agissait du seul temps présent dans les douze énoncés de notre corpus exploratoire. Nous avons retenu les dix collocations verbales les plus fréquentes à gauche de WHEN ; il s'agissait des verbes : *was, were, had, did, said, got, came, went, made* et *told*. Pour chacun de ces verbes, nous avons demandé un échantillon de cent énoncés tous registres confondus, c'est-à-dire une sélection aléatoire qui balaie les différents sous-corpus qui constituent le COCA. Au total, nous nous sommes donc basée sur un corpus de 1000 exemples. Parmi ceux-ci nous avons trié les énoncés dont la configuration syntaxique était celle qui nous intéresse, <P WHEN Q>, et

conservé ceux dont les prédications manifestent les propriétés définies plus haut, pour aboutir à une sélection de 300 énoncés.

2. Une temporalité relative, construite dans et par l'énoncé complexe

2.1. L'association de WHEN à la valeur sémantique « temporelle »

WHEN est un marqueur traditionnellement étiqueté comme sémantiquement « temporel », et bien souvent on attache ce caractère temporel au morphème -EN. C'est ce qu'indiquent Lapaire & Rotgé (1998 : 681), lorsqu'ils contrastent WHERE et WHEN à WHICH et WHAT (c'est nous qui soulignons) :

> On peut isoler trois composants ici : WH-, -ERE et -EN. (…)-ERE et -EN sont plus facilement identifiables que -ICH et -AT : le premier signale un rapport (plus ou moins métaphorisé) à la spatialité et le second un lien (**tout aussi métaphorisable**) **à la chronologie, au *time***.

Gournay (2005 : 68) relaie une idée similaire lorsqu'elle écrit (c'est nous qui soulignons) :

> les marqueurs dont **les suffixes renvoient à un domaine notionnel défini hors situation** : *who, when, where, why* et *while* (…) véhiculent un petit ensemble de propriétés qualitatives stables, animé humain, **temps**, lieu, cause.

De plus, le mot interrogatif WHEN est utilisée par exemple dans Quirk *et al.* (1985) pour le classement sémantique des compléments adverbiaux : ceux qui répondent à la question *When?* sont étiquetés comme temporels. Ceci montre à quel point l'association WHEN-expression du « temporel » semble aller de soi.

2.2. Quel « temporel » ?

Plusieurs articles ont souligné le caractère vague de l'adjectif *temporel* utilisé en anglais comme en français pour classer les compléments adverbiaux (Blumenthal 1990, Van Raemdonck 2001). Blumenthal (1990 : 41) écrit ainsi :

> (...) des adverbes temporels tels que *demain* et *parfois* ont peu de chose en commun : sémantiquement, *demain* réfère à un espace de temps situé par rapport au moment de la parole, alors que *parfois* quantifie, ne serait-ce que vaguement, la fréquence du procès en question, sans référence à une donnée extérieure au contenu de la phrase.

En ce qui concerne les compléments adverbiaux en WHEN, on les considère généralement comme l'expression d'une **datation**, ce que l'on montre en leur substituant un adverbe, un groupe nominal (GN) ou un groupe prépositionnel (GP) dénotant une date. Par exemple, Larreya & Rivière (2005 : 370) proposent la substitution suivante : *I'll phone you **when I am in London**. (cf. I'll phone you **tomorrow**.)*

Cette idée est reprise en termes plus techniques dans Wyld (2001 : 63). Il propose la définition suivante de la « subordination incidente au paramètre T », qu'il illustre par l'énoncé en WHEN suivant : *John phoned **when you were out***.

> (…) deux structures entrant en relation peuvent être envisagées comme « soudées » par le fait qu'elles partagent une même place-constituant, celle-ci étant « sélectionnée » par le subordonnant, qui, partant, jouerait à la fois le rôle du terme « pivot » entre les deux structures et celui de régisseur du côté « sémantique » de la relation. Plus précisément, nous considérons pour notre part que ce mécanisme relève d'une opération *d'identification* portant sur la relation entre un repère relevant du système référentiel par rapport auquel est localisée la relation prédicative p [P] et un repère référentiel associé à la relation prédicative q [Q].

L'idée défendue ici est que WHEN en tant que « subordonnant » sélectionne le tiroir sémantique « temporel », et que la prédication Q a sa propre référence, WHEN Q faisant dès lors en soi référence à un « instant »[38], qui sert à expliciter l'instant auquel P a lieu.

Il y a donc un consensus implicite selon lequel WHEN Q adverbial est le pendant propositionnel d'un GN ou d'un GP faisant référence à une date : WHEN Q serait l'expression d'une forme de **temporalité absolue**, faisant référence en soi à un instant, indépendamment de la relation que WHEN Q entretient avec l'autre prédication membre de l'énoncé complexe.

2.3. Temporalité absolue et temporalité relative

Nous allons dans un premier temps remettre en cause cette conception selon laquelle WHEN Q est l'expression d'une temporalité absolue à partir d'un énoncé fabriqué que l'on imaginerait dans un contexte de type récit : une même prédication P que l'on fait suivre alternativement de deux compléments de type adverbial de sens *a priori* équivalents, un GP référentiel *at 3 o'clock*, et une prédication précédée de WHEN :

(8) We left for the station at 3 o'clock / **when** the clock struck three.

Dans ce contexte, le GP *at 3 o'clock* et la proposition en WHEN semblent chacun faire référence à un moment spécifique, mais ils ne permettent en réalité pas la même référence à la temporalité.

Le GP fait état d'une temporalité absolue, *a priori* de l'énonciation et permet que le « moment » indéterminé auquel la relation prédicative (RP) <*we – leave*> a lieu soit identifié au repère *at 3 o'clock*. On aura ainsi tendance à analyser l'identification de la survenue de P au repère *at 3 o'clock* comme résultant d'une volonté du sujet agentif de P que son départ corresponde à un moment dont la survenue était prévue (l'interprétation d'une identification fortuite de l'événement au repère temporel est néanmoins également possible).

La formulation en WHEN permet elle aussi une première interprétation dans laquelle WHEN Q serait un repère dont le caractère préconstruit permettrait qu'on l'identifie à la coordonnée situationnelle de rang T vacante dans P. Mais cette interprétation cohabite avec une seconde, résultant d'une construction qui n'est pas une simple identification entre la référence à un moment d'un côté (Q) et la référence à un événement de l'autre (P), mais la mise en relation de deux prédications, Q et P, renvoyant chacune à un événement. Dans cette

[38] Wyld (2001 : 92-93) soutient que les circonstancielles temporelles permettent « la **dénotation** de l'ancrage temporel de p [P] au niveau de ce que l'on pourrait appeler **un deuxième degré de spécification**. Par cette distinction nous visons le fait que la dénotation temporelle d'un état de choses peut se construire linguistiquement selon deux « degrés » :
(i) sous forme de spécification de la zone de référence temporelle (révolu, actuel, avenir) ;
(ii) sous forme de spécification de sa **localisation par rapport à un seul instant t ou sous-classe d'instants t** à l'intérieur d'une des trois zones de référence. » (c'est nous qui soulignons)

seconde interprétation, les événements auxquels il est fait référence dans Q et dans P ne sont pas simultanés. Ils se produisent en une succession, succession certes très rapprochée puisque chaque événement est ponctuel. On pourrait plus facilement paraphraser la relation entre les prédications de P <*we – leave*> et de Q <*the clock – strike three*> marquée par WHEN en employant *(right) after*, qui indique un décalage entre les événements, qu'en employant *as*, marqueur d'identification[39] :

(8') We left **(right) after** the clock struck three. / ?We left **as** the clock struck three.

Avec WHEN on n'a pas d'emblée une temporalité consistant en la désignation d'un moment Q ayant une existence *a priori* de l'énonciation, et qui serait identifié à celui, indéterminé, où se produit l'événement auquel fait référence la « principale » P <*we – leave*>. Dans les énoncés en <P WHEN Q> dont les prédications ont la propriété /borné/ et s'inscrivant dans un contexte de type récit, où la prédication Q n'est pas préconstruite, WHEN permet que les événements auxquels les prédications font référence **s'ordonnent** entre eux, comme le montre la paraphrase ci-dessus. La temporalité est ainsi **construite au fil de l'énonciation**. Cette temporalité-là n'est donc pas absolue, pas indiquée de façon unilatérale par la proposition WHEN Q ; par conséquent WHEN Q ne fournit pas un ancrage statique à P. Dans ces énoncés, la temporalité est **relative, construite** par l'interaction des prédications, selon des repérages que nous nous proposons d'explorer ci-après.

3. L'interprétation temporelle comme une construction

3.1. Une interprétation temporelle de succession construite à rebours

Si l'on reprend notre exemple fabriqué, on voit que pour reconstituer l'ordre chronologique de survenue des événements selon la seconde interprétation, dans laquelle WHEN Q n'est pas préconstruite, il faut remonter la chaîne linéaire :

(8'') 1) We left for the station **when** 2) the clock struck three. (chaîne linéaire de gauche à droite)
(8''') 1) the clock struck three 2) we left for the station. (ordre chronologique des événements)

Nous avons proposé plus haut de paraphraser la connexion en WHEN en utilisant *(right) after*, mais il faut noter que cette paraphrase crée un décalage entre les deux événements, alors qu'avec WHEN il n'y en a pas : on passe sans délai de la validation de <*the clock – strike 3*> à celle de <*we – leave for the station*>. Ce mode de repérage inter-prédications, d'un événement par un autre, et donc ne faisant entrer en jeu aucun point de vue subjectif, est celui de **l'aoriste** : la borne de droite de la prédication Q correspond à la borne de gauche de la prédication P. Ceci construit une **succession**, on peut la représenter de la façon suivante (idéalement, les bornes voisines entreraient en contact) :

(8''') [the clock struck three] [we left for the station]

La particularité de ce repérage aoristique est qu'il est mis en place **à rebours** : de prime abord la prédication P semble auto-repérée, mais la lecture de WHEN Q modifie ce repérage. À la lecture de WHEN Q, la validation de la prédication P est interprétée comme étant délimitée / bornée par celle de Q. Il y a fusion de la borne de gauche de l'un et de la borne de

[39] Flucha (2001).

droite de l'autre. On comprend ainsi que c'est <*the clock – strike 3*> qui **déclenche** <*we – leave for the station*> : l'interprétation de succession se double d'une coloration **causale**.

Ce qui est construit est donc le contraire d'un ancrage statique de P par WHEN Q : il s'agit d'une **restructuration** de P par WHEN Q, puisque la borne de gauche de P que l'on pensait valable de façon indépendante se révèle être construite par la borne de droite de Q. Cette restructuration se produit, au niveau de la chaîne linéaire du discours, par un mouvement de **retour vers la gauche**, puisque Q, qui délimite la borne de gauche de P, se situe à sa droite dans la chaîne linéaire.

Il faut souligner qu'une interprétation de **coïncidence** entre les événements construits est exclue, car l'interprétation temporelle de succession (et de causalité) est mise en place par le biais de la propriété /borné/ des prédications connectées. C'est cette caractéristique, combinée à un **mouvement de retour vers la gauche imprimé par WHEN** au niveau de la chaîne linéaire, qui leur permet d'entrer dans un mode de repérage aoristique où la borne de droite d'une prédication définit la borne de gauche de l'autre.

3.2. Interprétation de succession temporelle et relation de causalité

La réflexion que nous avons amorcée à partir d'un énoncé fabriqué peut être appliquée à des configurations similaires produites en contexte authentique :

(9) We stopped **when** we saw Nick's sons by the creek.

(10) "Halleluiah," Adams boomed on the phone, **when** I described the discovery.

Les deux énoncés ci-dessus reprennent les caractéristiques de notre exemple fabriqué : l'ordre des prédications est <P WHEN Q>, du côté de P comme de Q, il n'y a qu'une prédication, chacune est bornée soit parce que le procès est en soi ponctuel (*stop, see, boom*) ou parce que la présence d'un complément d'objet indique le terme du processus (*describe **the discovery***). Les deux prédications sont sur le même plan dans le sens où aucune n'est marquée comme reprise, les deux sont marquées comme étant assertées au moment de l'énonciation T0. Enfin, ni l'une ni l'autre ne comporte de repère temporel ; en revanche ces deux énoncés font partie de passages de texte de type « récit ».

La justification de la mise en relation de P et de Q par WHEN ne manifeste pas d'autre point commun que leur validation respective, marquée par la conjugaison du verbe au prétérit simple. Cette économie de marqueurs encourage à « tisser » une interprétation autour du lien indiqué par WHEN à partir du peu de déterminations présentes dans l'énoncé. Comme précédemment, la présence de bornes délimitant les deux prédications, et le mouvement vers la gauche imprimé par WHEN, permettent que soit mis en place un repérage selon lequel la validation de Q déclenche celle de P : il y a un retour **structurant** de WHEN Q sur la validation de P. De cette restructuration naît l'interprétation temporelle de succession et celle d'un lien de causalité entre les événements dénotés. On peut faire ressortir ces effets de sens en substituant à *when* l'adverbe *then* (idée de succession) ou la locution *that's why* (idée de lien causal) :

(9') 1) we saw Nick's sons by the creek **then/ that's why** 2) we stopped.

(10') 1) I described the discovery **then/ that's why** 2) Adams boomed "Halleluiah " on the phone.

L'examen du corpus révèle que lorsque les mêmes déterminations se trouvent dans un passage qui n'est pas du récit, l'interprétation de succession temporelle cède le pas à celle du lien causal entre les prédications Q et P :

> (10) Poll workers in Boca Raton, Florida, tried to bar a woman from voting in the Nov. 6 election because she was wearing a Massachusetts Institute of Technology T-shirt. Officials apparently believed MIT was the Republican presidential candidate. Local media report they eventually figured out what it does stand for. Meanwhile, <a poll worker in Denver called a supervisor> **when** <she spotted a voter wearing an MIT sweatshirt.> The supervisor assured her that voter was not violating a state law against electioneering near a polling place.

Les deux anecdotes reliées par l'adverbe *meanwhile* ne sont pas relatées selon une progression chronologique fidèle : il ne s'agit pas d'ordonner dans le temps, de faire un récit, mais de mettre en parallèle deux exemples de confusions similaires autour de la réelle signification des initiales *MIT*. On a à nouveau l'interprétation que la validation de Q *<(a poll worker) – spot a voter wearing a MIT sweatshirt>* déclenche celle de P *<a poll worker – call a supervisor>*. Mais l'interprétation de succession temporelle, bien que présente, n'est pas la plus saillante. On pourrait certes substituer *after* à *when*, mais le contexte nous offre une meilleure option : la connexion inter-propositionnelle dans l'exemple précédent est établie par le marqueur causal *because*, souligné dans l'exemple (10). Ceci montre à nouveau que l'expression de la temporalité est une construction, et que le type de discours auquel contribue l'énoncé en WHEN oriente lui aussi la façon dont on l'interprète.

3.3. L'interprétation de simultanéité approximative

Le couple d'énoncés (11) et (12) ci-dessous manifeste des déterminations semblables à ceux déjà étudiés, en particulier, la validation de P comme celle de Q y sont simplement posées et non reprises :

> (11) <u>Last summer</u> Holden and his firm landed on the front page of newspapers across the country **when** Hold Security found that Russian hackers had amassed the largest trove of stolen online credentials ever discovered.
>
> (12) Even the consummate hostess can get rattled, however, and McBride admits she was left a little starstruck **when** Reba, one of her idols, came to dinner <u>one night</u>.

Il s'agit toujours de prédications disposées dans l'ordre <P WHEN Q>, ayant, en tant que notions complexes, la propriété /borné/ — que les procès soient ponctuels (*land, find*), ponctualisés (*come to dinner* au prétérit simple), ou désignent le franchissement de la borne de gauche (*be left starstruck*) — ce qui pose les bases pour la mise en place du même type de repérage aoristique que celui qui a été décrit précédemment. On constate que les deux parties de l'énoncé reliées par WHEN sont à chaque fois plus « fournies » que celles de (8) et (9), en termes de nombre de prédications du côté de Q dans (11), de P dans (12), et en termes de déterminations qualitatives. De façon notable, ces prédications comportent en outre un repère temporel (*last summer, one night*) qui s'applique à chaque fois à l'ensemble de l'énoncé complexe. Cette indication semble à la fois expliciter le lien qui unit P et Q — sa présence marque qu'il existe une « communauté temporelle » entre eux — et délester WHEN du rôle d'établir une chronologie entre les prédications qu'il relie. La connexion en WHEN, et le repérage aoristique que permet le connecteur entre les prédications au prétérit simple reliées,

est alors exploitée pour la mise en place d'une relation de causalité de Q à P, ce que nous pouvons gloser :

> (11') *Last summer* Holden and his firm landed on the front page of newspapers across the country **because** Hold Security found that Russian hackers had amassed the largest trove of stolen online credentials ever discovered.

> (12') Even the consummate hostess can get rattled, however, and McBride admits she was left a little starstruck **because** Reba, one of her idols, came to dinner <u>one night</u>.

Mais ce repérage aoristique et l'effet de sens qui en découle sont comme floutés par les repères temporels explicites, qui offrent une réponse toute faite à la question de savoir pourquoi P et Q sont réunis dans l'énoncé complexe et favorisent une interprétation de **simultanéité approximative**. En outre, la multiplication des prédications et l'accumulation de déterminations qualitatives qui s'ajoutent aux déterminations nécessaires au repérage aoristique rendent ce repérage aoristique comme distendu : même lorsque l'on fait l'effort de reconstruire ce repérage, on n'a pas l'impression que les bornes de Q et de P sont en contact. De ce fait on perd l'effet de lien de causalité selon lequel P est **déclenché** par Q.

3.4. Interprétation non strictement temporelle de la connexion en WHEN, de type « circonstances »

Avec les exemples (13) et (14) ci-dessous, on passe à un autre type de mise en relation. Dans ces énoncés, P est une proposition relative qui soit a un rôle déterminatif, en permettant le fléchage par le déterminant *the* du GN antécédent de la relative (*the same question*), soit constitue un apport qualitatif au sujet d'un antécédent déjà identifié (*Leo Carillo*).

> (13) It's the same question <u>Ø I asked Lily</u> **when** I walked in on Diego with a graduate student supposedly writing her dissertation on contemporary Argentine artists, though Diego hadn't had a solo show in years and the graduate student appeared to be an underage porn star.

> (14) Leo Carrillo, <u>who wrote a book</u> **when** he [Carlos] became famous, remembered Carlos as wearing a blue broadcloth jacket over a white shirt, and snug pantaloons with a bell at the bottom to accommodate his small boots.

Dans l'exemple (13), la qualité de relative déterminative de P implique qu'il ne s'agit pas d'une prédication dont la validation est en jeu au moment de l'énonciation, mais d'une prédication dont la validation est déjà acquise. Les événements évoqués *<I – ask Lily a question>* et *<I – walk in on Diego>* mettant en scène des protagonistes différents, ils se produisent vraisemblablement en des lieux distincts, donc à des moments distincts. La situation ainsi construite fait que l'on comprend implicitement que Q a eu lieu avant P, mais les bornes des prédications ne jouent pas de rôle dans cette interprétation :

> (13') 1) <I – walk in on Diego>; 2) <I – ask Lily a question>

La validation de P étant posée comme acquise, la question de savoir ce qui a déclenché ou précédé cette validation n'est pas ce qui est en jeu dans l'énoncé. Cette validation préalable rend inutile le retour structurant de WHEN Q sur la validation de P, et donc la mise en place d'un repérage aoristique entre les prédications. Par conséquent, WHEN ne contribue pas à

l'organisation des événements dénotés l'un par rapport à l'autre, **la connexion en WHEN ne crée pas de temporalité** entre les événements.

Le retour vers la gauche imprimé à Q par WHEN ne vise donc pas à structurer la borne de gauche de la prédication P marquant le passage de *<I – not ask Lily a question>* à *<I – ask Lily a question>*, elle constitue **un retour qualitatif qui explicite les circonstances de validation de P**. Néanmoins, des déterminations notionnelles présentes en contexte, étrangères à WHEN et au caractère borné des prédications reliées, mettent en place une interprétation selon laquelle Q *<I – walk in on Diego>* constitue la raison derrière P *<I – ask Lily a question>*. Ceci n'est pas du ressort de l'organisation des prédications à laquelle participe WHEN.

Ce que permet WHEN ici n'est donc pas la construction d'un lien temporel entre Q et P, mais l'explicitation par Q des circonstances de validation de P, ce que montre la glose de WHEN en « la **fois** où » / *the time (when)* (plutôt que *« le moment où » / **at the time when*) :

> (10'') It's the same question Ø I asked Lily **the time / * at the time** I walked in on Diego with a graduate student supposedly writing her dissertation on contemporary Argentine artists, though Diego hadn't had a solo show in years and the graduate student appeared to be an underage porn star.

Dans l'exemple (14), que nous reproduisons ci-dessous, la prédication P est à nouveau une relative, mais elle conserve un caractère assertif, tandis que Q *<(Carlos) – become famous>* est préconstruite (la préconstruction de la renommée de ce Carlos étant manifeste par le fait qu'il est désigné par son simple prénom). Ce décalage entre les statuts assertifs de P et de Q ne permet pas le repérage aoristique de l'un à l'autre. À la différence de (13), les événements dénotés par Q *<he – became famous>* et P *<(who) – wrote a book>* sont interprétés comme se produisant dans un laps de temps commun.

> (14) Leo Carrillo, <u>who wrote a book</u> **when** he [Carlos] became famous, remembered Carlos as wearing a blue broadcloth jacket over a white shirt, and snug pantaloons with a bell at the bottom to accommodate his small boots.

Néanmoins, on peut souligner que la connexion en WHEN n'indique pas clairement que les événements sont reliés par un lien de succession temporelle ou de causalité. L'entrée dans le domaine notionnel */be famous/* n'est pas ce qui déclenche */write a book/*. À nouveau, WHEN Q constitue un apport qualitatif à propos de ce que l'on peut désigner comme les circonstances de validations de P.

Dans ces deux énoncés, WHEN Q **explicite des conditions de validation de P** sans que les bornes des prédications n'entrent dans une relation de structuration mutuelle. Q constitue un **apport qualitatif** relativement à la validation de P ; il en découle une interprétation **« circonstancielle » en-deçà du temporel** : il ne s'agit pas d'exprimer la simultanéité.

À un autre niveau de détermination, le fait que la prédication P soit posée comme déjà stable dans l'énoncé (13) (ici, parce qu'il s'agit d'une relative, mais d'autres configurations sont possibles dans lesquelles P n'est que reprise) peut créer une mise en valeur de WHEN Q sur le plan discursif. Par contraste avec celui de P, WHEN Q acquiert un statut assertif saillant. Ce décalage permet que WHEN Q soit exploité pour apporter un développement narratif à partir de P ; on a donc sur le plan de l'apport discursif une inversion des repérages. On s'en rend bien compte lorsque l'on compare la longueur de l'unique prédication que l'on trouve du côté de P dans (13), à celles, beaucoup plus étoffées qui se trouvent du côté de Q.

Conclusion

À travers ce travail, nous avons souhaité montrer que les interprétations temporelles de succession ou de simultanéité approximative que l'on fait de certains énoncés comprenant une proposition WHEN Q postposée ne sont pas le fruit de la simple présence de WHEN dans l'énoncé. Ces interprétations sont le résultat de constructions auxquelles concourent diverses déterminations : celles propres à WHEN ainsi que d'autres présentes dans les propositions reliées et dans le discours.

L'interprétation temporelle de succession est associée au « récit » ; elle naît d'une temporalité créée à l'issue d'un repérage aoristique à rebours permis par WHEN entre deux prédications bornées, apparaissant dans l'ordre <P WHEN Q>, dans des énoncés dont l'enjeu est la validation de P. La présence de déterminations minimales sur chacune des prédications favorise la fusion des bornes de l'une et de l'autre, l'interprétation que l'une déclenche l'autre, et donc la création d'un lien de causalité en parallèle du rapport temporel de succession.

L'interprétation temporelle d'une simultanéité approximative apparaît lorsque l'énoncé présente un repère temporel en plus des déterminations précédemment évoquées. Ce type de repère ne remet pas en cause le repérage aoristique sous-jacent, mais il tend à le flouter en proposant une lecture « clefs en main » de la mise en relation de P et de Q.

Dans les deux cas, l'interprétation temporelle de la connexion en WHEN est conditionnée par la restructuration de P, dont la validation est en jeu, par WHEN Q, ce qui équivaut à un rôle de déterminant de WHEN Q sur P.

Lorsque la validation de P par Q n'est pas en jeu, lorsque soit P soit Q sont des reprises, la mise en relation par WHEN n'est plus interprétée comme temporelle au sens où elle indiquerait de façon claire succession ou simultanéité. Le retour de WHEN Q sur P n'est plus structurant en termes de validation : WHEN Q constitue un apport qualitatif et explicite les circonstances de validation de P.

Références bibliographiques

BLUMENTHAL, Peter, 1990, « Classement des adverbes : Pas la Couleur, rien que la nuance ? », *Langue française, n°88, Classification des adverbes* : 41-50.

CHAROLLES, Michel, 2003, « De la topicalité des adverbiaux détachés en tête de phrase », *Travaux de linguistique 2003/2* (no47), p. 11-49.

DECLERCK, Renaat, 1997, *When-Clauses and Temporal Structure*, Routledge, London, New York.

DIESSEL, Holger, 2004, *The Acquisition of Complex Sentences*, Cambridge, Cambridge University Press.

FAUCONNIER, Gilles, 1997, *Mappings in Thought and Language*, Cambridge University Press, 205 p.

FLUCHA, Laurence, 2001, *Le Marqueur AS en anglais contemporain dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives*, Thèse de doctorat. Université de Caen.

GOURNAY, Lucie, 2003, « WHEN dans les énoncés du type : I'd just turned on the ignition when there was a big flash », in *La subordination en anglais*, A. Celle et S. Gresset, P.U. du Mirail : 199-215.

GOURNAY, Lucie, 2005, « (Entre autres choses) pourquoi les marqueurs simples en WH-ne sont finalement pas des opérateurs de parcours », in *Parcours linguistiques, domaine anglais, Travaux 122, CIEREC*, Saint-Etienne, Université de Saint-Etienne, 59-72.

LAPAIRE, Jean-Rémi & William ROTGÉ, 1991, *Linguistique et grammaire de l'anglais*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

LARREYA, Paul et Claude RIVIÈRE, 2005, *Grammaire explicative de l'anglais*, Londres, Longman, 3ème édition.

QUIRK, Randolph, Sidney GREENBAUM, Geoffrey LEECH & Jan SVARTVIK, 1985, *A Comprehensive Grammar of the English Language,* Londres, Longman.

RANGER, Graham, 1999, « Notes on peripeteic when clauses », *Anglophonia/Sigma, 03 (6)* : 113-133.

RANGER, Graham & Catherine MÉRILLOU, 2000, « Repérage, déformabilité et ajustement dans les propositions circonstancielles en WHEN », *Cahiers Forell 14, Complexité syntaxique et sémantique* : 47-64.

SANDSTRÖM, Gorel, 1993, *When-clauses and the temporal interpretation of narrative discourse*, Umeå, University of Umeå.

SEKALI, Martine, 2013, *Propositions pour une analyse multi dimensionnelle des énoncés complexes en synchronie de l'anglais et en acquisition L1 : Document de synthèse en vue de l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches*, Université Paris-Nanterre.

VAN RAEMDONCK, Dan, 2001, « Est-il pertinent de parler d'une classe d'adverbes de temps ? », *Circulo de linguistica aplicada a la comunicacion 7*.

WYLD, Henry, 2001, *Subordination et énonciation, Cahiers de Recherche en Grammaire anglaise, numéro spécial,* Gap, Ophrys.

CORPUS

DAVIES, Mark, 2008-, The Corpus of Contemporary American English (COCA): 560 million words, 1990-present. Available online at https://corpus.byu.edu/coca/

Construire une triangulation méthodologique en variation syntaxique restreinte

Cameron Morin
Université de Paris
CLILLAC-ARP (Université de Paris) & Labex EFL (Sorbonne Paris-Cité)
cameron.morin@univ-paris-diderot.fr

Résumé

À partir de l'étude de cas des doubles modaux (DMs) dans les dialectes contemporains de l'anglais américain (AE) et britannique (BrE), cet article présente les avantages possibles d'une triangulation méthodologique en dialectologie, en particulier dans l'étude de la variation syntaxique rare et restreinte en termes de formes et de distribution géographique, qui pose un certain nombre de défis empiriques en linguistique. La première section décrit brièvement le fait de langue en question et les analyses synchroniques qui en sont proposées dans la littérature, ainsi que quelques résultats d'une étude pilote de terrain menée en Écosse. La section suivante énonce le projet d'une approche convergente en deux temps : tout d'abord une étude sur corpus de communication virtuelle, fournissant ensuite les bases d'un protocole expérimental de terrain de type psycholinguistique. De manière générale, les nouvelles ressources du linguiste contemporain ouvrent des possibilités importantes dans l'étude des variantes, dont les variantes syntaxiques, en sociolinguistique générale.

Mots-clés : dialectologie, syntaxe, méthodologie, anglais

Abstract

Through the case study of double modals (DMs) in contemporary dialects of American (AE) and British English (BrE), this paper presents the potential advantages of method triangulation in dialectology, especially in the study of rare and formally/geographically restricted syntactic variation, which faces a number of empirical challenges in linguistics. Section 1 briefly describes DM constructions and synchronic analyses put forward in the literature, as well as some results of a pilot field study conducted in Scotland. Section 2 spells out the project of a two-step convergent approach: namely, a corpus study with corpora of computer-mediated communication (CMC) providing the basis of an experimental field study grounded in psycholinguistics. Generally speaking, the new resources available to contemporary linguists open up significant possibilities for the study of variants, including syntactic variants, within general sociolinguistics.

Key words: dialectology, syntax, methodology, English

Introduction

La présente étude est ancrée dans la discipline de la dialectologie (Chambers & Trudgill 1998) au sein de la sociolinguistique générale. Son but premier est d'ordre méthodologique, et elle rejoint une ligne d'investigations importante dans les études de la « variation » et du « changement » linguistiques (*language variation and change*) qui évolue à grands pas (voir la synthèse contemporaine de Krug & Schlüter 2014) et prend pour objet principal les moyens de récolter des données empiriquement valides d'un phénomène linguistique donné, pour en proposer une description convaincante et éventuellement intégrer celle-ci au sein d'une théorie. En particulier, cet article s'intéresse aux méthodes possibles pour étudier la variation syntaxique, traditionnellement évitée par la sociolinguistique labovéenne (Labov 1966) et initiée récemment grâce à de nouveaux moyens d'observation qui seront abordés dans les pages qui suivent. Plus précisément, nous nous concentrerons sur les variantes syntaxiques rares et restreintes dans les dialectes, qui posent un nombre conséquent de problèmes empiriques, et nous nous demanderons s'il est possible à l'ère contemporaine de surmonter ces difficultés pour ouvrir une ligne d'enquêtes spécifiques au sujet de ces phénomènes. À défaut de fournir une réponse définitive aujourd'hui, nous soutenons qu'un concept crucial pour l'avenir de ce projet est celui de « triangulation méthodologique », emprunté à la sociologie (pour lequel nous emploierons également le synonyme de « méthodes convergentes » ou « mixtes »), à savoir l'emploi d'au moins deux sources empiriques différentes pour éclairer un même phénomène objectif : ici, un phénomène (socio)linguistique. Pour ce faire, nous prendrons pour étude de cas les doubles modaux (DMs) dans les dialectes contemporains de l'anglais américain (AE) et britannique (BrE), qui sont un exemple notable de variation syntaxique rare et restreinte.

La première section de cet article décrit brièvement le fait de langue que constituent les DMs en anglais et les analyses synchroniques qui en sont proposées dans la littérature, ainsi que quelques résultats d'une étude pilote de terrain menée en Écosse (Morin 2018a, b, à paraître). Les deux sections suivantes énoncent le projet d'une approche convergente en deux temps : tout d'abord une étude sur corpus de communication virtuelle, fournissant ensuite les bases d'un protocole expérimental de terrain de type psycholinguistique. De manière générale, les nouvelles ressources du linguiste contemporain ouvrent des possibilités importantes dans l'étude des variantes, dont les variantes syntaxiques, en sociolinguistique générale.

1. Les problèmes empiriques des variantes syntaxiques rares

1.1. Les DMs en anglais

Les DMs sont des phénomènes syntaxiques marqués et saillants dans un nombre restreint de dialectes de l'AE et du BrE, ponctuellement mentionnés dans la littérature angliciste, sociolinguistique ou même ayant trait à la modalité, mais peu documentés et analysés. Ils ont lieu en particulier dans des variétés non standard parlées au sud et sud-est des États-Unis (entre autres Butters 1973 ; DiPaolo 1986, 1979 ; Nagle 1994), dans les Basses-Terres (*Lowlands*) de l'Écosse (Brown 1991 ; Miller 2004 ; Bour 2014), dans certaines régions au nord de l'Angleterre (Beal 2004) et potentiellement dans les comtés d'Irlande du Nord où se parle encore le Scots d'Ulster (*Ulster Scots*) (Corrigan 2011). Les ensembles de formes ainsi que leur diversité et productivité peuvent varier selon les régions, cependant les exemples (1a–d) illustrent quelques exemples prototypiques.

(1a) *You'**ll can** enjoy your holiday now, I'm sure.* (Scots, Angus McIntosh Centre Corpora, Edinburgh).
(1b) *He **might could** be working in the shop.*(Scots, Miller 2004))
(1c) *It **shouldn't oughta** take us very long.* (Texas; Yale Grammatical Diversity Project)
(1d) *What kind of proposal **would** John **might** agree to*? (Tennessee; Yale GDP)

Les DMs sont des faits de langues basilectaux (éloignés des variétés de prestige de l'anglais), rares et restreints en termes de dialectes et de distribution géographique, comme le montrent ci-dessous les quelques tentatives de cartographie de ces structures aux États-Unis et en Écosse (Figures 1 & 2).

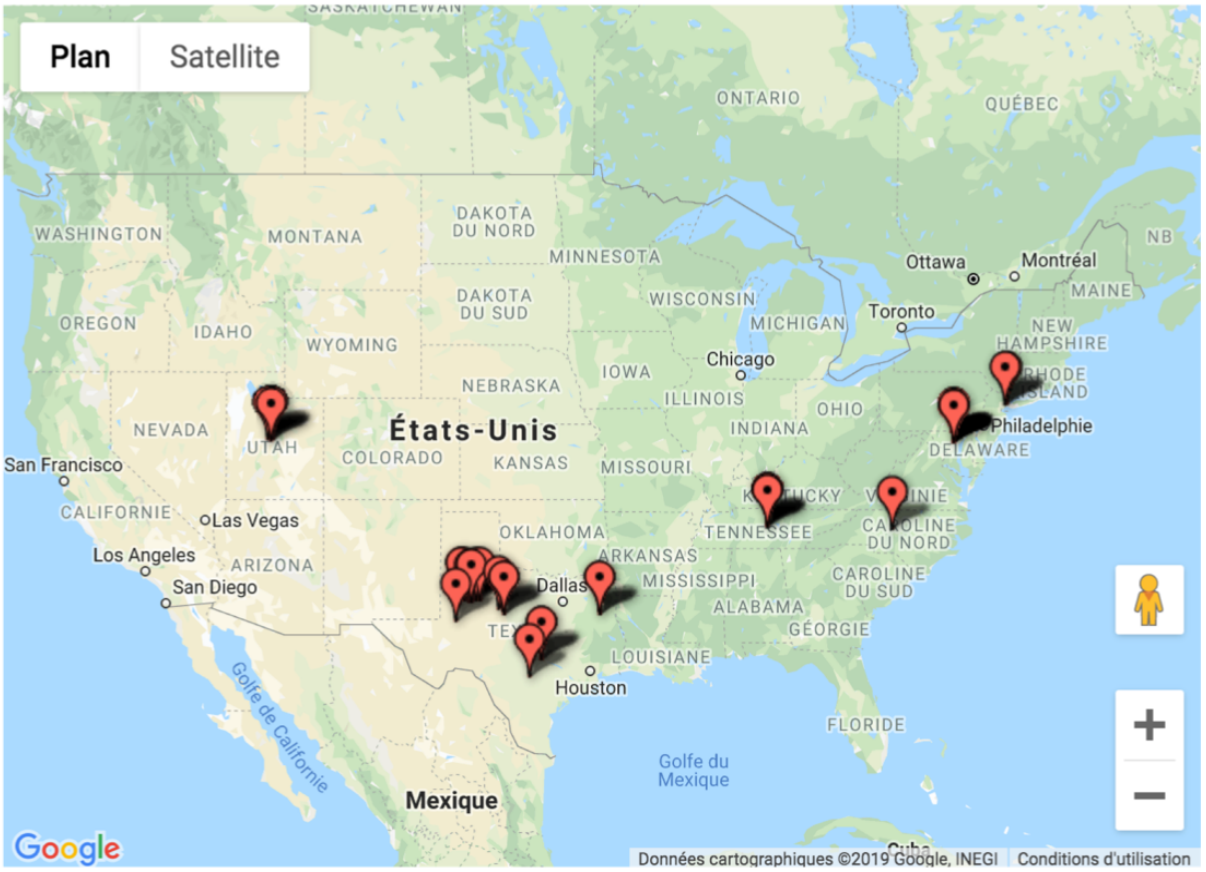


Figure 1 : Répartition géographique provisoire des DMs en AE selon le Yale GDP.

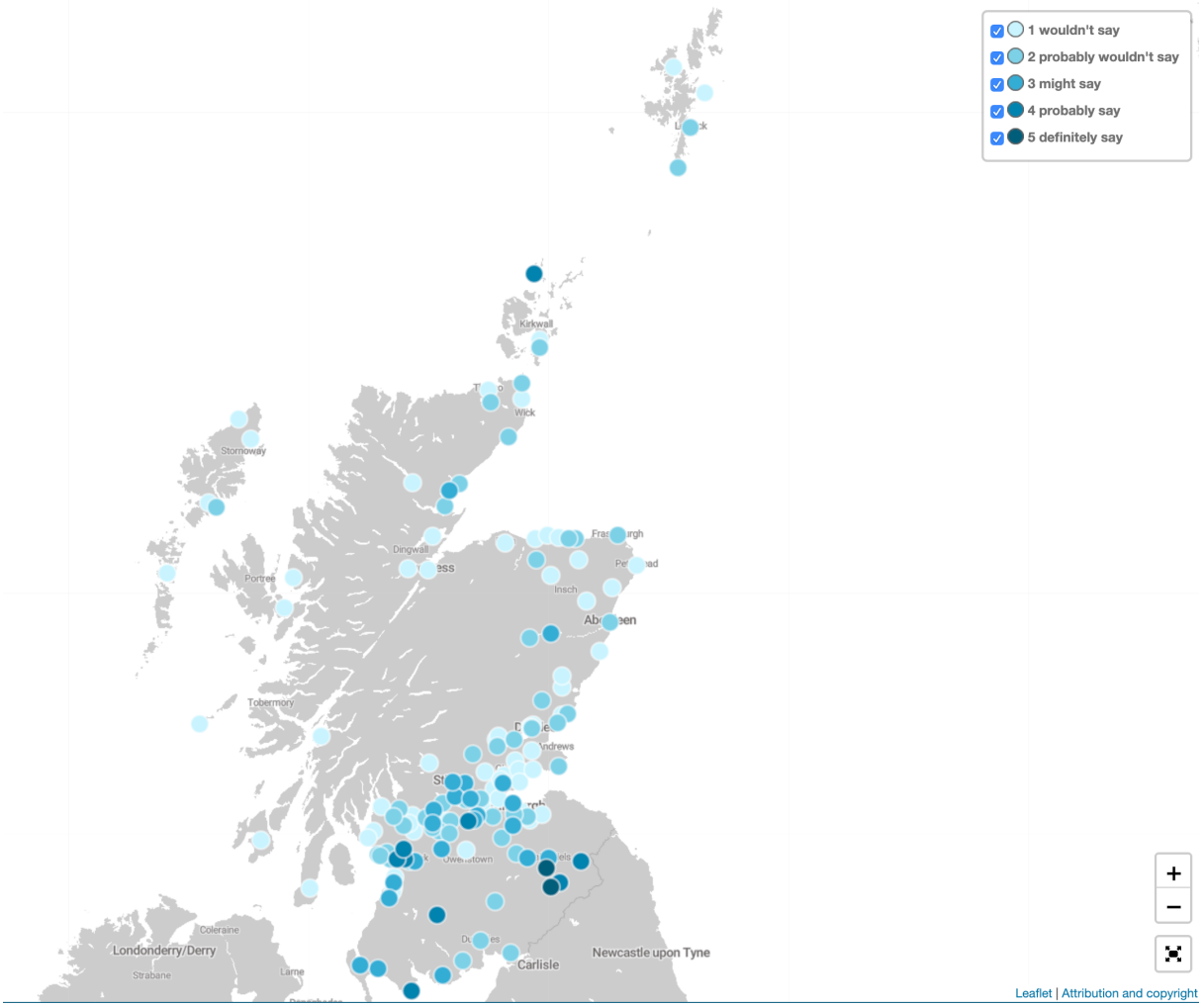


Figure 2 : Répartition d'acceptabilité du DM prototypique *might can* selon les résultats du Scots Syntax Atlas à partir d'une échelle de Likert (SCOSYA, Smith et al. 2019).

1.2. Les pistes d'analyse synchronique des DMs en anglais

En tant que structures syntaxiques non standard, les DMs sont d'autant plus remarquables (et difficilement acceptables hors des dialectes concernés) qu'ils semblent contrevenir à un principe grammatical fondamental en anglais : celui selon lequel les auxiliaires modaux en tant que têtes syntaxiques ne peuvent pas être réitérés dans la même proposition à un mode fini (Nagle 2003), ou la contrainte d'un verbe tensé par proposition (Huddleston and Pullum 2002). Cela a pour conséquence de mettre à mal plusieurs modèles de linguistique théorique reposant sur une telle analyse des auxiliaires modaux, comme les diverses versions de la grammaire générative transformationnelle (y compris Chomsky 1986, Pollock 1989), la grammaire lexicale-fonctionnelle (Falk 1984) ou encore la grammaire de syntagmes généralisée (*Generalized Phrase Structure Grammar*, Gazdar et al. 1982). Pour autant, il existe plusieurs tentatives d'analyse dans ces modèles : elles postulent les DMs comme étant deux constituants verbaux parents (Boertien 1986), des items lexicaux simples (DiPaolo 1989), des séquences composées d'un adverbe idiosyncratique et d'un « vrai » modal (Battistella 1995), des prédicats bi-propositionnels (Nagle 2003) ou encore deux vrais modaux intégrés aux propriétés formelles légèrement différentes (Elsman & Dubinsky 2009).

Bien que ces propositions soient détaillées et bien argumentées, parfois convaincantes (comme nous le verrons dans le cas de Battistella ainsi qu'Elsman & Dubinsky), elles peinent à échapper à un problème méthodologique majeur, celui de la quantité et de l'authenticité des données sur lesquelles fonder une formalisation.

1.3. Le manque de données dans les sources classiques

Dans un certain nombre des études mentionnées ci-dessus, les démonstrations mises en avant pour élucider la structure syntaxique des DMs ont reposé sur des manipulations faisant interagir ces séquences avec la négation et l'inversion, notamment afin de localiser lequel des deux éléments modaux est le premier (ou seul) auxiliaire dans l'hypothétique structure profonde (2a–c, extraits de Battistella 1995) :

(2a) ***Could*** *you might move that lamp so's I can dust under it ?*
(2b) *You might could do that,* ***couldn't you****?*
(2c) *I was afraid you might* ***couldn't*** *find this address.*

Les recherches sur les DMs, débutées à partir des années 1970 et focalisées presque exclusivement sur les dialectes américains, ont inféré/reconstruit ces motifs syntaxiques à partir de petits échantillons d'énoncés reposant sur des intuitions de locuteurs authentiques à partir de tâches simples de jugements d'acceptabilité, parfois sur des intuitions du chercheur lui-même malgré sa non appartenance aux groupes dialectaux concernés. Ceci est dû en grande partie à la rareté telle des DMs qu'il est difficile de les observer et de les quantifier dans une langue orale non contrôlée, mais également aux cadres théoriques dans lesquels ces analyses ont évolué, qui autorisaient dans leur méthodologie une approche analytique de l'observation du fait de langue : typiquement les cadres génératifs par opposition à l'approche synthétique de la linguistique de corpus.

Dans cet article, nous considérons que cet aspect saillant de la littérature portant sur des variantes syntaxiques restreintes constitue un problème empirique de taille : il paraît difficile de progresser dans l'exploration des propriétés structurelles de ces constructions si l'on ne peut se reposer que sur la mémorisation de quelques exemples par le chercheur, et non sur des exemples authentiques et spontanés, idéalement dans un corpus. À la décharge de ces premières études de la fin du 20ème siècle, il est vrai qu'il semble y avoir un certain nombre de défis empiriques dans la collecte de données sur les DMs au point qu'il ait paru plus utile de sauter cette étape pour le moment.

Les DMs semblent en effet rares dans les corpus classiques de l'anglais, et absents des corpus régionaux consacrés aux variétés d'anglais où leur usage est attesté dans la littérature : bien qu'il y ait environ 100 occurrences dans le British National Corpus (BNC) et près de 300 occurrences dans le Corpus of Contemporary American English (COCA), il n'y en a presque aucun dans le Scottish Corpus of Texts and Speech (SCOTS), et aucun dans le Newcastle Electronic Corpus of Tyneside English (NECTE) ; les quantités sont plus significatives et cumulent plusieurs dizaines d'occurrences dans des atlas d'AE (tels que le Linguistic Atlas of the Middle and South Atlantic States (LAMSAS) ou le Linguistic Atlas of the Gulf States (LAGS)), mais celles-ci demeurent insuffisantes car décontextualisées et issues de jugements d'acceptabilité dans le cadre d'enquêtes sociolinguistiques. En plus d'être rares, les DMs semblent socialement et stylistiquement restreints à des contextes de conversation très spécifiques, tels que la négociation en face-à-face (Mishoe & Montgomery 1994) ou les interactions entre médecin et patient (Hasty 2015). Ce constat a conduit certains spécialistes, tels que Butters (1973), à nier la possibilité technique de construire une méthodologie suffisamment objective de récolte et d'analyse des DMs, et par conséquent à suggérer la

nécessité de compenser le manque d'observation par l'intuition : « the use of a purely objective methodology for investigating double modal constructions would require many hours of recording the informal speech of many individuals » (1973 : 279). Labov (1972) notait déjà cette nécessité pour un grand nombre de constructions grammaticales et soulignait qu'il est risqué d'un point de vue scientifique de faire de l'intuition la source exclusive de l'analyse linguistique, dans la mesure où l'intuition « peut échouer » (*When Intuitions Fail,* Labov 1996), et ce malgré un emploi croissant et efficace des méthodes d'élicitation de jugements d'acceptabilité en sociolinguistique et en dialectologie centrée sur la morphosyntaxe (entre autres Cornips & Poletto 2005 ; Barbiers & Bennis 2007 ; Zanuttini et al. 2018 ; Smith et al. 2019 ; voir aussi l'étude récente de Jamieson 2020 sur le changement en *Shetland Scots*).

On peut donc raisonnablement se demander si ce problème méthodologique et empirique significatif dans l'étude de la variation syntaxique – où plus la construction est rare, plus il est difficile de progresser dans son étude – peut être surmonté aujourd'hui, et si les DMs peuvent être étudiés sous une nouvelle approche, notamment au Royaume-Uni où les recherches sont encore moins nombreuses qu'aux États-Unis. Avant d'ouvrir quelques pistes de solutions, nous résumons ci-dessous l'apport d'une étude pilote de récolte de jugements d'acceptabilité sur les DMs en anglais d'Écosse, en particulier dans les variétés du *Borders Scots* (la région des Basses-Terres frontalières de l'Angleterre). Une présentation plus détaillée des résultats pourra être trouvée dans Morin (à paraître).

1.4. Une étude pilote de terrain en Écosse

Les DMs en BrE semblent être utilisés le plus fréquemment dans la région des *Borders* de l'Écosse, et la totalité du peu d'études au sujet de ces constructions au Royaume-Uni porte sur cette région (Brown 1991 ; Bour 2014, 2015a, 2015b, 2017, 2018, 2019). Dans le cadre d'un travail de master, nous avons mis en place et conduit une mission de terrain d'une semaine en 2018 à Hawick, l'une des villes principales de cette région connue pour sa représentativité du *Borders Scots* (Brown 1991 ; Bour 2014 ; Smith et al. 2019). Cette mission visait au moins trois objectifs principaux : **i)** situer les DMs en Scots au sein des connaissances actuelles sur les modaux multiples en général, **ii)** récolter une nouvelle quantité de données qui puisse donner certaines indications sur l'utilisation actuelle des DMs dans le Scots des Borders, **iii)** à l'aune de ces données, poser à nouveau les problèmes théoriques de la modalité multiple et proposer des pistes d'analyse qui examinent plusieurs aspects syntaxiques, sémantiques et pragmatiques de ces phénomènes dialectaux.

Le protocole de terrain consistait à aborder au fil des jours un nombre satisfaisant de locuteurs natifs de cette variété de langue (avec un objectif d'au moins 30 sujets), afin de leur soumettre un questionnaire papier (et dans une minorité de cas un questionnaire électronique, lorsque qu'un locuteur acceptait de participer mais ne pouvait le faire en présentiel) incluant des tâches de jugement d'acceptabilité et d'élicitations de DMs en interaction avec la négation et l'inversion (l'intégralité du questionnaire est en accès libre dans Morin 2018a).

L'acceptabilité était mesurée à l'aide d'une échelle similaire à une échelle de Likert classique, et portait sur six DMs typiques échantillonnés par Bour (2014). Autour de ces tâches, plusieurs questions ouvertes visaient à récolter davantage de perspectives qualitatives sur la saillance de ces constructions dans les dialectes, et l'éventuelle axiologie dessinée autour de ces faits de langue basilectaux par les locuteurs, ceci dans une perspective mettant au premier plan la connaissance subjective que ces locuteurs peuvent avoir de leur variété,

comme c'est par exemple le cas dans les approches de la *folk linguistics* (Hoenigswald 1966 ; Niedzielski & Preston 2010 ; Morin 2018b).

Au total, 60 locuteurs ont participé et complété le questionnaire, avec une faible proportion de questionnaires incomplets ; ils proviennent de plusieurs générations âgées d'entre 15 et 85 ans. L'analyse des quantités ne reposait pas sur une méthode statistique poussée mais donnait tout de même à voir des informations précieuses sur l'effectivité des constructions de DMs au sein d'une communauté langagière rurale parlant un anglais bien distinct du Southern British English (SBE). Les jugements d'acceptabilité et les résultats d'élicitation pour le DM prototypique *will can* (en particulier sa variante cliticisée *'ll can*) sont présentés ci-dessous.

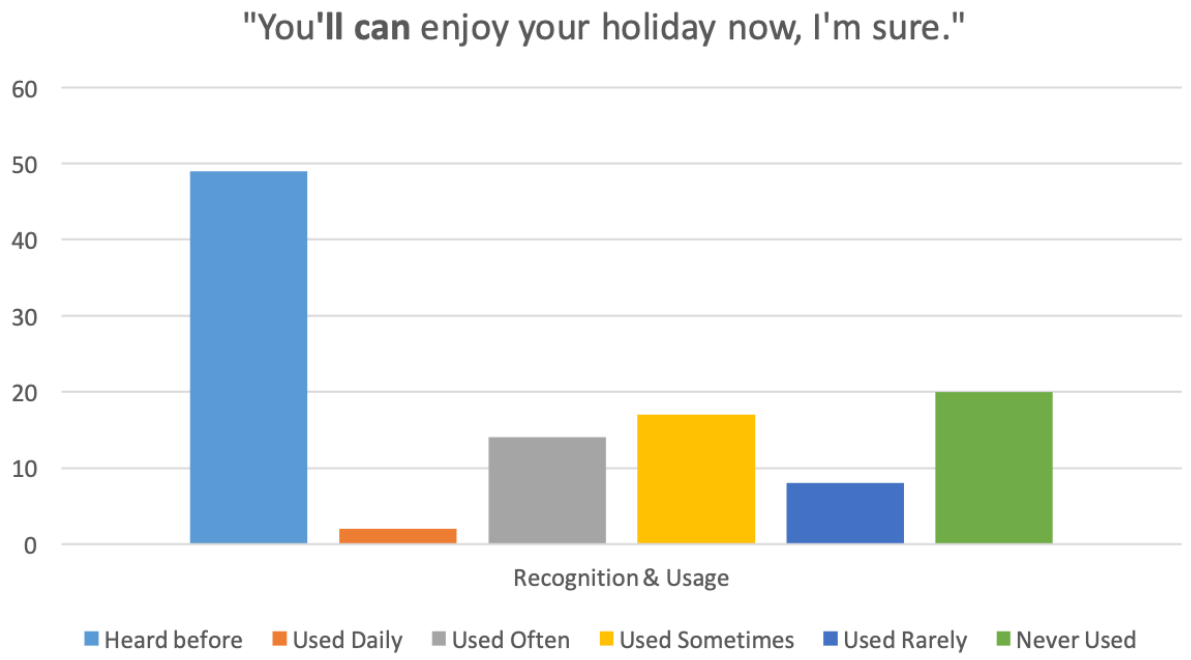


Figure 3a : jugements d'acceptabilité pour le DM *will can* (abscisse = catégories de l'échelle de Likert ; ordonnée = nombre de réponses individuelles).

NEG:

You'll no can (12)
You'll not can (4)
You won't can (3)
You'll won't can
You'll no kin

Figure 3b : le DM élicité en interaction avec la négation (soulignement = présence d'un DM ; nombre entre parenthèses = nombre de réponses individuelles).

Q:

Will you can enjoy your holiday? (5)
Will you enjoy your holiday? (15)
Won't you enjoy your holiday? (2)
Will you be able to enjoy your holiday? (2)

Figure 3c : le DM élicité en interaction avec l'inversion interrogative simple (soulignement = présence d'un DM ; nombre entre parenthèses = nombre de réponses individuelles).

TAG:

... won't you? (21)
... won't ye? (2)
... will you? (2)
... won't ya?
... can't you?
... can you?

Figure 3d : le DM élicité en interaction avec l'inversion interrogative dans une reprise (*question tag*) (nombre entre parenthèses = nombre de réponses individuelles).

À partir de la quantité suffisante de données récoltées au cours de cette mission de terrain provisoire (60 locuteurs pour un objectif initial de 30), une série d'hypothèses d'ordre syntaxique, sémantique et pragmatique ont été élaborées, dont la première résonne directement avec les considérations développées dans les sections précédentes centrées sur la syntaxe.

Tout d'abord, le travail partait du présupposé que les DMs sont composés d'un "vrai" modal et d'un élément adverbial (Battistella 1991; 1995). Mais contrairement au consensus qui existe au sujet des DMs en AE, à savoir qu'il s'agit presque uniformément d'un adverbe + vrai modal, il s'est avéré, au cours des manipulations syntaxiques par les locuteurs, que l'ordre inverse peut exister, ou du moins que le premier élément est souvent également un candidat éligible au statut de "vrai modal". Par exemple, il a été élicité une quantité similaire de *might X could* et *could X might* dans le cadre de structures interrogatives, ou encore une quantité supérieure de *won't X* en position de reprise interrogative à *You'll can enjoy your holiday*, — (Figure 3d). L'autre diagnostic utilisé était celui des négations, qui faisait apparaître le *not/n't* tantôt sur le premier élément, tantôt sur le second (voir par exemple la Figure 3b). Ces données ont conduit à l'élaboration d'une hypothèse qui est celle d'un choix énonciatif pour la résolution de la structure syntaxique des DMs. Ainsi, préalablement à la production de l'occurrence, le locuteur peut choisir lequel des deux éléments sera le vrai modal et lequel sera recatégorisé sous la forme d'un adverbe. Cette nouvelle hypothèse souhaite ainsi tirer profit à la fois des points de vue postulant un faux modal et un vrai modal (Battistella 1995) et de ceux postulant une interaction complexe entre deux vrais modaux (notamment Elsman & Dubinsky 2009).

Deuxièmement, l'analyse sémantique de ces DMs écossais a semblé constituer un argument en faveur d'un traitement unifié des modaux multiples entre les différents dialectes qu'ils habitent. Cette analyse s'est inspirée de Nagle & Holmes (2000) qui proposent un modèle notationnel de décomposition sémantique des séquences de DMs en AE (Tableau 1).

Utterance	**Notation**	**Reading**
He might can come tomorrow.	K_{rl} (Z_s (C_{ev} does not preclude (K_{nl} (Z_w (C_{ec} does not preclude X)))))	According to rational laws and subject to a relevant strong conditioning environment, evidence does not preclude the truth of the proposition that according to natural laws and subject to a relevant weak conditioning environment, empirical circumstances do not preclude the occurrence of his coming tomorrow.
He might could come tomorrow.	K_{rl} (Z_{s1} (C_{ev} does not preclude (K_{nl} (Z_{s2} (C_{ec} does not preclude X)))))	According to rational laws and subject to a relevant strong conditioning environment, evidence does not preclude the truth of the proposition that according to natural laws and subject to a relevant strong conditioning environment, empirical circumstances do not preclude the occurrence of the event of his coming tomorrow.

Tableau 1 : analyse sémantique notationnelle par Nagle & Holmes (2000) des DMs américains *might can* et *might could*

Si cette analyse repose sur l'idée à discuter que les modaux multiples ont une sémantique compositionnelle au niveau du groupe verbal, le passage des doubles modaux écossais au crible de ce modèle notationnel a suggéré que les fonctionnements sémantiques des DMs américains et écossais se recoupent de manière non problématique (Tableau 2). Cela constitue un argument en faveur d'un futur traitement unifié de tous les phénomènes ayant trait aux DMs plutôt que des analyses isolées les unes des autres comme cela a été le cas auparavant.

Utterance	**Notation**	**Reading**
He will can come tomorrow.	K_{nl} (Z_w (C_{ec} precludes (K_{nl} (Z_w (C_{ec} does not preclude X)))))	According to natural laws and subject to a relevant weak conditioning environment, empirical circumstances preclude the truth of the proposition that according to natural laws and subject to a relevant weak conditioning environment, empirical circumstances do not preclude the occurrence of the event of his coming tomorrow.
He would could come tomorrow.	K_{nl} (Z_{s1} (C_{ec} does not preclude (K_{nl} (Z_{s2} (C_{ec} does not preclude X)))))	According to natural laws and subject to a relevant strong conditioning environment, empirical circumstances do not preclude the truth of the proposition that according to natural laws and subject to a relevant strong conditioning environment, empirical circumstances do not preclude the occurrence of the event of his coming tomorrow.

Tableau 2 : analyse sémantique notationelle par l'auteur des DMs écossais *will can* et *would could* à partir du modèle de Nagle & Holmes (2000) et Bour (2014)

Enfin, d'un point de vue pragmatique et plus largement sociolinguistique, les DMs à Hawick se révèlent comme composantes qui contribuent à la construction d'une identité dialectale propre (voir notamment la Figure 4 ci-dessous). En tant que phénomènes syntaxiques souvent jugés agrammaticaux par des locuteurs d'anglais standard, il n'est pas surprenant de constater que les DMs en Scots sont fortement associés par les locuteurs à une variété de langue distincte, unique et partagée par un nombre défini d'individus (les habitants de Hawick, ou plus largement des Borders). Les réponses données à deux questions ouvertes incluses dans le questionnaire suggèrent que les DMs peuvent entrer en jeu lorsqu'il s'agit d'affirmer son identité sociolinguistique de manière inclusive ou exclusive ; le mode de l'humour semble particulièrement adapté à ces comportements. Par ailleurs, les contextes pragmatiques et énonciatifs privilégiés pour l'emploi de DMs par les locuteurs semblent être l'interaction en famille, entre amis, et parfois entre collègues lorsque le milieu professionnel accueille plusieurs membres de la même communauté (en particulier à Hawick).

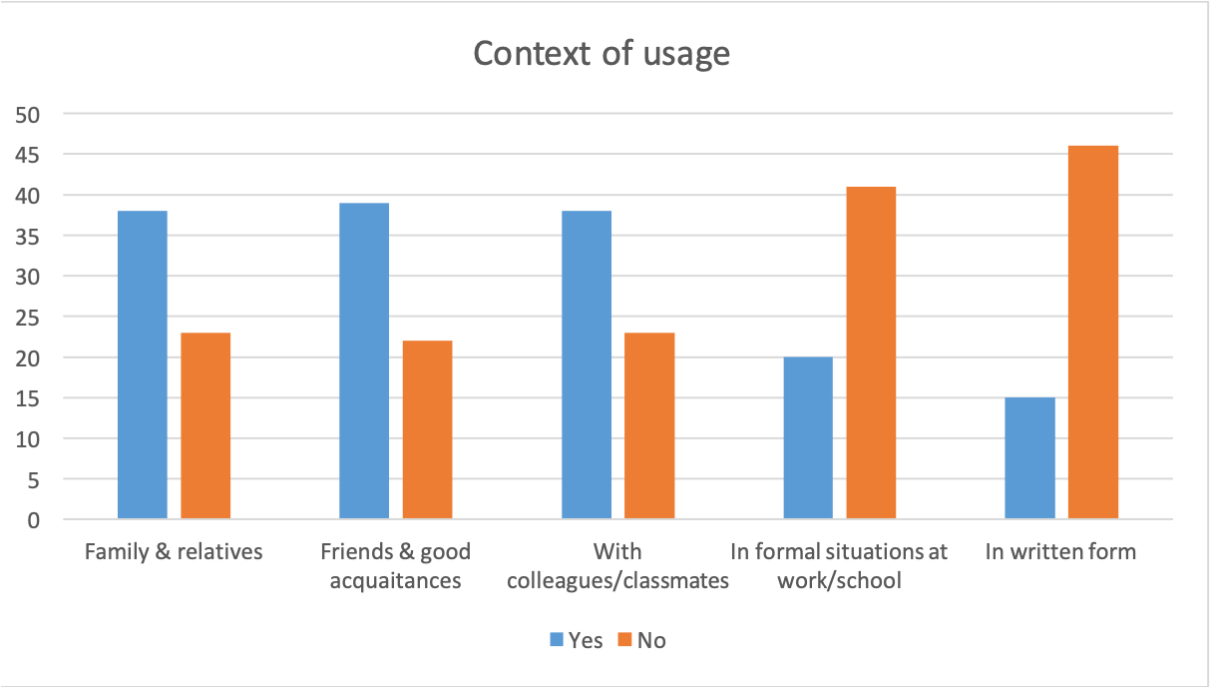


Figure 4 : réponses fermées aux questions portant sur sur l'emploi des DMs dans plusieurs contextes énonciatifs écrits et oraux (abscisse = catégories binaires des questions ; ordonnées = nombre de réponses individuelles).

En conclusion de cette section, nous souhaitons souligner l'intérêt de l'élicitation et de la collecte de jugements d'acceptabilité en tant que méthodes en variation syntaxique rare et restreinte, tout en rappelant qu'elles ne peuvent se suffire à elles-mêmes pour des raisons empiriques importantes mentionnées précédemment. Cependant, il s'agira dans la prochaine partie de montrer que cette approche peut être conservée et même être fortement mise en valeur si elle est utilisée en conjonction avec une méthode distincte fondée plus évidemment sur l'observation plutôt que l'intuition. Il s'agit de l'emploi de corpus contemporains dans une perspective de triangulation méthodologique, à savoir l'emploi d'au moins deux sources empiriques différentes pour éclairer un même phénomène objectif, (socio)linguistique dans notre cas précis. Cette perspective bénéficie d'une popularité croissante en linguistique générale où les deux sources de données principales sont le corpus et l'expérience, et où leur croisement présente un certain nombre d'avantages, notamment le processus de confirmation et/ou d'infirmation d'hypothèses conduisant à une image pluridimensionnelle et plus solide de l'objet d'étude, parfois en conjuguant des perspectives qualitatives et quantitatives (Gilquin & Gries 2009 ; Gilquin 2007 ; Lust et al. 2003 ; Cermak 2002 ; Mahler 1987 ; de Mönnink 2000 ; Doitchinov & Hartung-Schaidhammer 2008 ; voir dans une perspective constructionniste Hoffmann 2006 ; 2011). Le projet esquissé ci-dessous s'inscrit plus particulièrement dans une temporalité où le corpus est exploré dans une perspective centrée sur les données (*data-driven*) et fournit ensuite les fondations d'une hypothèse expérimentale à tester sur le terrain (*theory-driven*) pour mieux capturer et rendre compte de variantes syntaxiques restreintes telles que les DMs dans les dialectes anglophones.

2. Une approche convergente : une première étape de récolte à partir de nouveaux corpus

2.1. Les corpus classiques (BNC, COCA) : perspectives qualitatives

Comme cela a été suggéré dans la section 1.3, les corpus classiques ou « standard » des deux grandes variétés de langue que nous souhaitons comparer, à savoir l'AE et le BrE, souffrent d'une très faible représentativité des mosaïques de dialectes qui existent dans les régions qui les constituent. Cela est d'autant plus vrai pour les DMs, qui sont des variantes syntaxiques rares en termes de fréquence et restreintes en termes géographiques. Néanmoins, si nous optons pour l'approche d'une triangulation méthodologique, nous pouvons aussi adopter une mixité bien connue en sociologie qui consiste à combiner un regard qualitatif à un regard quantitatif, notamment lorsqu'on est confronté à des petites quantités. En ce sens, les quelques occurrences de DMs trouvées dans le British National Corpus (BNC, notamment la version 1994 et la version orale 2014) et le Corpus of Contemporary American English (COCA) sont utiles.

Dans le COCA, la quantité de DMs que l'on trouve en utilisant une liste de requêtes dont les plus importantes sont MODAL_MODAL, MODAL_ADVERBE_MODAL et MODAL_NOM_MODAL est, contrairement aux attentes, non négligeable : on en trouve environ 250, dont 61 sont le DM *might could* (3a–c). Ce biais quantitatif, même sur un petit nombre d'occurrences, nous confirme qu'il y a bien un DM prototypique qui est plus visible que les autres dans les dialectes de l'AE concernés, à savoir le sud et le sud-est principalement :

(3a) The man looked up. His eyes were rheumy but his skin was surprisingly unwrinkled. " Seventy to seventy-four, " he replied. " Airborne. " # " You hungry? " # He grinned. " I **might could** be thirsty. " # The two men drank tall boys wrapped in paper bags and ate chunks of jerky that smelled like blood-bait. (COCA, FIC_SouthwestReview)

(3b) And suddenly, that one-bedroom don't seem so bad. Now that it's lookin like I might keep both my jobs (shoot, Imma ask my supervisor at the airport if maybe they have suttin part-time for Swan), I **might could** save up and get us back into the three-bedroom (…) (COCA, FIC_SewaneeReview)

(3c) *(Voiceover) It's a neat little place that has had some difficult times. And you hate to see that. You want your hometown to thrive and prosper. And I felt like I* ***might could*** *help contribute to that. And that just would be good for Greenwood.* (COCA, Spoken, CBS_Morning)

Le BNC a un nombre très faible de candidats de DMs (moins de 100 dans la version originale de 1994 et également dans la nouvelle version orale de 2014). Cependant, l'apport qualitatif de certaines occurrences peut être précieux : par exemple, (4a) nous montre un DM prototypique des variétés de l'anglais dans le Tyneside (Beal 2004), (4b) un DM souvent estimé comme plus saillant en BrE qu'en AE notamment en Écosse, *will can*, et (4c) la hiérarchisation axiologique et sociolinguistique dont ces constructions syntaxiques sont une fonction selon des locuteurs plus proches de la variété SBE / RP :

(4a) no no no no I think you're right I think she meant like oh you don't have one I didn't realize I **would could** ve brought you one </u><u> Cos it was quite a it was it's quite an uh it's it's quite an impressive meal I think they were they were less rude about it maybe than like I think the last one they complained about having too much turkey (BNC 2014 Spoken, provenance dialectale: Nord-Est)

(4b) (SP:PS54C) I know, but when she's coming back to collect it? (SP:PS549) Oh! Er er (pause) a week tomorrow. Half past four. I said yeah that's fine cos we'll er (pause) I'll be up and ready then I'**ll can** go and (pause) get my dinner and go to my mother's, you know? (SP:PS54C) Aye. And, cos you're always back early on a Friday. (SP:PS549) Aye. (BNC 1994, provenance dialectale : Écosse)

(4c) what they do if you go up north there are certain places in Scotland that I've read about that use double modal auxiliary verbs modal auxiliary verb can could shall should may might well well would so for example they'll say a sentence I **would could** do that which to us sounds ridiculous </u><u> yes </u><u> I **should might** be able to which just sounds really really wrong to us (…) (BNC 2014 Spoken, dialecte: RP (Received Pronunciation))

Il apparaît donc à la lumière de ces quelques exemples que des sources qui nous semblaient auparavant peu utiles peuvent tout de même avoir la fonction de contextualiser qualitativement des constructions syntaxiques fortement non standard, en introduction et en complément de l'exploitation de sources plus explicitement quantitatives telles que celles décrites ci-dessous.

2.3. La mise en corpus de données variées dans la littérature : l'exemple de la base MultiMo

Une alternative efficace à l'absence de données sur les DMs dans la plupart des corpus standards et régionaux de l'anglais peut être d'étudier un corpus compilé avec ces difficultés précises en tête. Par exemple, il peut s'agir de faire un corpus qui ne soit pas obligatoirement constitué d'occurrences spontanées ou naturellement produites et observées. C'est le choix qu'ont fait Michael Montgomery et Paul Reed en élaborant la base MultiMo à l'Université de la Caroline du Sud : à partir du rassemblement de l'ensemble de la littérature publiée sur les modaux multiples, dont les DMs, qui s'étend sur un bon nombre de publications mais s'appuie sur des poignées d'exemples et occurrences naturelles ou élicitées, ils ont conçu un corpus en ligne où toutes ces occurrences sont immédiatement accessibles et annotées (voir l'exemple de *may can,* Figure 5).

	source	Entry	Example	Modal 1	Modal 2	Modal 3	Gender	Race / Ethnicity	Age
	Feagin	734	He may not could afford it.	may not	could		Male	White	61
	DiPaolo	1394	I can't charge it at [store name], but I may could at [store name].	may	could		Female	White	70s
	Reed	1488	You know, if things go right, they may could get some votes for number 1.	may	could		Male	White	29

Level of Education	Home Community, Town, or State	Location Collected	Year	Relation to Addressee	Medium	Sentence Structure	Status
Unknown	AL (Unknown)	AL (Unknown)	early 1970s	acq	Spoken	1.0	Naturalistic
Unknown	Unknown	TX (Unknown)	1979	unknown	Spoken	1.1	Naturalistic
Graduate school (Doctoral degree)	TN (Sneedville)	SC (Columbia)	2012	friend to friend	Spoken	1.2	Naturalistic

Figure 5 : quelques occurrences annotées du DM *may can* dans la base de données MultiMo.

La base de données se concentre très largement sur les États-Unis, et contient plus de 2000 DMs provenant de cette région. Un petit nombre de DMs britanniques y sont stockés également, mais leur place est moins significative précisément parce qu'il y a très peu de publications et d'études sur ces phénomènes. Néanmoins, il y a une quantité suffisante dans cette source alternative aux corpus classiques pour potentiellement établir un certain nombre de tendances structurelles, par exemple les modaux qui vont être spécifiés pour la première ou deuxième position du DM.

2.4. Le potentiel important des corpus de communication virtuelle

Notre époque contemporaine témoigne d'une évolution inédite dans l'histoire de la communication linguistique humaine : à mesure que des outils technologiques hautement sophistiqués nous permettent de parler entre nous à distance, nous nous adaptons de plus en plus rapidement à un mode de communication où l'on « écrit comme l'on parle » (McWhorter 2013). Ceci a d'importantes répercussions également sur la pratique des dialectes, qui sont des variétés de langue traditionnellement orales mais qui connaissent une mise à l'écrit nouvelle avec l'évolution d'Internet. Cette mise à l'écrit peut notamment contribuer à maintenir un groupe de dialectes habituellement minoritaires, mais aussi à le dynamiser et le faire changer rapidement. Sur Twitter par exemple, le Scots semble gagner en popularité et en dynamisme au 21ème siècle (Jamieson & Ryan 2019). Pour les disciplines de la linguistique qui

s'intéressent à des registres de langue non standard, telles que la dialectologie, de nombreuses possibilités nouvelles apparaissent pour étudier les phénomènes : par exemple, il est à présent possible de compiler et étudier des corpus de cette communication virtuelle (*Computer-Mediated Communication* – CMC). Jusque récemment, la syntaxe était un niveau d'analyse traditionnellement évité en variation (socio)linguistique par rapport à la phonologie, étant donné les difficultés d'observation et d'analyse quantitative qui émergeaient alors. Cependant, l'exploration de vastes corpus de communication virtuelle pourrait changer la donne en fournissant rapidement de plus grandes quantités de structures dans une situation analogue à l'observation.

Bien que cette étape de recherche soit encore en cours, nous pouvons présenter dans cette section des premiers corpus de ce type d'usage de l'anglais où les DMs vont apparaître de manière non négligeable. Non seulement il semble effectivement qu'il y ait de plus grands nombres d'occurrences, mais aussi une plus grande diversité de contextes, de constituants syntaxiques qui interagissent avec les DMs et des tendances qui ne pourraient pas être observées avec de la simple élicitation.

L'un des corpus de l'anglais du web les plus accessibles est le Global Web-Based English Corpus (GloWbE) compilé par Mark Davies (également responsable du COCA). Cette source a le grand avantage de non seulement contenir du « langage web » qui peut tendre vers le non standard et l'informel, mais aussi d'avoir des sous-corpus régionaux, notamment un sous-corpus américain et un sous-corpus britannique. Les documents en question peuvent inclure des conversations sur des forums, des commentaires de blog, ou encore des articles hébergés sur des sites web personnels. Après un nettoyage à la main de toutes les données récupérées à l'aide des mêmes requêtes que pour les corpus standards tels que le BNC et le COCA, nous trouvons provisoirement 386 occurrences dans la section américaine et 325 occurrences dans la section britannique.

> (5a) And for that matter who had the audacity to think they had the right to decide whether they put every man, woman and child on Earth (along with the very World) at risk? If they were so hell bent on undertaking such experiments they**'d should** have cleared off to another (empty) planet. Haven't the scientists done enough damage already with Nuke technology? (GloWbE_UK)

> (5b) There I've said it out loud, my rep count is in tatters so I**'d might** as well post something which is dear to me to celebrate my approaching 3000 count. (GloWbE_UK)

> (5c) Star Wars, Star Trek, the writings of Asimov, to name a few of the tens of thousands of fictional works out there with a science subject matter inspired nearly all the stuff you take for granted now. So perhaps YOU **might should** get a life by reading a book or two. (GloWbE_US)

Ces données peuvent ensuite être mises en regard avec des corpus de communication virtuelle plus ambitieux en largeur et en diversité de documents. Le corpus English Corpus on the Web (ENCOW) à l'Université Humboldt de Berlin contient également des sous-corpus américain et britannique plus massifs. À l'heure actuelle, après un premier nettoyage de données, nous avons provisoirement 1895 DMs dans la section américaine et 1574 DMs dans la section britannique. On note, comme cela est attendu, une quantité supérieure des DMs américains sur les DMs britanniques sur des corpus comparables comme celui-ci. Le Tableau 3 ci-dessous récapitule donc le nombre total d'occurrences de DMs dans chaque corpus par rapport à leur nombre total de mots.

Nom du corpus et aire géographique	**Nombre d'occurrences arrondis à la centaine**	**Nombre total de mots du corpus**
BNC	100	100 millions
COCA	300	1 milliard
MultiMo US	2000	N/A
MultiMo UK	200	N/A
GloWbE US	400	c. 380 millions
GloWbE UK	300	c. 380 millions
ENCOW US	1900	c. 6 milliards
ENCOW GB	1600	c. 6 milliards

Tableau 3 : nombre arrondi d'occurrences de DMs sur l'ensemble des corpus, et le nombre total de mots de ces corpus

Enfin, les réseaux sociaux se révèlent également être une source précieuse, notamment Twitter, qui a la particularité d'héberger sur sa plateforme des discussions semi privées qui peuvent être observées par le linguiste (à savoir, les données sont publiques, mais les utilisateurs peuvent créer des espaces où ils communiquent librement dans la variété de langue informelle de leur choix, y compris les variétés dialectales – voir Jamieson & Ryan 2019 dans le cas du Scots). Les quantités pourraient être encore plus significatives que dans les sources précédentes selon la période temporelle qui est appliquée. Par ailleurs, la possibilité d'extraire des géolocalisations de Tweets pourraient permettre d'aller plus loin dans la circonscription de ces phénomènes autrefois considérés comme inobservables du fait de leur rareté. Cependant, une extraction de Tweets demande des connaissances poussées en programmation et en manipulation de données informatiques. Cette étape est actuellement en cours, en collaboration avec le dialectologue computationnel Jack Grieve, qui se spécialise en études sociolinguistiques quantitatives à partir de corpus de réseaux sociaux. Nous constituons actuellement un corpus de Tweets britanniques et américains où les occurrences de DMs sont individuellement examinées à des fins de nettoyage des données, puis sont cartographiées selon leur fréquence relative. En guise d'exemples, les figures 6 et 7 ci-dessous cartographient les emplois de *might can* et *might could* par les utilisateurs américains de Twitter en 2013–2014, et confirment leur distribution générale dans les États du sud-est.

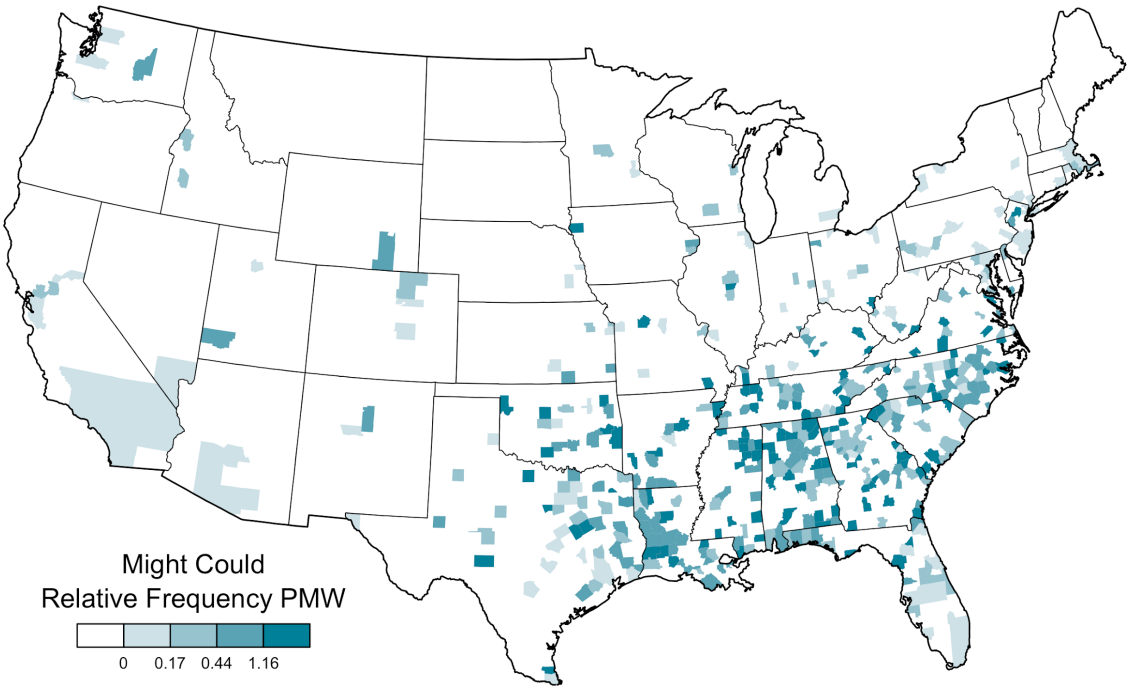


Figure 6 : répartition géographique et quantitative de *might could* par million de mots dans les Tweets produits aux États-Unis en 2013–2014 (Grieve et al. 2015).

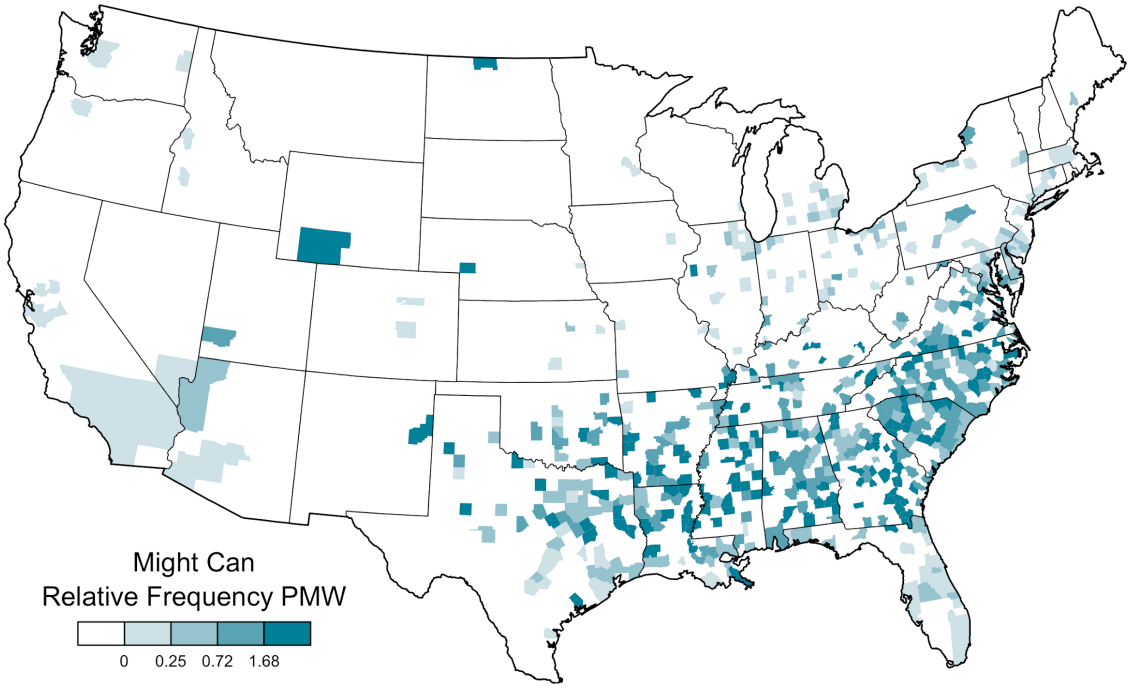


Figure 7 : répartition géographique et quantitative de *might can* par million de mots dans les Tweets produits aux États-Unis en 2013–2014 (Grieve et al. 2015).

3. Une approche convergente : l'élaboration d'une nouvelle hypothèse de terrain à partir de l'analyse des corpus

Cette section, provisoire et plus courte étant donné que le travail en cours est encore à l'étape de la récolte de données de corpus et leur analyse, esquisse la perspective de l'étape postérieure aux corpus visant à faire converger l'étude d'un point de vue méthodologique et la trianguler à l'aide d'une nouvelle série d'expériences de terrain. Ceci étant un travail en cours, la méthode n'est donc pas figée et est amenée à évoluer. En revanche, dans la mesure où nous faisons ici un rapport d'étape d'une démarche globale, il est possible de détailler les apports spécifiques espérés de chaque méthode d'investigation. Les paragraphes suivants développent quelques pistes possibles et probables.

Les résultats attendus de l'analyse des données de corpus ont pour enjeu principal de confirmer ou d'infirmer une intuition souvent évoquée dans la littérature, mais rarement vérifiée à cause des limitations méthodologiques passées : celle que les DMs, bien que rares en AE et BrE généralement, sont cependant plus communs, productifs et variés dans leur ensemble de formes en AE qu'en BrE, et sont donc à considérer comme appartenant à deux groupes distincts (Battistella 1995 ; Bour 2014 ; Beale 2004 ; Smith et al. 2019). Par exemple, il est souvent suggéré que les DMs en Scots et dans le Tyneside sont de plus en plus restreints dans leur système, voire en déclin et en cours de disparition (Beale 2004 ; Smith et al. 2019) ; notamment, ils n'admettent que très rarement un autre modal que *can/could* en deuxième position. De même, dans les comtés nord-est du Nord de l'Irlande, Corrigan (2011) montre que le peu d'enquêtes sociolinguistiques au sujet des DMs rapportent au mieux une acceptabilité passive dans la compétence des locuteurs de cette région, mais pas d'emploi significatif en performance et en production. Ainsi, l'analyse précise des données récoltées sur l'ensemble de nouveaux corpus présentés dans la partie précédente permettra de clarifier cette question, en fournissant par exemple les bases d'une mesure fine du *type frequency* (fréquence de type) des DMs américains et britanniques.

En lien avec ce premier enjeu, celui de dessiner une hiérarchie des structures à DMs dans des réseaux organisés à la manière des modèles théoriques constructionnistes (Bybee 2013 ; Hoffmann & Trousdale 2013) se présente comme une piste d'exploration importante de cette première étape méthodologique. En effet, l'étiquette de Double Modal implique l'existence d'un schéma syntaxique abstrait, qui procède d'analogismes et d'extensions productives à partir d'exemplaires (*exemplars*) dans une approche « fondée sur l'usage » (*usage-based* ; Boas 2013 ; Hoffmann 2013). Cependant, il est difficile de démontrer l'existence de ce réseau, et plus encore de le reconstruire, sans perspective quantitative et sans perspective d'observation. L'approche sur corpus permet justement l'esquisse d'éléments de réponse sur cet axe d'étude, et l'élaboration de plusieurs hypothèses sur l'organisation des DMs en tant que constructions syntaxiques abstraites est une issue attendue de cette étape méthodologique. Selon la formulation précise de ces hypothèses, elle pourra déboucher naturellement sur un travail de triangulation par le biais d'une nouvelle série d'expériences de terrain.

En effet, il est fort probable que les hypothèses inférées à partir des corpus appellent à être testées, sinon étayées, par une récolte de données issues d'une autre source empirique que l'observation sur corpus. En ce sens, la préparation d'une expérience de terrain présente des atouts majeurs pour l'études de cas des DMs, qui sont des constructions syntaxiques

dialectales rares et restreintes à des aires géographiques précises aux États-Unis et en Grande-Bretagne. La piste expérimentale la plus prometteuse est la mesure de jugements d'acceptabilité de structures auprès des locuteurs des dialectes qui semblent conserver les DMs dans leur grammaire mentale. À partir des réseaux constructionnels hypothétiques fournis par l'analyse de corpus, il est possible de créer des échantillons d'énoncés présentés à ces locuteurs pour en mesurer l'acceptabilité sur un échelle catégorique, par exemple une échelle de Likert comme celle employée par l'équipe du Scots Syntax Atlas (Smith et al. 2019). Pour aller plus loin dans la finesse de l'expérience, la systématisation de ces stimuli et l'utilisation de moyens techniques poussés tels que l'*eye-tracking* par ordinateur permettent d'avoir des aperçus détaillés (parfois en millisecondes) du temps de traitement cognitif des structures à l'étude, dans une perspective psycholinguistique contemporaine (voir la synthèse de Sprouse & Schütze 2019 et l'utilisation des jugements d'acceptabilité en variation et changement par Hoffmann 2014). Ceci pourrait permettre, par exemple, de confirmer une hypothèse selon laquelle les réseaux de DMs sont relativement différents en termes de structures et de schématicité. Si les territoires précis restent à définir, les régions qui nécessiteraient une mission de terrain seraient l'Écosse, le nord de l'Angleterre et l'Irlande du nord, le sud des États-Unis étant une région vaste qui a déjà été couverte en plusieurs endroits par le passé. Un autre atout de la triangulation initiée par les corpus peut se révéler alors : les données géographiques récoltées à partir de Twitter permettent de mieux localiser les lieux où les structures sont les plus fréquentes, peut-être à l'échelle de villes ou de villages où les dialectes accueillant les DMs sont les plus marqués (comme les villes des Scottish Borders et les grandes villes du centre de l'Écosse sur les cartes du Scots Syntax Atlas, Smith et al. 2019).

Conclusion

Cet article s'est donné pour but de montrer une situation où la rareté et la restriction d'une variante syntaxique dialectale invite à une réflexion méthodologique sur l'approche empirique de la donnée linguistique, et a voulu montrer plusieurs avantages spécifiques présentés par la triangulation méthodologique. À l'ère contemporaine, l'évolution de l'usage de la langue sur des supports écrits numériques permet l'exploration de la source des corpus pour étudier des structures non standard que l'on pensait trop peu fréquentes pour s'y intéresser (par exemple, les DMs en anglais, notamment en BrE). D'un autre côté, les méthodes expérimentales de récolte de jugements d'acceptabilité, utilisées depuis longtemps en dialectologie, ont également beaucoup évolué et permettent à présent d'avoir des résultats précis sur le degré d'ancrage d'une construction dans une grammaire dialectale. Par ailleurs, ces nouveaux moyens de déployer une approche convergente ouvrent aussi la perspective d'une analyse théorique qui soit basée sur l'usage (*usage-based*) et qui pourrait peut-être permettre d'intégrer l'étude de la variation syntaxique restreinte dans un cadre autre que génératif ; nous pensons au cadre cognitif, notamment constructionniste, où l'étude de la syntaxe ainsi que la variation avance à grands pas (Bybee 2013 ; Hoffmann 2013 ; Boas 2013 ; Hollmann 2013 ; Ostman & Trousdale 2013 ; Hoffmann & Trousdale, 2011 ; Hoffmann & Trousdale 2013).

Références bibliographiques

BARBIERS, Sjef & Hans BENNIS, 2007, « The Syntactic Atlas of the Dutch Dialects: a discussion of choices in the SAND project », Nordlyd, 34, 53–72.

BATTISTELLA, Edwin, 1991, « The treatment of negation in double modal constructions », Linguistic Analysis, 21, 49–65.

BATTISTELLA, Edwin, 1995, « The syntax of the double modal construction », Linguistica Atlantica, 19–44.

BEAL, Joan, 2004, « English Dialects in the North of England: Morphology and Syntax », in B. KORTMANN & E. SCHNEIDER (eds.), *A Handbook of Varieties of English, Volume 2: Morphology and Syntax*, Berlin, Mouton de Gruyter, 114–41.

BOAS, Hans, 2013, « Cognitive Construction Grammar », in T. HOFFMANN & G. TROUSDALE (eds.), *The Oxford Handbook of Construction Grammar,* Oxford, Oxford University Press, 233–54.

BOERTIEN, Harmon, 1986, « Constituent structure of double modals », in M. MONTGOMERY & G. BAILEY (eds.), *Language Variety in the South: Perspectives in Black and White*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 294–318.

BOUR, Anthony, 2014, *Description of Multiple Modality in Contemporary Scotland: Double and Triple Modals in the Scottish Borders* (PhD thesis). University of Freiburg (Germany).

BOUR, Anthony, 2015a, « Exotic multiple modals: semantic and morphosyntactic survey », Scottish Language, 34, 14–41.

BOUR, Anthony, 2015b, « Multiple modal constructions in the Western English-speaking world », Linguistica Atlantica, 34, 45–59.

BOUR, Anthony, 2017, « Negated and inverted syntax of modal combinations in the Scottish Borders: traditional double modals, hybrid double modals and exotic triple modals », Scottish Language, 36, 21–53.

BOUR, Anthony, 2018, « Multiple modality in the Lallans territory: current vernacular (un)acceptability of the syntax of modal combinations in South-Eastern Scotland », Colloqium: New Philologies, 3, 63–86.

BOUR, Anthony, 2019, « The multiple modality system in Southern Scotland: levels of acceptability of double and triple modals in the 21st century Scottish Borders », Colloquium: New Philologies, 3, 1–26.

BROWN, Keith, 1991, « Double modals in Hawick Scots », in P. TRUDGILL & J. CHAMBERS (eds.), *Dialects of English: Studies in Grammatical Variation*, Essex, Longman, Longman, 74–103.

BUTTERS, Ronald, 1973, « Acceptability judgments for double modals in Southern dialects », in C. BAILEY & R. SHUY (eds.), *New Ways of Analyzing Variation in English*. Washington DC, Georgetown University Press, 276–86.

BYBEE, Joan, 2013, « Usage-based theory and exemplar representations of constructions », in T. HOFFMANN & G. TROUSDALE (eds.), *The Oxford Handbook of Construction Grammar,* Oxford, Oxford University Press, 49–69.

CERMAK, Frantisek, 2002, « Today's corpus linguistics: some open questions ». International Journal of Corpus Linguistics, 7, 265–82.

CHAMBERS, Jack & Peter TRUDGILL, 1998, *Dialectology: Second Edition*. Cambridge, Cambridge University Press.

CHOMSKY, Noam, 1986, *Barriers*, Cambridge, MA, MIT Press.

CORNIPS, Leonie & Cecilia POLETTO, 2005, « On standardizing syntactic elicitation techniques », Lingua, 115, 939–57.

CORRIGAN, Karen, 2011, « Grammatical variation in Irish English » English Today, 27, 39–46.

DE MONNINCK, Inge, 2000, « A moving phrase: A multi-method approach to the mobility of constituents in the English noun phrase », in J. KIRK (ed.), *Corpora Galore: Techniques and Analyses in Describing English*, Amsterdam, Rodopi, 133–47.

DIPAOLO, Marianna, Charles MCCLENNON & Kenneth RANSON, 1979, « A survey of double modals in Texas », Texas Linguistic Forum, 13, 40–9.

DIPAOLO, Marianna, 1986, *A study of double modals in Texas English*, Austin, University of Texas.

DIPAOLO, Marianna, 1989, « Double modals as single lexical items », American Speech, 64, 195–224.

DOITCHINOV, Serge & Nele Hartung-SCHAIDHAMMER, 2008, « German L1-acquisition of single conjunct agreement: evidence from corpus and experimental data », International Conference on Linguistic Evidence, Tübingen.

ELSMAN, Minta & Stanley DUBINSKY, 2009, « Double modals syntactic patterns as single modal interactions » University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics, 15, 75–82.

FALK, Yehuda, 1984, « The English auxiliary system: a lexical functional analysis », Language, 60, 483–509.

GAZDAR, Gerald, Geoff PULLUM & Ivan SAG, 1982, « Auxiliaries and related phenomena in a restrictive theory of grammar », Language, 58, 591–638.

GILQUIN, Gaëtanelle, 2007, « To err is not all: What corpus and elicitation can reveal about the use of collocations by learners », Zeitschrift für Anglistik und Amerikanistik, 55, 273–91.

GILQUIN, Gaëtanelle & Stefan GRIES, 2009, « Corpora and experimental methods: a state-of-the-art review ». Corpus Linguistics & Linguistic Theory, 5, 1–26.

GRIEVE, Jack, Andrea NINI, Dansheng GUO & Alice KASAKOFF, 2015, « Using social media to map double modals in Modern American English », New Ways of Analyzing Variation 44, University of Toronto.

HASTY, Daniel, 2015. « Well, he may could have sounded nicer: perceptions of the double modal in doctor-patient interactions », American Speech, 90, 347–68.

HOENIGSWALD, Henry, 1966, « A proposal for the study of folk-linguistics », in W. BRIGHT (ed.), *Sociolinguistics*, The Hague, Mouton, 16–26.

HOFFMANN, Thomas, 2006, « Corpora and introspection as converging evidence: the case of preposition placement in English relative clauses », Corpus Linguistics & Linguistic Theory, 2, 165–95.

HOFFMANN, Thomas, 2011, *Preposition Placement in English: a Usage-Based Approach*, Cambridge, Cambridge University Press.

HOFFMANN, Thomas, 2014, « Obtaining introspective acceptability judgments », in M. KRUG & J. SCHLÜTER (eds.), *Research Methods in Language Variation & Change,* Cambridge, Cambridge University Press, 99–119.

HOFFMANN, Thomas & Graeme TROUSDALE (eds.), 2011, *Variation, Change, and Constructions in English,* Cognitive Linguistics, 22, 1, 1–24.

HOLLMANN, Willem, 2013, « Constructions in cognitive sociolinguistics », in T. HOFFMANN & G. TROUSDALE (eds.), *The Oxford Handbook of Construction Grammar,* Oxford, Oxford University Press, 491–510.

HUDDLESTON, Rodney & Geoff PULLUM, 2002, *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press.

JAMIESON, E, 2020, « Viewing dialect change through acceptability judgments: A case study in Shetland dialect », Glossa, 5, 1, 1–28.

JAMIESON, E & Sadie RYAN. 2019. « How Twitter is helping the Scots language thrive in the 21st century », The Conversation.

KRUG, Manfred & Julia SCHLÜTER, 2014, *Research Methods in Language Variation and Change*, Cambridge, Cambridge University Press.

LABOV, William, 1966, *The Social Stratification of English in New York City,* Washington, Center for Applied Linguistics.

LABOV, William, 1972, « Some principles of linguistic methodology », Language in Society, 1, 97–120.

LABOV, William, 1996, « When intuitions fail », in L. MCNAIR et al. (eds.), *Papers from the Parasession on Theory and Data in Linguistics*, Chicago, Chicago Linguistic Society, 77–106.

LUST, Barbara, Suzanne FLYNN & Carole FOLEY, 2003, « What children know about what they say: elicited imitation as a research method for assessing children's syntax », in D. MCDANIEL, C. MCKNEE & H. SMITH CAIRNS (eds.), *Methods for Assessing Children's Syntax*, Cambridge, MA, MIT Press, 55–76.

MAHLER, Marguerite, 1987. « The phenomenon of abbreviation », The French Review 60, 592–603.

MCWHORTER, John, 2013, « Txting is killing language. JK!!! », TED Talks

MILLER, Jim, 2004 « Scottish English: Morphology and Syntax », in B. KORTMANN & E. SCHNEIDER (eds.), *A Handbook of Varieties of English, Volume 2: Morphology and Syntax*, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 47–72.

MISHOE, Margaret & Michael MONTGOMERY, 1994, « The pragmatics of multiple modal variation in North and South Carolina », American Speech, 69, 3–29.

MORIN, Cameron, 2018a, « Questionnaire for eliciting judgment data on the recognition and usage of double modals in Hawick (Scotland) », in A. LAHAUSSOIS (ed.) TULQuest, Paris, CNRS.

MORIN, Cameron, 2018b, « The importance of folk-linguistic approaches in the study of dialectal phenomena », in A. BOTINIS (ed.), *Proceedings of ExLing 9th Tutorial and Research Workshop on Experimental Linguistics*, Athens, University of Athens, 85–8.

MORIN, Cameron, forthcoming, Double modals in Scots: a speaker's choice hypothesis, in L. BARANZINI & Louis DE SAUSSURE, Brill.

Multiple modals | Yale Grammatical Diversity Project: English in North America [WWW Document], n.d. URL https://ygdp.yale.edu/phenomena/multiple-modals (accessed 10.30.19).

NAGLE, Stephen, 1994, « The English double modal conspiracy », Diachronica, 11, 199–212.

NAGLE, Stephen, 2003, « Double modals in the Southern United States: syntactic structure or syntactic structures? », in R. FACCHINETTI, F. PALMER & M. KRUG (eds.), *Modality in Contemporary English*, Berlin, Boston, Mouton de Gruyter, 359–72.

NAGLE, Stephen & Patsy HOLMES, 2000, « On the semantics of English double modals », in C. DALTON-PUFFER & N. RITT (eds.), *Words: Meaning, Structure, Function: A Festschrift for Dieter Katovsky*, Berlin & New York, Mouton de Gruyter, 217–34.

NIEDZIELSKI, Nancy & Dennis PRESTON, 2010, *Folk Linguistics*, Berlin, Mouton de Gruyter.

OSTMAN, Jan-Ola & Graeme TROUSDALE, 2013, « Dialects, discourse, and Construction Grammar », Oxford, Oxford University Press, 476–90.

POLLOCK, Jean-Yves, 1989, « Verb movement, UG, and the structure of IP », Linguistic Inquiry, 20, 365–424.

SMITH, Jennifer, David ADGER, Brian AITKEN, Caroline HEYCOCK, E. JAMIESON & Gary THOMS, 2019, *The Scots Syntax Atlas*, Glasgow, University of Glasgow.

SPROUSE, John & Carson SCHÜTZE, 2019, « Grammar and the use of data », in B. AARTS, J. BOWIE & G. POPOVA (eds.), *The Oxford Handbook of English Grammar*, Oxford, Oxford University Press.

ZANUTTINI, Rafaella, Jim WOOD, Jason ZENTZ & Laurence HORN, 2018, « The Yale Grammatical Diversity Project », Linguistics Vanguard 4, 1–15.

Un exemple de convergence structurale issue du contact de langues : les syntagmes de quantification en *estlandssvenska*

Émile Faure
Université Sorbonne Nouvelle
ED 622 Sciences du Langage (CeRM – UMR 8041)
emile.angel.faure@gmail.com

Résumé
L'*estlandssvenska* désigne les dialectes suédois parlés jusqu'à la Seconde Guerre mondiale sur le littoral du nord-ouest de l'Estonie. Pendant près de sept siècles, ces dialectes germaniques ont été en contact avec l'estonien, langue fennique de la famille finno-ougrienne. Il est possible de relever dans l'*estlandssvenska* un cas de convergence structurale vers l'estonien dans les syntagmes de quantification. Dans cet article, nous étudions la relation morphosyntaxique entre les quantifieurs et les quantifiés dans quatre dialectes *estlandssvenska*. Nos résultats suggèrent que cette relation se rapproche du modèle morphosyntaxique des syntagmes de quantification de l'estonien. Le singulier pour les quantifiés masculins et neutres est ainsi imposé après les nombres cardinaux et, dans une moindre mesure, *många* (« beaucoup de ») tandis que des quantifiés dénombrables au pluriel sont présents après *mycket* (« beaucoup de ») et *lite* (« peu de ») contrairement au suédois standard qui n'autorise que des indénombrables au singulier.

Mots-clés : contact de langues, *estlandssvenska*, quantification, convergence structurale

Abstract
Estlandssvenska is a group of Swedish dialects which used to be spoken in some parts of the Estonian coastline until the Second World War. For almost seven centuries these Germanic dialects were in contact with Estonian, a Finnic language of the Uralic family. A case of structural convergence with Estonian can be observed in quantity phrases in *Estlandssvenska*. In the present article the morphosyntactic relation between quantifiers and quantified nouns is examined in four *Estlandssvenska* dialects. The results suggest that this relation has become closer to the morphosyntactic pattern in Estonian quantity phrases. Thus, masculine and neuter quantified nouns are in singular form after numerals and to a lesser extent after *många* ("many") whereas plural countable nouns are found after *mycket* ("much") and *lite* ("little") unlike standard Swedish in which only singular uncountable nouns are permitted.

Key-words: language contact, *Estlandssvenska*, quantification, structural convergence

Introduction

Du fait de sa position géographique stratégique dans l'espace baltique, l'Estonie a suscité la convoitise des puissances étrangères voisines. Elle a ainsi été dominée au cours de son histoire par les Allemands, les Suédois, les Russes ou encore les Soviétiques. La domination politique de puissances étrangères a provoqué successivement l'arrivée mais aussi le départ de populations et de leurs langues en Estonie. Par conséquent, nous avons affaire à un espace multilingue dans lequel plusieurs langues ont été en contact. Toutefois leur statut et leurs fonctions sociales ainsi que leur niveau de maîtrise entre les différentes populations ont été inégaux et évolutifs dans l'histoire de l'Estonie.

Le contact de langues a des répercussions dans la diachronie des idiomes concernés. Sur le plan morphosyntaxique, il est possible d'observer des convergences structurales, c'est-à-dire une similarité structurale non formelle entre deux langues. Malgré le maintien de la transmission génétique de son système, certaines structures d'une langue A ne proviennent pas de son héritage génétique mais de la diffusion de traits structuraux abstraits d'une langue B non apparentée génétiquement avec laquelle A est en contact. En effet, sous l'impulsion du bilinguisme d'une partie des locuteurs, une dynamique de convergence tend à supprimer les traits grammaticaux conflictuels entre les langues A et B. Pour cela, la langue réceptrice A incorpore dans son système des éléments grammaticaux de la langue source B. Cependant, « les langues imposent une grande résistance à l'importation d'éléments structuraux » (Winford 2003 : 61) et une contrainte implicationnelle établit qu'il n'existe « pas d'emprunt structural sans emprunt lexical » (Winford 2003 : 54) dans les situations de maintien linguistique. Pour relever efficacement une diffusion structurale, il est important de distinguer un niveau abstrait (*pattern replication*) et un niveau formel (*matter replication*) dans une similarité structurale (Matras 2009 : 234-237). La convergence structurale se produit au niveau abstrait comme le révèlent les calques lexico-syntaxiques : la langue réceptrice emploie ses propres éléments lexicaux pour reproduire une construction morphosyntaxique de la langue source. Le trait reproduit n'est pas obligatoirement identique à la construction originale. La langue réceptrice peut en effet procéder à des réinterprétations et des généralisations du trait structural de la langue source (Thomason & Kaufman 1988 : 61-63).

Lorsqu'un regroupement particulier de traits structuraux abstraits caractérise des langues de familles linguistiques différentes dans une zone géographique, l'existence d'une aire linguistique (mieux connue sous le nom de *Sprachbund*) devient probable (Aikhenvald & Dixon 2001 : 12). Östen Dahl et Maria Koptjevskaja-Tamm émettent l'hypothèse d'une aire linguistique qui regrouperait les langues parlées sur le pourtour de la mer Baltique (Matras 2009 : 269). En Estonie, du fait d'un contact intense avec l'allemand, l'estonien a importé dans son système la construction morphosyntaxique allemande des verbes à particule. La langue estonienne a ainsi intégré le patron structural abstrait de l'allemand mais en employant les éléments de son lexique pour la forme structurale comme nous pouvons le constater dans l'énoncé suivant.

(1)	a.	*Er*	*lief*	*dem*	*wegfahrend-enAuto*	*nach.*
		3sg.m.nom	courir.pret.3sg	art.def.n.dat	partir.ptcp.prs-dat voiture	après
	b.	*Ta*	*jooks-is*	*ärasõit-va-le*	*auto-le*	*järele.*
		3sg.nom	courir-pret.3sg	partir-ptcp.prs.gen-all	voiture.gen-all	après

« Il courait après la voiture »

(d'après Müller et Schlotthauer 2011 : 155)

L'énoncé présente un exemple de calque lexico-syntaxique avec une symétrie syntaxique entre les deux langues. L'estonien a réinterprété et généralisé cette construction morphosyntaxique en développant un riche système de verbes à particule dont une grande partie d'entre eux ne correspond à aucune forme verbale en allemand.

Ces points théoriques sur le contact de langues et l'exemple de l'influence de l'allemand sur l'estonien permettent de s'interroger sur l'existence de cas supplémentaires de convergence structurale dans d'autres langues non apparentées de l'Estonie. Il s'agit d'analyser la manière dont un groupe de dialectes reproduit et réinterprète un trait structural issu d'une langue typologiquement différente. Pour ce faire, nous proposons d'étudier un exemple de convergence structurale vers l'estonien dans quatre dialectes *estlandssvenska*. Notre travail porte sur les syntagmes de quantification. L'objet de l'étude est motivé par le fait que le suédois standard et l'estonien forment ces syntagmes différemment sur le plan morphosyntaxique.

Dans un premier temps, nous présenterons brièvement les dialectes *estlandssvenska* et la minorité suédophone d'Estonie. Nous aborderons dans un deuxième temps les syntagmes de quantification en suédois standard et en estonien. Après une rapide description de notre méthode de recherche, nous ferons part de nos résultats et nous terminerons par une discussion sur l'effet du contact de langues en *estlandssvenska*.

1. L'*estlandssvenska* et la minorité des suédophones d'Estonie

L'*estlandssvenska* appartient au groupe trans-baltique des dialectes suédois (*östsvenska*), groupe qui comprend également ceux qui sont parlés en Finlande (Rendahl 2001 : 143). Les dialectes suédois, au même titre que le suédois standard (*rikssvenska*), le danois et le norvégien font partie du scandinave continental. Ils se classifient donc parmi les langues germaniques (branche scandinave) de la famille indo-européenne.

Les suédophones seraient arrivés en Estonie au XIIIème siècle de notre ère sur les îles et les côtes du nord-ouest du pays. Toutefois, la Seconde Guerre mondiale sonne le glas de la présence multiséculaire de cette minorité. Avant l'arrivée des troupes soviétiques en 1944, les *Estlandssvenskar* décident de quitter en masse l'Estonie principalement pour la Suède. Les suédophones restés dans la RSS d'Estonie sont trop peu nombreux pour maintenir un usage quotidien de leurs dialectes tandis que ceux qui ont rejoint la Suède se sont intégrés dans la société suédoise et n'ont pas transmis leurs dialectes à leurs descendants. En 2015, les locuteurs n'auraient été qu'une centaine en Suède (Asu & Schötz 2015 : 1). En Estonie, un

recensement de 2000 dénombrait 300 *Estlandssvenskar* dont 107 avaient déclaré avoir pour langue maternelle le suédois (Rosenkvist 2018 : 15).

Bien que ses dialectes partagent un certain nombre de caractéristiques communes, l'*estlandssvenska* ne constitue pas un système linguistique homogène. Les dialectes, du fait de leur dispersion et de leur évolution diachronique sur un territoire non continu, ne sont pas toujours mutuellement intelligibles entre les suédophones d'Estonie. Nous pouvons enfin noter que l'affirmation d'une identité suédoise en Estonie et l'augmentation des contacts, notamment par l'éducation, entre les suédophones d'Estonie à la fin du XIXème siècle avaient amorcé le développement d'une variété haute d'*estlandssvenska* (Rosenkvist 2018 : 20). Toutefois, les événements du XXème siècle mettront un terme à l'évolution de cette koinè.

Il existe quatre groupes dialectaux de l'*estlandssvenska* :

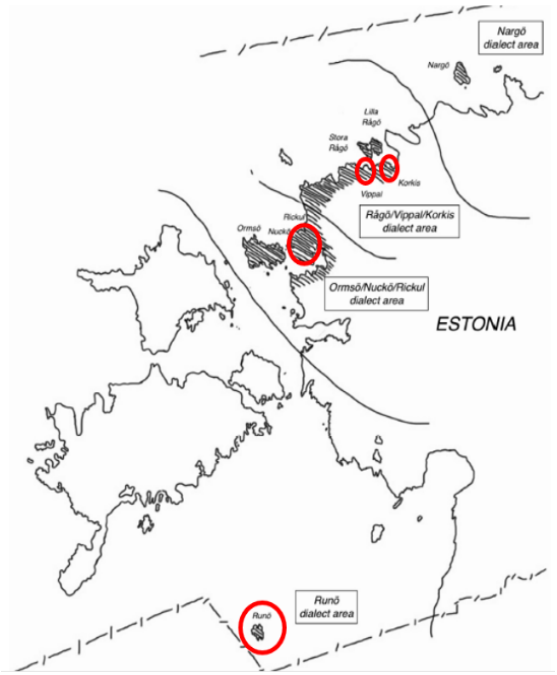
- le groupe de l'île de Nargö : le dialecte de Nargö se distingue des autres dialectes *estlandssvenska* par sa proximité linguistique avec le suédois de Nyland[40]. Il est à noter que la communauté suédophone était bilingue du fait de la présence et de la proximité des Estoniens sur l'île ;

- le groupe composé de la presqu'île de Nuckö, des îles d'Ormsö et d'Odensholm, des villages de Rickul et Sutlep. Ce groupe comprenait également les suédophones vivant dans certains villages de l'île de Dagö avant qu'ils ne soient expulsés au XVIIIème siècle en Ukraine dans le village de Gammalsvenskby. La population suédophone de Nuckö et de Sutlep était mélangée avec les Estoniens, ce qui fait qu'une partie des habitants était bilingue. Les îles étaient en totalité suédophones ainsi que le village de Rickul, bien que ce dernier soit situé sur le continent ;

- le groupe de Runö : l'île de Runö est située dans le golfe de Riga et était entièrement suédophone.

Les quatre groupes dialectaux de l'estlandssvenska (Andréasson 2016 : 84)
Les dialectes étudiés dans cet article sont entourés en rouge.

[40] Région à majorité suédophone située le long des côtes méridionales de la Finlande.



Les principales langues qui ont été en contact avec les dialectes *estlandssvenska* comprennent l'estonien et ses dialectes, l'allemand (bas-allemand et haut-allemand), le russe ainsi que le suédois standard et les dialectes suédois parlés sur le pourtour de la mer Baltique, en particulier ceux de Nyland, de l'île de Gotland et de la Suède. Plus localement, certains dialectes *estlandssvenska* ont pu être en contact avec le finnois, par exemple à Nargö, ou encore avec le live (finno-ougrien) et le letton (balte) pour le dialecte de Runö (Rosenkvist 2018 : 20).

2. Les syntagmes de quantification

Un syntagme de quantification se compose d'un nom (le quantifié) dont la quantité est mesurée par un quantifieur. Denis Creissels indique que « les grammaires descriptives traitent généralement la quantification à la rubrique de la détermination du nom » (Creissels 2006 : 111). Cependant, il n'existe pas une classe sémantique et morphosyntaxique homogène des quantifieurs. Comme le note Creissels, « il s'avère généralement impossible de délimiter les quantifieurs comme sous-ensemble de l'ensemble des dépendants du nom […], et les quantifieurs présentent souvent entre eux des différences de comportement morphosyntaxique sans rapport évident avec des distinctions sémantiques » (Creissels 2006 : 112). Ces différences de comportement peuvent s'observer aussi bien entre deux langues que dans une même langue. Dans cet article, les quantifieurs étudiés appartiennent aux catégories sémantiques des « pluralisateurs et partitifs indéfinis » et des « quantifieurs numéraux » telles que définies par Creissels (Creissels 2006 : 112). L'attention sera néanmoins portée sur la relation morphosyntaxique que ces quantifieurs entretiennent avec leur quantifié car celle-ci peut varier d'une langue à l'autre, notamment en suédois standard et en estonien. Dans un contexte de contact de langues avec l'estonien, l'*estlandssvenska* représente un cas pertinent pour observer le traitement des différences typologiques lorsque des traits structuraux se diffusent dans un système linguistique. Nous devons au préalable présenter l'approche

prototypique pour étudier les comportements morphosyntaxiques des quantifieurs, en particulier des nombres cardinaux, puis décrire les caractéristiques morphosyntaxiques des syntagmes de quantification en suédois standard et en estonien.

2.1. Approche prototypique de la catégorie linguistique

Bernard Comrie estime qu'une catégorie linguistique ne peut se fonder sur un ensemble fini de propriétés morphosyntaxiques qu'un élément doit toutes détenir pour intégrer cette catégorie. Cela aboutit à une approche purement dichotomique de la catégorie aux frontières trop rigides : un élément est alors soit inclus, soit exclu de cette catégorie. Une approche prototypique de la catégorie linguistique est davantage heuristique car elle introduit un gradient selon lequel un élément peut être considéré dans une catégorie si ses caractéristiques morphosyntaxiques se rapprochent peu ou prou de ceux du prototype (Comrie 1981 : 100-101).

Devant l'hétérogénéité de leur comportement morphosyntaxique, il s'avère difficile de définir une seule catégorie linguistique pour les nombres cardinaux. Certains ont un comportement semblable à un adjectif du nom quantifié, d'autres fonctionnent davantage comme un nom dont le quantifié est le complément. Dans une approche prototypique, Greville Corbett propose deux lois universelles. La première établit que « the syntactic behaviour of simple cardinal numerals will always fall between that of adjectives and nouns » (Corbett 1978 : 363), tandis que la seconde loi de Corbett implique que « if the simple cardinal numerals of a given language vary in their syntactic behaviour, the numerals showing nounier behaviour will denote higher numerals than those with less nouny behaviour » (Corbett 1978 : 363).

2.2. Les syntagmes de quantification en suédois standard

Pour l'analyse des quantifieurs, notre étude se limite aux nombres cardinaux et aux adjectifs multals *många* (« beaucoup de » suivi d'un dénombrable) et *mycket* (« beaucoup de » suivi d'un indénombrable) ainsi que l'adjectif paucal *lite* (« peu de » suivi d'un indénombrable). Avant de s'intéresser à leur comportement morphosyntaxique en suédois standard, nous devons apporter quelques précisions sur la catégorie linguistique de ces quantifieurs.

Comme le prévoit Corbett, les nombres cardinaux à faible valeur numérique ont un comportement morphosyntaxique plus adjectival. Le nombre *en/ett* (« un ») s'accorde au genre (commun ou neutre) et au nombre singulier du quantifié (énoncé 2a). Les autres numéraux (énoncé 2b) ne se déclinent pas en genre et en nombre mais, comme le souligne Corbett, cela ne les éloigne pas pour autant d'un comportement adjectival, il suffit de les traiter comme des adjectifs invariables (Corbett 1978 : 364). Ils forment donc un syntagme de quantification dont la tête est le quantifié. Les nombres cardinaux qui sont davantage nominaux sont *en miljon* (« un million ») et, dans une moindre mesure, (*ett*) *hundra* (« cent ») et (*ett*) *tusen* (« mille »). *En miljon* est de genre commun et nécessite un article ; (*ett*) *hundra* et (*ett*) *tusen* possèdent un genre neutre et n'exigent pas obligatoirement la présence de l'article (Corbett 1978 : 362).

Dans tous les cas, les nombres cardinaux du suédois standard sont suivis d'un quantifié au pluriel sauf, à l'évidence, *en*/*ett*.

(2) a. *jag* *ha-r* *en* *bok*
1sg.s avoir-prs art.indef.c.sg livre
« j'ai un livre »
b. *jag* *ha-r* *två* *böcker*
1sg.s avoir-prsdeux livre.c.pl
« j'ai deux livres »

Concernant les quantifieurs *många*, *mycket* et *lite*, leur fonctionnement morphosyntaxique se rapproche de celui de la catégorie adjectivale car, théoriquement, ils peuvent varier selon le genre et le nombre du nom qu'ils quantifient et connaissent la gradation. En effet, à côté de *många* (pluriel), nous avons *mången* (singulier de genre commun) et *månget* (singulier du genre neutre). De même, *mycket* et *lite* sont des singuliers neutres. Les autres formes de *mycket* sont *mycken* (singulier commun) et *myckna* (pluriel), tandis que pour *lite* (variante de *litet*), nous avons *liten* pour le singulier commun et *små* pour le pluriel. Le quantifié est donc la tête des syntagmes de quantification constitués par ces quantifieurs. Cependant, le suédois standard n'emploie que la forme plurielle *många* suivie d'un quantifié dénombrable pluriel et les formes neutres *mycket* et *lite* précédant un quantifié indénombrable singulier, quel que soit son genre. Les autres formes de ces adjectifs sont devenues archaïques. *Många*, *mycket* et *lite* peuvent alors être considérés synchroniquement comme des adjectifs invariables. La particularité de ces quantifieurs est qu'ils détiennent dans leur sémantisme la distinction [± dénombrable]. Le quantifieur *många* porte ainsi le trait [+ dénombrable] tandis que *mycket* et *lite* sont marqués du trait [- dénombrable] comme nous pouvons le constater dans les exemples suivants.

(3) a. *jag* *ha-r* *mång-a* *böcker*
1sg.s avoir-prsbeaucoup-flex1.pl livre.c.pl
« j'ai beaucoup de livres »
b. *hon* *drick-er* *myck-et* *mjölk*
3sg.f.s boire-prs beaucoup-flex1.n.sg lait(c)
« elle boit beaucoup de lait »
c. *han* *drick-er* *lite* *vatten*
3sg.m.s boire-prs un_peu eau(c)

« il boit un peu d'eau »

D'un point de vue syntaxique, ces quantifieurs peuvent être analysés comme jouant un rôle de spécificateur dans le groupe nominal auquel ils appartiennent. En effet, ils spécifient la référence du nom et occupent dans la hiérarchie syntaxique du groupe nominal la place du déterminant. Toutefois, un nombre cardinal (supérieur à un) et certains quantifieurs comme *många* peuvent être précédés par un article — par conséquent ils ne remplissent pas le rôle de spécificateur dans ce cas.

2.3. Les syntagmes de quantification en estonien

En estonien, les nombres cardinaux ont un comportement syntaxique proche de celui des noms. Ils sont la tête du syntagme de quantification tandis que le quantifié constitue leur complément. Lorsque le nombre cardinal est au nominatif (et au génitif lorsqu'il forme un

complément d'objet total[41]), ils imposent au quantifié une rection au partitif singulier. Nous pouvons le constater dans l'énoncé (4) qui est une construction habitive.

(4)	*mu-l*	*on*	*kaks*	*kassi*
	1sg.gen-ade	être.prs.3	deux.nom.sg	chat.ptv.sg

« j'ai deux chats » (littéralement : « sur moi deux chats »)

Le fait que le quantifié est au singulier indique, selon Corbett, un comportement plus nominal du nombre cardinal (Corbett 1978 : 366). Conformément à la seconde loi de Corbett, le nombre cardinal *üks* (« un ») se comporte comme un adjectif du quantifié avec lequel il s'accorde en cas et en nombre (pluriel si le nom est un *plurale tantum*). Nous devons préciser que le genre n'existe pas en estonien.

Aux quantifieurs suédois *många*, *mycket* et *lite* correspondent en estonien les « adverbes de quantité » (Erelt, Kasik *et al* 1993 : 140) *palju* (« beaucoup de ») et *vähe* (« peu de »). Ces adverbes sont également la tête du syntagme de quantification et imposent une rection au partitif aux quantifiés formant leur complément. À la différence du suédois standard, *palju* et *vähe* ne portent pas dans leur sémantisme le trait [± dénombrable] et s'emploient donc aussi bien avec des dénombrables que des indénombrables. La distinction [± dénombrable] s'exprime par le nombre du quantifié : le pluriel pour un nom dénombrable (énoncé 5a) et le singulier pour un indénombrable (énoncé 5b).

(5)	a.	*mu-l*	*on*	*palju*	*raamatuid*
		1sg.gen-ade	être.prs.3	beaucoup	livre.ptv.pl
		« j'ai beaucoup de livres »			
	b.	*ma*	*joo-n*	*vähe*	*vett*
		1sg.nom	boire.prs-1sg	un_peu	eau.ptv.sg
		« je bois un peu d'eau »			

Les syntagmes de quantification en estonien ont pour tête le quantifieur et pour complément le quantifié (Erelt, Kasik *et al* 1993 : 140). Cela contraste avec le suédois standard. Nous constatons donc une différence dans la hiérarchisation syntaxique des éléments dans le syntagme de quantification avec des répercussions au niveau morphosyntaxique (accord du quantifieur avec le quantifié en suédois, rection partitive du quantifieur sur le quantifié en estonien).

3. Méthode

Le projet de recherche *Estlandssvenskan språkstruktur*[42] (ESST) créé en 2013 sous la direction d'Henrik Rosenkvist a mis en ligne un corpus d'*estlandssvenska*[43]. Ce dernier est composé des textes dialectaux issus de l'ouvrage d'Edvin Lagman *En bok om Estlands svenskar 3B* (1990). Ce livre incluait une cassette avec les enregistrements sonores de la lecture des textes par des locuteurs natifs. Le projet ESST a opéré un travail de

[41] L'estonien opère une distinction entre les compléments d'objets totaux et partiels. L'objet d'un verbe exprimant une action résultative est total si sa quantité est définie (Erelt 2003 : 96).
[42] « Structure linguistique de l'*estlandssvenska* »
[43] Disponible à cette adresse internet : https://tekstlab.uio.no/glossa2/esst

retranscription, d'étiquetage morphologique et de traduction littérale de ces textes dialectaux. Le corpus en ligne comprend onze textes en dialecte de Nuckö, trois en dialecte de Runö, un en dialecte de Vippal et six en dialecte de Korkis.

Pour notre étude, nous avons recherché les syntagmes de quantification par leur quantifieur dans le corpus des dialectes de Nuckö, de Runö, de Vippal et de Korkis. Nous avons dans un premier temps relevé les syntagmes comportant un nombre cardinal comme quantifieur. Pour ce faire, nous avons sélectionné dans les filtres de recherche la partie du discours *cardinal number*. Une analyse morphosyntaxique de chaque occurrence a permis d'écarter les nombres cardinaux non inclus dans un syntagme de quantification. Dans un second temps, nous avons recherché les syntagmes de quantification qui ont pour quantifieur *många/mången*, *mycket/mycken* et *lite*. Nous avons lancé des requêtes comportant ces trois quantifieurs mais, pour prendre en compte les éventuelles flexions de ces adjectifs, nous n'avons pas écrit la partie du mot pouvant être fléchie tout en cochant la case *Start* proposée dans les filtres de la recherche avancée. Après la collecte des syntagmes de quantification, nous avons procédé à une analyse morphosyntaxique des quantifiés pour déterminer entre autres leur genre et leur nombre.

4. Résultats

4.1. Nombre d'occurrences

Dans le dialecte de Nuckö, nous avons relevé :

- 37 syntagmes avec un nombre cardinal ;
- 13 syntagmes avec *mången* (en dialecte, *månnga*, *mång* et *mångan*) ;
- 10 syntagmes avec *mycket* (en dialecte, *mikke*) ;
- 9 syntagmes avec *lite* (en dialecte, *lite*).

Pour le dialecte de Runö, les résultats comprennent :

- 16 syntagmes avec un nombre cardinal ;
- 2 syntagmes avec *mången* (en dialecte, *moang*) ;
- 5 syntagmes avec *mycket* (en dialecte, *mikke*) ;
- 4 syntagmes avec *lite* (en dialecte, *lite*).

Le corpus du dialecte de Korkis contient :

- 3 syntagmes avec un nombre cardinal ;
- 12 syntagmes avec *mången* (en dialecte, *manng*) ;
- 1 syntagme avec *mycket* (en dialecte, *mike*).

Enfin, nous avons collecté dans le dialecte de Vippal seulement sept syntagmes avec un nombre cardinal.

4.2. Perte du trait [- dénombrable] pour les quantifieurs *mycket* et *lite*

Dans les données issues des dialectes de Nuckö, de Runö et de Korkis, les quantifieurs *mycket* et *lite* peuvent être relevés avec des indénombrables au singulier comme en suédois standard mais aussi avec des dénombrables au pluriel dans les énoncés (6), (7) et (8). Nous devons noter que seul le dialecte de Nuckö présente une occurrence de *lite* avec un indénombrable.

(6) Nuckö

a.	*tär*	*var*	*mikke*	*kudd-or*
	3sg.n.s	être.pret.sg	beaucoup	vache-f.pl

« il y avait beaucoup de vaches »

b.	*änn*	*skulld*	*kep*	*lite*	*äikeskunnaL-ar*
	3sg.m.s	devoir.pret	acheter.inf	un_peu	clou_à_ferrer-f.pl

« il devait acheter quelques clous à ferrer »

(7) Runö

ni	*ska*	*foa*	*mikke*	*kinngksak-a*	*oa*	*Kinngk-en*
2pl.o	devoir.prs	obtenir	beaucoup	cadeau_de_Noël-pl	de	Kink-def.m.sg

« vous allez recevoir plein de cadeaux de Noël du Kink[44] »

(8) Korkis

he	*kåmm*	*till*	*ja*	*mike*	*go*	*tanngk-ar*
3sg.n	venir-pret	à	1sg.o	beaucoup	bon.flex1.f.pl	pensée-f.pl

« il me venait beaucoup de bonnes pensées »

Il est pourtant possible de relever dans ces dialectes des occurrences du quantifieur *många* avec uniquement des dénombrables comme dans l'énoncé (9a) issu du dialecte de Nuckö. Nous pouvons toutefois noter que dans ce dialecte, nous avons deux cas où le quantifieur *många* s'accorde tel un adjectif au genre et au nombre singulier de son quantifié dénombrable (9b et 9c).

(9) Nuckö

a.	*tår*	*var*	*mång*	*sme-er*
	2sg.n.s	être.pret.sg	beaucoup.att.m.pl	forgeron-m.pl

« il y avait beaucoup de forgerons »

b.	*å*	*månngg-a*	*gångg*	*fråm*	*Nåtton*	*ja*	*herd*	*krät*
	et	beaucoup-att.f.sg	fois	de	Nåton	1sg.s	hear.pret	krät

« et plus d'une fois, depuis Nåton, j'entendais [le bruit] *krät* »

c.	*tär*	*vissta-st*	*mång-an*	*svärm*
	là	rester.pret-mpss	beaucoup-att.m.sg	nuée

« là, maintes nuées y demeuraient »

[44] Il s'agit d'un personnage qui, accompagné d'une oie, offre des cadeaux aux enfants à Noël sur l'île de Runö. Notons que le nom de ce personnage signifie « cadeau » en estonien.

Dans ces trois dialectes, nos exemples semblent indiquer que le trait [-dénombrable] n'est pas présent dans le sémantisme de *mycket* et de *lite* alors que *många* conserve le trait [+ dénombrable].

4.3. Quantifiés au singulier après les nombres cardinaux et *många*

D'une manière générale, les nombres cardinaux sont suivis d'un quantifié au singulier lorsque celui-ci est de genre masculin. Les quantifiés neutres sont également au singulier dans les dialectes de Nuckö et de Runö et, malgré des données lacunaires, il semble que cela soit le cas pour les dialectes de Vippal et de Korkis. Quant aux quantifiés de genre féminin, ils sont au pluriel après les nombres cardinaux dans le dialecte de Nuckö et, sur les trois occurrences relevées dans le dialecte de Runö, deux quantifiés féminins sont au singulier. Concernant les dialectes de Korkis et de Vippal, nous n'avons pas d'occurrence de quantifieur numéral suivi d'un quantifié de genre féminin. Nous illustrons ces observations ci-dessous avec des exemples issus du dialecte de Runö.

(10) Runö

a.

fjur	*un*	*hav*	*vi*
quatre	four(m)	avoir.pret	2pl.s

« nous avions quatre fours »

b.

hann	*bränd*	*no*	*tu*	*dighn*	*rikLet*
3sg.m.s	brûler.pret	probablement	deux.att.n	jour_et_nuit(n)	abondamment

« il devait brûler pendant bien deux jours »

c.

toar	*grito*	*e*	*hågge*	*ska*	*ja säggha*
deux.att.f	chaudron(f)	dans	fois-def.n.sg	devoir	1sg.s dire.inf

« deux chaudrons à la fois, je dirais »

Comme les énoncés (10b) et (10c) l'indiquent, nous avons un accord du nombre cardinal « deux » avec le genre du quantifié. Ce nombre se comporte sur le plan morphosyntaxique de la même manière que le nombre « un ». Dans nos résultats, nous avons aussi noté cette flexion du nombre « deux » dans le dialecte de Nuckö. De plus, les nombres « deux » et « trois » dans le dialecte de Nuckö présentent un autre type de flexion en genre lorsqu'ils ne sont pas suivis d'un quantifié, celui-ci étant sous-entendu, comme nous pouvons l'observer dans les énoncés suivants. Il faut préciser que les adjectifs en *estlandssvenska* ont une flexion différente selon qu'ils occupent la fonction épithète ou attribut.

(11) Nuckö

a.

tu	*måL*	*otto*	*ve*	*e*	*da-e*
deux.att.n	repas(n)	manger.pret.pl	2pl.s	dans	jour-def.m.sg

« nous mangions deux repas dans la journée »

b. *tå* *kunnd* *mann* *bruk* *få-or*
alors pouvoir.pret 3sg.indef.s utiliser.inf deux-pred/nmz.m.pl

« alors on pouvait en utiliser deux »

c. *valitts* *had* *få-rar*
gérant avoir.pret deux-pred/nmz.f.pl

« le gérant en avait deux »

d. *tjaror* *all* *tri-or* *had* *tae* *sallmbekre*
autre.def.m.pl tout.flex2 trois.pred/nmz.m.pl avoir.pret prendre.sup missel.def.n.pl

« tous les trois avaient pris les missels »

Dans (11b), le quantifié sous-entendu est le nom masculin *aike* (« cheval »). Dans l'énoncé (11c), *fårar* fait référence au nom féminin *kuddo* (« vache »). Enfin, la forme *trior* de l'énoncé (11d) fait référence à trois fils d'un homme. Les suffixes -*or* et -(*r*)*ar* sont similaires à la flexion des adjectifs masculins et féminins pluriels en fonction attribut. Or ces nombres n'occupent pas une fonction attribut dans ces énoncés mais possèdent, en plus de leur signification numérale, une relation anaphorique avec un quantifié précédemment introduit dans le discours. Ces nombres cardinaux peuvent être la tête d'un groupe nominal en acceptant entre autres des adjectifs et en exerçant la fonction syntaxique de sujet (11d). Nous pensons donc que cette flexion permet aux nombres cardinaux d'être pronominalisés puisqu'ils se comportent en partie comme des noms. C'est la raison pour laquelle cette flexion est glosée pred/nmz.

Nous avons relevé le quantifieur *många* dans les dialectes de Nuckö, de Runö et de Korkis. Dans celui de Nuckö, ce quantifieur se décline en genre et en nombre du quantifié. Par conséquent, la forme plurielle de *många* est suivie par des quantifiés au pluriel. Dans les dialectes de Runö et de Korkis, *många* est invariable et est suivi d'un quantifié au singulier lorsque celui-ci est de genre masculin et neutre. Bien que nous n'ayons pas d'occurrence avec un féminin dans le dialecte de Runö, nous avons relevé des cas que nous présentons ci-dessous avec un quantifié féminin pluriel après le quantifieur *många*.

(12) Korkis

a. *tär* *ja* *har* *gae* *manng* *sommar* *mä* *får-e* *vall*
où.sbrd 1sg.s avoir.prs aller.sup beaucoup été(m) avec mouton.def.m.pl pré

« où je suis allé de nombreux étés au pâturage avec les moutons »

b. *å* *manng* *ganng-ar* *har* *gae* *hann* *veg-en*
et beaucoup fois-f.pl avoir.prs go.sup art.def.m.sg path.def.m.sg

« et de nombreuses fois j'ai pris ce chemin »

c.	*manng*	*år*	*var*	*ja*	*skoLmäister*	*utte*	*VippaL*
	beaucoup	an(n?)	avoir.pret	1sg.s	maître_d'école	dans	Vippal

« pendant de nombreuses années, j'étais maître d'école à Vippal »

Malgré le déséquilibre dans nos données entre les différents dialectes, nous pouvons constater d'une manière générale qu'un quantifié au singulier est observable après les nombres cardinaux et le quantifieur *många* tandis que les quantifiés féminins relevés ont tendance à être au pluriel. Nous notons également que le nombre cardinal « deux » à Nuckö et à Runö possède un comportement morphosyntaxique le rapprochant des adjectifs car il s'accorde avec le genre et le nombre du quantifié qu'il précède. Dans les dialectes de Vippal et de Korkis, les nombres cardinaux sont invariables. De plus, nous devons ajouter que le nombre « un » possède trois formes qui correspondent aux trois genres des noms dans les dialectes de Nuckö et de Runö alors que nous n'avons que deux formes de ce nombre dans les dialectes de Vippal et de Korkis (une pour les noms masculins et féminins, l'autre pour les neutres).

5. Discussion

Compte tenu des résultats, nous émettons l'hypothèse que les quatre dialectes *estlandssvenska* présentent des éléments de convergence structurale vers l'estonien.

5.1. Influence des adverbes de quantité estoniens

Nous avons relevé des occurrences des quantifieurs *mycket* et *lite* avec des quantifiés dénombrables au pluriel. Nous avons décrit que ces deux quantifieurs, contrairement au suédois standard, ne portent pas dans leur sémantisme le trait [- dénombrable]. Le quantifieur *många* détient quant à lui le trait [+ dénombrable] comme en *rikssvenska*. Les données sont néanmoins trop maigres pour distinguer une différence entre l'emploi de *många* et celui de *mycket* avec un dénombrable.

Nous avons expliqué que le suédois standard distingue le trait [± dénombrable] dans le sémantisme des quantifieurs *många* et *mycket* et, dans une moindre mesure, dans les quantifiés de ces deux quantifieurs (via le nombre). Le pendant de ces deux quantifieurs suédois en estonien est représenté par les adverbes de quantité *palju* et *vähe.* Nous avons écrit que ces deux quantifieurs ne portent pas le trait [± dénombrable], ce dernier n'est exprimé que dans le nombre des quantifiés, à savoir le singulier pour [-dénombrable] et le pluriel pour [+ dénombrable]. Nous constatons donc un parallèle entre l'expression du trait [± dénombrable] entre les quantifieurs *estlandssvenska mycket* et *lite* et ceux de l'estonien *palju* et *vähe*. En d'autres termes, nous aurions un calque lexico-syntaxique car les locuteurs de l'*estlandssvenska* auraient calqué l'emploi de *mycket* et *lite* respectivement sur les adverbes de quantité estonien *palju* et *vähe*. La forme figée de *mycket* et *lite* au neutre, genre utilisé pour dériver un adjectif en adverbe en suédois, a pu faciliter le parallèle morphosyntaxique avec ces adverbes de quantité estoniens.

5.2. Économie du marquage pluriel héritée de l'estonien

Des langues comme l'estonien marquent morphologiquement un quantifié au singulier alors qu'il dénote sémantiquement un pluriel pour des questions d'économie. En effet, si la signification de pluralité du quantifié est déjà actualisée par le quantifieur, il n'est pas nécessaire de la répéter dans la morphologie de ce même quantifié. Creissels opère ainsi une distinction entre les langues qui, comme le suédois standard, ont « tendance à marquer le pluriel chaque fois que le nom se réfère à une entité plurielle » (Creissels 2006 : 119) et celles qui présentent « une tendance à ne marquer le pluriel que si cette indication est pertinente du point de vue communicatif, c'est-à-dire si rien dans le contexte n'implique la pluralité du référent » (Creissels 2006 : 119) à l'instar de l'estonien. La pluralité pour ce dernier groupe de langues est donc une information redondante.

Nos résultats semblent indiquer que les quatre dialectes *estlandssvenska* étudiés ont emprunté à l'estonien l'économie du marquage pluriel puisque nous relevons des quantifiés au singulier après un nombre cardinal et le quantifieur *många*, dont le sémantisme suffit à exprimer la pluralité. Cet évitement du pluriel n'est pas appliqué après les quantifieurs *mycket* et *lite* car le nombre du quantifié est nécessaire pour exprimer le trait [± dénombrable]. Le quantifieur *många* qui porte déjà en lui le trait [+ dénombrable] en plus du sens de pluralité peut donc se passer du pluriel dans ses quantifiés. Nous pouvons alors supposer que les locuteurs de l'*estlandssvenska* ont également réalisé des calques lexico-syntaxiques sur les syntagmes estoniens comportant un nombre cardinal ou un adverbe de quantité. Herbert Lagman constate lui-aussi la présence de quantifiés au singulier après les nombres cardinaux mais il ne considère pas qu'il s'agisse d'une influence de l'estonien. Il explique qu'il existe quelques tournures en suédois standard dans lesquelles des noms exprimant une mesure[45] sont suivis d'un nom au singulier telles que *tusen man*[46] « mille hommes » (H. Lagman 1971 : 215). Selon Herbert Lagman, ce type de tournure indiquerait l'existence dans la diachronie du suédois d'une rection au singulier dans les syntagmes de quantification. La seule contribution de l'estonien serait d'avoir « réactivé » cette ancienne rection en la généralisant aux syntagmes qui employaient une rection plurielle en *estlandssvenska* (H. Lagman 1971 : 215-216). Nous ne partageons pas l'idée de Herbert Lagman car il nous paraît peu probable que le contact de langues puisse « ressusciter » d'anciennes constructions morphosyntaxiques présentes dans une langue seulement dans quelques tournures vestigiales. Il est plus vraisemblable que les locuteurs de l'*estlandssvenska* aient effectué des calques de leur dialecte sur l'estonien.

Toutefois, ces calques lexico-syntaxiques doivent être nuancés. D'une part, les dialectes de Nuckö et de Runö accordent le nombre cardinal « deux » au genre et au nombre du quantifié. De plus, les nombres peuvent porter les suffixes de l'adjectif attribut lorsqu'ils sont

[45] Lagman ne précise pas que dans les expressions de mesure en vieux suédois (1225-1526), le nom indiquant l'unité de mesure était marqué au génitif singulier ou pluriel (Wessén 1956 : 24). Dans le suédois moderne (1526-1750), le génitif connaît cependant une simplification de ses terminaisons en un suffixe unique *-s* et, surtout, une limitation de son emploi pour n'exprimer que la possession dans les noms humains et propres ainsi que dans des expressions archaïques (Wessén 1958 : 176). Les noms exprimant une mesure ont donc perdu leur suffixe du génitif singulier ou pluriel.

[46] La forme *man* pourrait se rapprocher des formes plurielles non fléchies de l'anglais décrites par Laure Gardelle (Gardelle 2016) bien que cela n'invaliderait pas l'influence estonienne (*cf.* Thomason & Kaufman 1988 : 58-59).

la tête d'un groupe nominal. D'après Edvin Lagman, cette flexion de l'adjectif attribut s'applique pour les nombres de deux à quatorze, sauf dans les dialectes de Korkis et de Vippal (E. Lagman 1979 : 69). Or après le nombre « deux », qui se comporte plutôt comme un adjectif, nous avons des quantifiés au singulier pour les noms masculins et neutres tandis que les noms féminins ont tendance à être au pluriel. Cela signifie que les nombres dans les dialectes de Nuckö et de Runö conservent leur place de dépendant dans le syntagme de quantification malgré la présence de quantifiés au singulier. Cela contraste avec l'estonien où les nombres cardinaux (supérieurs à « un ») se rapprochent des noms sur le plan morphosyntaxique et constituent la tête du syntagme de quantification. La situation n'est pas tout à fait la même dans les dialectes de Korkis et de Vippal car les nombres cardinaux supérieurs à « un » ne varient pas et le nombre « un » en lui-même ne possède qu'une flexion binaire en genre (et non ternaire comme à Nuckö ou à Runö). Bien que nous ayons des quantifiés au singulier pour le genre masculin et neutre à Korkis et Vippal, nous n'avons pas d'occurrence de quantifié au féminin dans ces deux dialectes après les quantifieurs numéraux. Cependant, nous avons dans le dialecte de Korkis des occurrences de quantifiés neutres et masculins au singulier et de quantifiés féminins au pluriel après *många*. Nous avons écrit que les communautés suédophones de Vippal et de Korkis étaient davantage bilingues en estonien que celles de Nuckö et de Runö. Nous pouvons donc émettre l'hypothèse que les nombres cardinaux à Korkis et Vippal se rapprochent davantage de ceux de l'estonien en ayant un comportement moins adjectival que ceux de Nuckö et de Runö. Cela signifie dans le même temps que les dialectes de Nuckö et de Runö sont plus conservateurs concernant le comportement morphosyntaxique de leurs nombres. Nous pouvons faire un constat similaire pour le quantifieur *många* qui conserve une flexion adjectivale à Nuckö tandis qu'il est invariable à Korkis et Vippal et accepte des quantifiés au singulier.

D'autre part, ces calques lexico-syntaxiques sont imparfaits car nous avons des quantifiés féminins qui maintiennent un nombre pluriel contrairement aux quantifiés masculins et neutres. Comme nous l'avons écrit en introduction, un trait structural d'une langue A qui se diffuse dans une langue B ne sera pas systématiquement identique à la langue A. Thomason et Kaufman notent que les langues peuvent réinterpréter et généraliser les traits qu'ils empruntent d'une autre langue (Thomason & Kaufman 1988 : 61-63). Dans notre cas, l'*estlandssvenska* emprunte à l'estonien l'économie du pluriel. Une grande différence dans la morphologie nominale de ces deux langues est que l'*estlandssvenska* possède un système de deux à trois genres selon les dialectes tandis que le genre est absent en estonien. Nous émettons l'hypothèse que la neutralisation partielle du genre a constitué un moyen pour implanter ce nouveau trait dans le système linguistique de l'*estlandssvenska.* Creissels explique que « l'expression du genre et l'expression du nombre interfèrent de façon plus ou moins complexe » et qu'il est « courant que dans les langues à genres […] de ne pas retrouver au pluriel la répartition des noms en classe d'accord observée au singulier ». Il ajoute que « dans les cas simples, il y a seulement réduction du nombre de distinctions au pluriel […] » (Creissels 2006 : 121). L'économie du pluriel se réalise par l'application du singulier après les quantifieurs. C'est donc par le nombre singulier que l'*estlandssvenska* neutralise une partie du genre au pluriel. Il est possible de penser que cette neutralisation partielle du genre, en plus d'être un moyen d'instaurer le singulier après les quantifieurs, soit aussi une étape dans la

mise en place progressive du trait estonien[47]. La fin du processus pourrait donc être l'application du singulier après les quantifieurs pluralisateurs pour tous les quantifiés en dépit de leur genre (le genre n'étant plus pris en compte, il est neutralisé).

Comment expliquer le maintien au pluriel des quantifiés féminins ? Nous présentons ci-dessous un tableau représentant de manière simplifiée les différentes terminaisons des substantifs dans le dialecte de Nuckö. Notons qu'il est possible de faire des généralisations sur les dialectes *estlandssvenska* de notre étude à partir des flexions nominales du dialecte de Nuckö (*cf.* E. Lagman 1979 : 64-67). L'*estlandssvenska* est en effet caractérisé par la richesse de ses flexions nominales par rapport au suédois standard puisqu'il peut exister plusieurs classes flexionnelles au sein d'un même genre (*cf.* Brunberg 2015 : 13). Les voyelles entre parenthèses appartiennent au radical du nom et non au suffixe.

Représentation simplifiée des flexions des substantifs du dialecte de Nuckö

	DEF.SG	PL.INDEF	PL.DEF	
N	-e	-er	-e	na[1]
M	-en	-er	-e	
	(a)-n	-iar, -ar, (a)-r	-a, -ia	
F	-e		-re	
	-a, -ia	-ar, -iar	-ana, -iana, -na	
	(o)	-or, (o)-r		

[1] le suffixe *-ena* est décomposé en *-e/na* pour les besoins de la démonstration

Nous pouvons relever des points communs entre les genres masculin et neutre. La terminaison du pluriel en *-er* est présente dans les deux genres mais absente des noms féminins. Le singulier défini des noms masculins et neutres est principalement marqué par la voyelle *e*. Celle-ci se relève également dans le pluriel défini des noms neutres et dans une partie des noms masculins. Cette voyelle *e* est donc prépondérante dans les paradigmes des genres masculin et neutre. Pour les noms féminins, la voyelle *a* domine les paradigmes. Le genre féminin se distingue de plus des genres masculin et neutre par la terminaison *-or* à côté des autres suffixes du pluriel *-iar* et *-ar*. Ces derniers se relèvent aussi dans le genre masculin. La voyelle *o* apparaît également dans les suffixes du pluriel indéfini féminin à côté de la voyelle *a*. Nous séparons le tableau par une ligne rouge pour mettre en avant la répartition des voyelles *e* et *a* à travers les genres et les nombres.

Notre hypothèse serait qu'à travers la prépondérance de la voyelle *e*, les genres masculin et neutre auraient présenté une certaine similarité aux locuteurs. Cette voyelle les aurait conduits à traiter les deux genres de la même manière dans les syntagmes de quantification. Une observation sous un autre angle des paradigmes flexionnels permet de noter que la voyelle *e* est aussi bien présente au singulier qu'au pluriel des genres neutre et masculin, par conséquent seules la consonne *r* et la voyelle *a* marquent réellement le pluriel

[47] À titre de comparaison, nous pouvons citer le dialecte suédois de Karleby, ville située à la frontière septentrionale de la région suédophone d'Ostrobotnie en Finlande. Alors que les dialectes suédois de la région sont plutôt conservateurs (présence d'un système à trois genres), celui de Karleby se distingue d'une part par la quasi-disparition de la distinction en genre des noms sous l'influence probable du finnois (Haugen 1984 : 363) et, d'autre part, par la forme au singulier des noms après un nombre cardinal (Ivars 2015 : 88).

pour ces deux genres, voyelle *a* que nous relevons de nouveau dans les suffixes du pluriel défini *-na* et -(*i*)*a*. Nous pensons donc que le développement du singulier après certains quantifieurs aurait dans un premier temps neutralisé les genres masculin et neutre. La voyelle *a* est la marque prototypique du pluriel neutre et masculin mais elle est aussi la marque prototypique des terminaisons du féminin, nombres confondus. En effet, la voyelle *a* ne permet pas de distinguer le singulier du pluriel dans la plupart des paradigmes des noms féminins. En d'autres termes, cette voyelle n'est pas fonctionnellement transparente pour les noms féminins contrairement aux noms masculins et neutres. Nous pouvons ajouter que la morphologie des noms féminins est plus riche au pluriel (présence de la voyelle *o* entre autres). Nous pourrions émettre l'hypothèse que cette complexité flexionnelle aurait apporté une plus grande résistance à la régularisation du singulier dans les noms féminins. Cela pourrait expliquer l'emploi du singulier au masculin et au neutre après un nombre cardinal et certains quantifieurs dans les dialectes *estlandssvenska* tandis que le féminin reste au pluriel.

Cette hypothèse qui tente d'expliquer le pluriel des quantifiés féminins et le singulier des quantifiés masculins et neutres reste encore à étudier. Il serait possible d'objecter que la morphologie des noms féminins, du fait de sa complexité, est marquée par rapport à celle des noms masculins et neutres, donc il pourrait sembler étonnant que, dans un contexte de contact de langues avec convergence structurale, cette complexité n'ait pas disparu. Thomason et Kaufman précisent que les changements morphosyntaxiques issus du contact de langues peuvent très bien complexifier une structure (Thomason & Kaufman 1988 : 32) et que la rétention d'un système flexionnel élaboré dans une langue peut s'expliquer par le contact d'une langue qui possède également des structures élaborées. Thomason et Kaufman citent ainsi la rétention de la flexion nominale complexe des langues baltes qui pourrait être due au substrat finno-ougrien dont les langues possèdent également un système casuel complexe (Thomason & Kaufman 1988 : 58). L'*estlandssvenska* étant en contact avec l'estonien, langue finno-ougrienne, il serait possible que les locuteurs bilingues aient maintenu la complexité de la morphologie des noms féminins.

Conclusion

Dans cet article, nous avons cherché à démontrer que les dialectes *estlandssvenska* que nous avons étudiés connaissent des convergences structurales vers l'estonien dans les syntagmes de quantification. Nous avons expliqué que les quantifieurs *mycket* et *lite*, en ne portant plus dans leur sémantisme le trait [- dénombrable], s'emploient de la même manière que leurs correspondants estoniens *palju* et *vähe.* Nous avons également indiqué que la présence de quantifiés au singulier après les nombres cardinaux et après le quantifieur *många* est une influence manifeste de l'estonien vers lequel les dialectes *estlandssvenska* convergent en introduisant l'économie du marquage pluriel. Nous avons averti qu'un trait structural issu d'une langue cible ne sera pas employé de façon identique dans la langue réceptrice. Cela semble être le cas pour les dialectes *estlandssvenska* puisque ce sont surtout les quantifiés masculins et neutres qui sont au singulier tandis que les féminins restent au pluriel.

Le cas de ces quatre dialectes *estlandssvenska* permet d'observer la manière dont les traits structuraux empruntés à une langue typologiquement éloignée sont traités et intégrés dans la langue réceptrice. Même si nous avons émis une hypothèse pour expliquer ce constat, nous notons tout de même que le nombre singulier ne s'est pas imposé à tous les genres des

quantifiés et ce malgré près de 700 ans de contact de ces dialectes suédois avec l'estonien. Cela souligne la grande résistance des langues à l'importation d'éléments structuraux (Winford 2003 : 61). Nous avons aussi mis en avant le niveau de bilinguisme des locuteurs des quatre dialectes qui peuvent expliquer une différence dans le degré de convergence structurale. Ainsi, les dialectes de Nuckö et de Runö semblent plus conservateurs que ceux de Korkis et de Vippal.

Liste des abréviations

3	troisième personne	n	genre neutre
ade	adessif	nmz	nominalisateur
all	allatif	mpss	médio-passif
art	article	nom	nominatif
att	épithète	o	cas objet
c	genre commun	pl	pluriel
dat	datif	pred	attribut
def	défini	pret	prétérit
f	genre féminin	prs	présent
flex1	flexion forte	ptcp	participe
flex2	flexion faible	ptv	partitif
gen	génitif	s	cas sujet
indef	indéfini	sbrd	subordinateur
inf	infinitif	sg	singulier
m	genre masculin	sup	supin

Bibliographie

AIKHENVALD, Alexandra Y., Dixon, Robert M., 2001, *Areal Diffusion and Genetic Inheritance: Problems in Comparative Linguistics*, New York : Oxford University Press.

ANDRÉASSON, Maia, 2016, « Subject placement in Estonian Swedish », in H. JØRGENSEN, E. van GELDEREN, S. Vikner (dir.), *Let us have articles betwixt us – Papers in Historical and Comparative Linguistics in Honour of Johanna L. Wood,* Aarhus : SUN-TRYK, pp. 83-98.

ASU, Eva Liina, SCHÖTZ, Susanne, 2015, « In search of Word Accents in Estonian Swedish ». Disponible sur : https://www.researchgate.net/publication/281610567_IN_SEARCH_OF_WORD_ACCENTS_IN_ESTONIAN_SWEDISH.

BRUNBERG, Göte, 2015, *Ordbok för rickulmålet med formlära för nuckösvenskan,* Rickul/Nuckö hembygdsförening.

COMRIE, Bernard, 1981, *Language Universals and Linguistic Typology,* Chicago : The University of Chicago Press.

CORBETT, Greville G., 1978, « Universals in the syntax of cardinal numerals », in *Lingua*, vol. 46, n°4, Amsterdam : North Holland, pp. 355-368.

CREISSELS, Denis, 2006, *Syntaxe générale : une introduction typologique 1*, Paris : Lavoisier.

ERELT, Mati, 2003, *Estonian Language*, Tallinn : Estonian Academy Publishers.

ERELT, Mati., KASIK, Reet *et al.*, 1993, *Eesti keele grammatika II: süntaks,* Tallinn : Eesti Teaduste Akadeemia Eesti Keele Instituut.

GARDELLE, Laure, 2016, « *Five crew, how many clergy* : pourquoi certains collectifs peuvent-ils servir à nommer des membres ? », in *Anglophonia*, *French Journal of English Linguistics* 22. Disponible sur : https://journals.openedition.org/anglophonia/1028.

HAUGEN, Einar, 1984, *Die skandinavischen Sprachen: eine Einführung in ihre Geschichte*, Hambourg : Helmut Buske Verlag.

IVARS, Ann-Marie, 2015, *Dialekter och småstadsspråk, Svenskan i Finland – I dag och i går I:1,* Helsinki : Svenska litteratursällskapet i Finland.

LAGMAN, Edvin, 1979, *En bok om Estlands svenskar. 3A, Estlandssvenskarnas språkförhållanden*, Stockholm : Kulturföreningen Svenska Odlingens Vänner.

LAGMAN, Herbert, 1971, *Svensk-estnisk språkkontakt. Studier över estniskans inflytande på de estlandssvenska dialekterna*, Stockholm : Amqvist & Wiksell.

MATRAS, Yaron, 2009, *Language Contact*, New York : Cambridge University Press.

MÜLLER, Folke, SCHLÖTTHAUER, Susan, 2011, « Estonian and German verb-particle combinations and argument restructuring », in *Studies in Slavic and General Linguistics*, Vol. 38, pp. 155-176, Leiden : Brill.

RENDHAL, Anne Charlotte, 2001, « Swedish dialects around the Baltic Sea », in Ö. DAHL, M. KOPTJEVSKAJA-TAMM (dir.), *The Circum-Baltic languages: Typology and contact. Vol. 1: Past and present*, Amsterdam : John Benjamins, pp. 137-158.

ROSENKVIST, Henrik, 2018, « Estlandsvenskarna – en historisk och språklig bakgrund », in H. ROSENKVIST (dir.), *Estlandssvenskans språkstruktur*, Göteborg : Institutionen för svenska språket, pp. 7-28.

THOMASON, Sarah Grey, KAUFMAN, Terrence, 1988, *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*, Oxford : University of Californian State.

WESSÉN, Elias, 1958, *Svensk språkhistoria I. Ljudlära och ordböjningslära,* Stockholm : Almqvist & Wirksell.

WESSÉN, Elias, 1956, *Svensk språkhistoria III. Grundlinjer till en histotisk syntax*, Stockholm : Almqvist & Wirksell.

WINFORD, Donald, 2003, *An Introduction to Contact Linguistics,* Oxford : Blackwell Publishing.

Étude comparative de reformulations orales et écrites chez des étudiants de 18 à 20 ans. (Français langue maternelle, langue étrangère et langue de scolarisation)

Valérie Lambert
Sorbonne Université
EA 4509 STIH
val.lambert2003@gmail.com

Résumé

Notre article porte sur le degré de maîtrise de la langue parlée et de la langue écrite chez des étudiants âgés de 18 à 20 ans. Pour évaluer cette maîtrise, les procédures de reformulation réalisées à l'oral par quinze locuteurs lors d'une tâche de restitution d'une histoire appelée « texte source » seront comparées pour la première fois à celles produites à l'écrit. Le protocole suivi est celui mis *au point par Claire Martinot pour le projet intitulé Les procédures de reformulation : outil d'appropriation de la langue maternelle et étrangère, à l'oral et à l'écrit*, qu'elle coordonne depuis 2019. S'inscrivant dans ce nouveau programme international, notre étude analysera les modes de transformation produits par chaque étudiant sur les différentes parties séquencées du texte source, avec une focalisation sur la reformulation des phénomènes linguistiquement complexes dans le cadre théorique harrissien.

Mots-clés : procédures de reformulation, oral, écrit, phénomènes complexes

Abstract

This article focuses on the level of proficiency in spoken and written languages among students aged from 18 to 20. In order to assess these skills, the oral reformulation procedures performed by fifteen speakers during the task of recreating a story called « the source text » will be compared to those produced in writing for the first time. The protocol followed is the one developed by Claire Martinot for the project entitled *Reformulation procedures: a tool for the appropriation of the mother tongue and the foreign language, both oral and written*, which she has been coordinating since 2019. As part of this new international programme, this study will analyse the ways in which each student produces the different sequenced parts of the source text, with a focus on the reformulation of linguistically complex phenomena in the Harrissian theoretical framework.

Key words: reformulation procedures, oral, written, complex phenomena

Introduction

En 2019 ont été appliqués les nouveaux programmes de français au lycée. Le retour de l'étude systématique de la langue en constitue le changement le plus remarquable. Cette nouveauté semble témoigner d'une prise de conscience des difficultés rencontrées par les lycéens et les étudiants dans la maîtrise de la grammaire française. Notre pratique professionnelle confirme ces problèmes (Barré-de Miniac, 2000).

Aussi, à travers l'étude comparative de reformulations orales et écrites, nous analyserons comment évolue la maîtrise des phénomènes linguistiques complexes en français chez quinze étudiants âgés de 18 à 20 ans lors d'une tâche de restitution d'une histoire appelée « texte source ». Celle-ci sera d'abord faite à l'oral et une semaine après à l'écrit, dans des conditions expérimentales similaires.

Ce principe de reformulation à l'oral a été illustré jusqu'à présent auprès d'enfants de 4 à 14 ans dans deux projets coordonnés par Claire Martinot : *Acquisition et Reformulations* (Martinot et Ibrahim, 2003), entre 2003 et 2010, et *Acquisition de la complexité linguistique de 6 à 14 ans*, entre 2013 et 2018 (Martinot et al, 2018). Celui-ci n'a pas encore été analysé chez des jeunes âgés de 18 à 20 ans. En cela, cette thèse, s'inscrivant dans le nouveau programme international de recherche intitulé *Les procédures de reformulation : outil d'appropriation de la langue maternelle et étrangère, à l'oral et à l'écrit* qui a débuté en 2019, permettra d'approfondir les recherches en observant pour la première fois les reformulations chez de jeunes adultes à partir du même texte, et de voir ainsi le niveau de maîtrise du français en début de cette première année en section BTS Systèmes Numériques. On peut en effet supposer que la langue est acquise chez ces jeunes adultes. Par ailleurs, les procédures de reformulation n'ont pas encore été appliquées à des restitutions écrites. Notre recherche se propose également de comparer pour la première fois des reformulations effectuées à l'oral à celles produites à l'écrit, en nous demandant si les procédures de reformulations orales sont plus ou moins complexes que celles mises en œuvre à l'écrit.

D'un point de vue pédagogique, nous étudierons quelles stratégies sont mises en place par les étudiants pour produire leur écrit (Vénérin, 2017).

Ainsi, après avoir expliqué comment a été mis en place le protocole expérimental pour constituer le corpus, nous montrerons comment cette étude comparative permet à la fois d'observer les reformulations selon un nouvel axe oral/écrit et de donner des points de repères sur le ou les stades linguistiques des étudiants, c'est-à-dire de savoir quelles sont leurs compétences à un temps T. Dans une perspective pédagogique, nous tenterons surtout d'interroger le rôle de l'oral (Boré et Doquet-Lacoste, 2004) en tant que support nécessaire ou non de l'écrit, à travers la tâche de « rappel de récit ».

1. Mise en place du protocole expérimental et constitution des corpus

Cette étude a été menée auprès de mes étudiants à Argenteuil (95) qui connaissent des difficultés plus ou moins accentuées en expression écrite selon leurs parcours : section générale, section technologique ou voie professionnelle. Par ailleurs, le français n'est pas la langue maternelle de certains étudiants. D'autres sont arrivés en France depuis quelques années et ont encore des difficultés avec la langue (Perdue, 2000). Les quinze locuteurs

sélectionnés sont donc représentatifs de l'hétérogénéité des profils qui composent une classe de BTS.

1.1. Cadre théorique

S'inscrivant dans le cadre théorique harrissien, Claire Martinot a développé une théorie acquisitionnelle sur la reformulation depuis 2000 (Martinot, 2000 : 3-7). Selon elle, l'enfant entend un énoncé, dans une langue plus complexe que la sienne, et il va le transformer pour construire son propre énoncé avec les moyens linguistiques qu'il maîtrise. Il ne va cesser au cours de son apprentissage de répéter, transformer, réorganiser des éléments phrastiques relatifs à des productions antérieures. Il joue donc un rôle actif dans son apprentissage. De la même manière, les locuteurs adultes manipulent la langue en permanence pour dire une chose identique ou différente par rapport à un énoncé qui vient d'être entendu et/ou lu. Les résultats qu'elle obtient lors de son projet *Acquisition de la complexité linguistique de 6 à 14 ans* mené de 2013 à 2018 confirment que l'acquisition de la langue maternelle s'effectue au moyen de procédures de reformulation que les enfants vont appliquer aux énoncés qu'ils gardent en mémoire, et que la complexification de la langue, qui est l'une des caractéristiques de son acquisition, s'explique également par les types de reformulation que les locuteurs vont mettre en œuvre en fonction de leur âge (Martinot, 2018). Cependant, pour reconstituer ces procédures, il est nécessaire de repérer quel énoncé est à la source de l'énoncé reformulé. Il faudrait alors enregistrer la totalité des énoncés que chacun entend et produit pour pouvoir effectuer ce repérage, ce qui paraît peu réalisable dans la pratique.

C'est pourquoi il convient de transposer cette situation spontanée en une situation expérimentale. Dès la formulation de cette nouvelle hypothèse acquisitionnelle en 2000, Claire Martinot et son équipe ont utilisé un protocole de recueil des données consistant à lire une histoire à chacun des locuteurs de manière individuelle, et en lui demandant de raconter immédiatement après la même histoire avec ses propres mots, en essayant de ne rien oublier. Ce protocole expérimental présente des points communs avec la situation naturelle et spontanée dans laquelle la langue évolue : la langue source de l'environnement et la langue de l'histoire sont plus complexes que la langue effectivement produite par les locuteurs, du moins jusqu'à un certain âge ; par ailleurs, ces derniers utilisent de manière consciente ou inconsciente (Boré, 2002) un modèle de référence - soit la langue source soit la langue de l'environnement - pour parler ou restituer la même histoire. Enfin, ce dispositif, permettant de contrôler la source (Ingram, 1989), facilite l'observation / le repérage du passage systématique de la source à la reformulation et la comparaison des différentes productions.

1.2. Transposition de la situation spontanée et naturelle dans laquelle la langue évolue en une situation expérimentale

1.2.1. Choix du texte source

Pour mieux nous inscrire dans un projet de recherche existant et pour pouvoir comparer nos résultats avec les résultats disponibles ou en cours, le texte source est identique à celui utilisé pour le projet initial sur l'acquisition et la reformulation chez les enfants de 4 à 10 ans. Notre étude se fondera donc sur la restitution de la même histoire, *Tom et Julie*, écrite en français par Claire Martinot. Il s'agit en effet d'un texte neutre, non marqué culturellement afin qu'il puisse être reçu par le plus grand nombre de locuteurs de langues et de cultures différentes. Il n'est pas issu d'une tradition orale clairement identifiable.

Voici le texte source :

Tom et Julie

Ce matin-là, la maîtresse est arrivée dans la cour de l'école plus tard que d'habitude. Elle tenait par la main une petite fille que personne n'avait encore jamais vue.Arrivée en classe, la maîtresse a dit : « Les enfants, je vous présente votre nouvelle camarade, elle s'appelle Julie. Tom, la place est libre à côté de toi, Julie sera ta voisine, sois bien gentil avec elle ! » Tom était fou de joie à l'idée d'avoir peut-être une nouvelle amie. Le soir, chez lui, il a fabriqué une petite boîte ronde, rouge et dorée, pour Julie. Le lendemain matin, dans la cour de l'école, Tom guettait l'arrivée de sa nouvelle petite voisine. Dès qu'il l'a aperçue, il s'est dirigé vers la fillette et lui a tendu la boîte qu'il avait fabriquée pour elle, la veille.Julie aimait tellement cette boîte qu'elle la prenait toujours avec elle. Quand la maîtresse disait : « Sortez vos affaires ! », Julie posait délicatement la boîte entre Tom et elle, sur leur table de travail. Un jour, Julie chuchota à Tom : « Ouvre la boîte ! » Tom souleva le couvercle et découvrit un morceau de papier sur lequel Julie avait écrit : « Je t'attends ce soir à huit heures, sous le gros arbre, à l'entrée de la forêt ». Tom avait un peu peur parce qu'il lui était interdit d'aller dans la forêt, surtout la nuit.Mais à huit heures du soir, il était tout de même au rendez-vous, Julie l'attendait déjà.Sans dire un mot, la petite fille prit la main de Tom et frappa trois fois sur le tronc du gros arbre. Au bout de quelques minutes, les enfants entendirent un grincement. L'arbre était en train de tourner sur lui-même.Tout à coup, le tronc s'ouvrit et les enfants furent éblouis par la lumière qui inondait l'intérieur de l'arbre. Ils firent quelques pas et l'arbre se referma derrière eux. Tom et Julie se trouvaient dans un jardin merveilleux où les fleurs semblaient se parler en chantant. Alors Julie dit à Tom : « Viens, traversons le jardin, il y a une grande fête pour toi, ce soir. Jusqu'à minuit, tu as le droit de demander à notre Roi tout ce que tu veux ».Tom a répondu : « Je veux apprendre à parler avec les oiseaux qui savent tout ce qui se passe dans le ciel, avec les poissons qui savent tout ce qui se passe dans l'eau et avec les fourmis qui savent tout ce qui se passe sur la terre ».Et depuis ce jour, Tom est devenu un enfant extrêmement savant.

Ce texte contient un grand nombre de phénomènes linguistiques complexes sur les plans lexicaux, sémantiques et syntaxiques : il comprend des propositions subordonnées relatives explicatives et déterminatives, des compléments circonstanciels de temps antéposés, des réductions de prédications sous forme de gérondif ou de complément prépositionnel, des formes passives, des noms complexes (*N de N*), des noms et adjectifs opérateurs, des propositions subordonnées consécutives, on distingue une métaphore. Cette histoire que les étudiants entendront représentera la « langue source », c'est-à-dire la langue de référence à partir de laquelle ils devront restituer l'histoire.

1.2.2. Protocole pour recueillir le corpus oral

Afin de se rapprocher des conditions naturelles d'acquisition ou d'appropriation de la langue où l'oral précède l'écrit, nous avons décidé de commencer par recueillir le corpus à l'oral. Par ailleurs, cette thèse ayant également un objectif pédagogique, il est important de se rapprocher des conditions naturelles d'un cours, en commençant tout d'abord par des échanges oraux avec les étudiants avant d'en venir à la production d'écrits. Le chercheur lit une seule fois l'histoire à chaque étudiant de manière individuelle, après avoir annoncé la consigne suivante : « Je vais vous lire une histoire. Écoutez-la attentivement afin de pouvoir me la raconter à votre tour ». Dès la fin de la lecture et afin de conserver le caractère spontané de la reformulation par l'étudiant, le chercheur demande à ce dernier de lui raconter la même histoire à sa manière.

Les énoncés produits par l'étudiant sont enregistrés sur un dictaphone.

Figure 1 : restitution orale de Rémi [document audio joint ELIS_2021_Lambert]

1.2.3. Protocole pour recueillir le corpus écrit

Il est pratiquement identique à celui de l'oral. Le chercheur procède à la lecture du conte à l'ensemble des étudiants une semaine après le passage oral, en donnant la même consigne. Ces derniers restituent alors tout de suite après la même histoire à l'écrit.

Figure 2 : extrait de la restitution écrite de Riadh

C'est l'histoire de Tom et Julie. Un jour
une institutrice qui était très ponctuelle
avait un gros retard et cela intriguait les
élèves. Lorsqu'elle est enfin arrivée, elle
tenait par la main une petite fille très
timide du nom de Julie. ~~La elle~~ La maîtresse
regarde là où Julie pourrait s'asseoir et lui dit
"tiens Julie, va t'asseoir à côté de Tom il y
a une place de libre". Tom qui à la fois était
timide mais aussi excité à l'idée de se faire
une nouvelle amie l'accueillit à bras ouverts.

1.3. Transcriptions

Les enregistrements ainsi obtenus sont transcrits. La difficulté à transcrire de longs morceaux de langue parlée oblige à faire des choix théoriques (Blanche Benveniste et

Jeanjean, 1987). Si les études consacrées de manière spécifique à la prosodie ou à la prononciation se font au moyen de symboles phonétiques, cela demeure néanmoins peu commode pour étudier les phénomènes grammaticaux dans des fragments de langue parlée assez étendus. C'est pourquoi la convention appliquée à notre corpus est celle mise au point par Claire Blanche Benveniste (2000 : 24-34) qui prend pour base l'écriture orthographique : on écrit, quelle que soit la prononciation que l'on a, avec l'orthographe conventionnelle. Les lettres que nous n'entendons pas apparaissent. On transcrit le plus fidèlement possible, sans aucune modification, avec toutes les marques d'oralité. On ne rétablit pas de ponctuation, car elle appartient à l'écrit et indique une analyse et une interprétation de la part du transcripteur ; on adoptera d'autres signes pour indiquer les pauses comme le tiret, un tiret symbolisant une pause courte et deux tirets une pause plus longue. Les majuscules seront conservées pour le premier mot et les noms propres.

Figure 3 : extrait de la transcription orale de Rémi

Donc notre histoire débute un matin dans une école avec l'arrivée **euh** d'une nouvelle élève qui s'appelle **J**ulie donc **euh** la maîtresse décide de la présenter à la classe pour qu'elle s'**habitue euh** pour la présenter aux nouveaux élèves et **euh** elle remarque qu'il y a une place libre à côté de **T**om un élève de la classe et lui dit donc que que **J**ulie va se mettre à côté de lui à côté **oui** à côté de lui

Nous pouvons constater que toutes les lettres sont présentes dans *habitue* : si une transcription selon l'A.P.I. (Alphabet phonétique international) ne ferait apparaître que les phonèmes prononcés - [abity] -, le *h* initial et la terminaison de la troisième personne du présent de l'indicatif *e* sont retranscrites. Les marques d'oralité *euh, oui* sont par ailleurs conservées. Les majuscules sont appliquées pour les noms propres et le premier terme.

Quant aux copies récupérées, elles sont saisies par traitement de texte en conservant les fautes d'orthographe ou les ratures, comme nous pouvons l'observer dans l'exemple ci-dessous.

Figure 4 : extrait de la saisie de la restitution écrite de Riadh

C'est l'histoire de Tom et Julie. Un jour une institutrice qui était très ponctuelle avait un gros retard et cela intriguait les élèves. Lorsqu'elle est enfin arrivée, elle tenait par la main une petite fille très timide du nom de Julie. ~~La elle~~ La maitresse regarde là où Julie pourrait s'assoir et lui dit « tiens Julien, va t'assoir à côté de Tom il y a une place de libre ».

Dans un second temps, neuf mois après, nous étudierons l'évolution des procédures de reformulations mises en œuvre à travers les reformulations orales et écrites des mêmes étudiants afin de voir si ces derniers ont progressé au cours d'une année préparant à l'examen du BTS, notamment à l'épreuve de composition de Culture Générale.

Les corpus constitués, nous pouvons passer à l'analyse des procédures de reformulation mises en œuvre par les étudiants à l'oral et à l'écrit, ce qui n'a pas encore été fait par la recherche universitaire. Il s'agira de savoir dans quelle mesure les procédures de reformulations à l'écrit permettent de préciser le degré d'appropriation de la langue écrite par

les étudiants-scripteurs, à l'image des procédures de reformulation à l'oral qui déterminent l'acquisition de la langue parlée (Martinot *et al*, 2018).

2. Comparaison des procédures de reformulation à l'oral et à l'écrit : un nouvel axe d'étude

Pour comparer les reformulations à l'oral et à l'écrit, nous utiliserons tout d'abord les outils d'analyse déjà élaborés pour rendre compte des procédures de reformulations à l'oral sur les restitutions écrites. Nous pouvons toutefois émettre l'hypothèse que des procédures et des phénomènes propres à l'écrit seront découverts. Le style oral est en effet différent du style écrit chez de jeunes adultes, ce qui n'est pas le cas chez les plus jeunes. Avant de pouvoir les analyser de manière précise, un travail de séquençage du texte-source s'avère nécessaire.

2.1. Séquençage du texte source (TS) et des restitutions

Cette division en quatorze séquences permet de distinguer les différents épisodes de l'histoire et de faciliter le repérage des reformulations opérées par les étudiants :

Figure 5 : extrait du séquençage du texte source

Séquence 1	S1	Ce matin-là, la maîtresse est arrivée dans la cour de l'école plus tard que d'habitude. Elle tenait par la main une petite fille que personne n'avait encore jamais vue.
Séquence 2	S2	Arrivée en classe, la maîtresse a dit : « Les enfants, je vous présente votre nouvelle camarade, elle s'appelle Julie. Tom, la place est libre à côté de toi, Julie sera ta voisine, sois bien gentil avec elle ! »
Séquence 3	S3	Tom était fou de joie à l'idée d'avoir peut-être une nouvelle amie. Le soir, chez lui, il a fabriqué une petite boîte ronde, rouge et dorée, pour Julie.
Séquence 4	S4	Le lendemain matin, dans la cour de l'école, Tom guettait l'arrivée de sa nouvelle petite voisine. Dès qu'il l'a aperçue, il s'est dirigé vers la fillette et lui a tendu la boîte qu'il avait fabriquée pour elle, la veille.
Séquence 5	S5	Julie aimait tellement cette boîte qu'elle la prenait toujours avec elle. Quand la maîtresse disait : « Sortez vos affaires ! », Julie posait délicatement la boîte entre Tom et elle, sur leur table de travail.

Le texte source s'organise en séquences narratives qui correspondent à un ou plusieurs changements diégétiques. Entre la séquence 1 et 2, par exemple, s'opère un changement de la référence spatiale, l'action se déplaçant de « la cour de l'école » à « la classe ». Nous pouvons également observer un changement temporel entre la séquence 3 et la séquence 4, où nous passons du « soir » au « lendemain matin ». Un changement d'actant est perceptible entre les séquences 4 et 5, où le point de vue de Julie remplace celui de Tom.

Cette opération doit également se faire sur les restitutions produites à l'oral et à l'écrit par les étudiants. Si nous prenons par exemple le début des productions de Hugo, nous obtenons le séquençage suivant :

Figure 6 : exemple de séquençage sur la transcription orale et restitution écrite de Hugo

	Transcription orale	Restitution écrite
Séquence 1	Euh donc euh c'est l'histoire de Tom un jour il était en récré et la professeure est arrivée un peu plus tard avec elle il y avait une jeune fille	Un jour, Tom et ses camarades de classes virent un nouveau visage tenant la main de la maitresse.
Séquence 2	en arrivant en classe euh la maitresse dit euh à la jeune fille de s'asseoir à côté de Tom car il y avait une place de libre elle se nommait Julie	Il s'agissait de Julie, une nouvelle camarade de classe. Sous la demande de la maitresse, Julie s'installa au près de Tom.
Séquence 3	le le soir euh Tom euh com/comme il était content d'avoir une nouvelle camarade de classe décida de créer une boîte rouge et dorée ronde	La nuit tomber et après une longue journée d'école, Tom était tellement heureux d'avoir une nouvelle camarade de classe qu'il décida de créer une petite boite ronde rouge et doré.

L'analyse des procédures de reformulations commencera donc par le séquençage des restitutions orales et écrites des étudiants qui permettra d'associer les quatorze séquences du texte source avec les séquences reformulées. Il faut cependant procéder à une nouvelle segmentation avant de commencer les comparaisons proprement dites.

2.2. Segmentation en prédications

Chaque séquence – du texte source et des restitutions orales et écrites des étudiants – est ensuite segmentée en énoncés ne contenant qu'un seul prédicat. Nos analyses s'appuieront en effet sur la plus petite unité syntaxique complète : la prédication élémentaire. Cette segmentation supplémentaire est indispensable si l'on souhaite reconnaître ce que l'étudiant a modifié ou non, ainsi que la procédure utilisée, lors du passage du texte source au texte reformulé (Martinot, 2016).

Dans la perspective fonctionnaliste, tout énoncé comprenant un verbe conjugué est considéré comme une prédication élémentaire. Claude Tchekhoff (1977 : 47) définit le prédicat comme le « centre de l'agencement syntaxique de tout énoncé complet en toutes langues ». André Martinet (1970 : 127) développe ce point en précisant que le prédicat est le « point de rattachement autour duquel s'organise la phrase et par rapport auquel les autres éléments constitutifs marquent leur fonction ». Cependant dans le cadre de la linguistique transformationnelle non générative chez Harris (2007), la notion de prédication est plus complexe dans la mesure où il existe plusieurs niveaux de prédication.

Figure 7 : analyse d'un extrait de la séquence 1

Perspective fonctionnaliste :

S1 = Ce matin-là, la maîtresse est arrivée dans la cour de l'école plus tard que d'habitude.

Théorie transformationnelle :

S1 = Ce matin là, la maîtresse est arrivée dans la cour de l'école plus tard que d'habitude.

P1a P1b

Selon les perspectives fonctionnaliste et traditionnelle, cet énoncé est considéré comme une prédication élémentaire car il n'y a qu'un verbe conjugué (*arriver*), qui constitue donc le prédicat. Mais, selon la théorie transformationnelle, cet énoncé est considéré comme une prédication complexe (P1) composée d'une prédication principale (P1a) et d'une prédication seconde (P1b), réduite, *plus tard que d'habitude* apportant une idée supplémentaire. Cette expression serait la réduction de *la maîtresse est arrivée plus tard que d'habitude*. La prédication principale reste inchangée. Elle est syntaxiquement complète avec un sujet, un verbe et son complément alors que la prédication seconde se trouve réduite au nombre minimum de ses constituants faisant du sens (Ibrahim, 2009 : 51-53). Quant à la locution adverbiale temporelle *Ce matin-là*, elle est hors prédication car elle n'est pas syntaxiquement intégrée à la phrase et n'entretient pas de rapport de dépendance (Cadiot, 2000 : 112-125) avec la prédication régissante (P1a). Elle n'est donc pas un prédicat second.

C'est dans ce cadre issu de la conception harrissienne de la langue envisagée du point de vue des relations paraphrastiques et de l'articulation entre « phrases simples », comme les propositions indépendantes, et « phrases complexes », telles que les principales avec subordonnées ou prédication seconde, que nous travaillerons. La théorie transformationnelle permet une analyse plus précise en isolant chaque prédication élémentaire, qui présente l'avantage de véhiculer une seule information, un sens, dans un cadre syntaxique complet ou reconstructible (Harris, 2007). Si nous utilisons une unité sémantico-syntaxique supérieure, plusieurs procédures de reformulation peuvent s'enchevêtrer, rendant l'analyse indéterminée (Martinot, 2016).

2.3. Analyse des procédures de reformulation

Le mode de passage entre les énoncés sources et les énoncés reformulés se réalise suivant différentes procédures de reformulation. L'analyse de ces dernières permettra d'observer quels sont les degrés de complexité lexicale et syntaxique mis en œuvre par les étudiants.

2.3.1. Qu'est-ce-que la reformulation ?

La reformulation peut être définie comme un type de paraphrase qui permet de redire la même chose mais autrement. Elle peut donc être envisagée comme un outil de correction ou d'amélioration.

Pour notre étude, nous nous appuierons sur la définition établie par Claire Martinot :

« Tout processus de reprise d'un énoncé antérieur qui maintient, dans l'énoncé reformulé (ER), une partie invariante à laquelle s'articule le reste de l'énoncé, partie variante par rapport au texte source (TS), est une reformulation ». (Martinot, 1994)

La reformulation est donc un mécanisme de construction du sens dans lequel le locuteur va reprendre au texte source (TS) une partie invariante et qui va en même temps introduire une partie variante. Nous pouvons illustrer cette définition à partir de la séquence 3 de la restitution écrite (RE) de Rémi :

Figure 8 : extrait de la restitution écrite de Rémi, séquence 3

TS = il a fabriqué une petite boîte ronde, rouge et dorée.

RE = il confectionna une belle boîte ronde, rouge et dorée

On peut dire dans cet exemple que Rémi a reformulé le texte source (TS) car nous avons une partie inchangée, appelée « invariant » : ici le sens est conservé, nous avons un invariant sémantique. Parallèlement, une variante est introduite : le changement se situe au niveau lexical avec la substitution du verbe *fabriquer* par *confectionner*. Nous avons donc une reformulation paraphrastique.

Figure 9 : extrait de la restitution écrite de Cody, séquence 10

TS = L'arbre était en train de tourner sur lui-même.

RE= l'arbre commença à tourner sur lui-même.

De même si nous observons la restitution écrite de la séquence 10 effectuée par Cody, nous pouvons constater que ER est la reformulation de TS car nous distinguons un invariant au niveau de la construction :

TS : dét N Vop_1 V_{inf} prép $Pro_{réfléchi}$

ER : dét N Vop_2 V_{inf} prép $Pro_{réfléchi}$

La description de TS et de ER montre que ces deux énoncés sont construits de la même façon. Les deux verbes opérateurs, *être en train de*, *commencer à*, introduisent une variante lexicale, substituant l'aspect inchoatif à l'aspect duratif du texte source. Le locuteur ayant repris une « partie invariante » au texte source et introduisant « une variante », nous avons encore ici une reformulation. Il s'agit d'une reformulation avec changement d'information.

Ainsi, les procédures de reformulation sont les modes de transformation que le locuteur va appliquer à la prédication source lors de sa restitution. Nous pouvons distinguer deux grandes catégories de reformulations : les reformulations paraphrastiques qui maintiennent un invariant sémantique tout en modifiant le lexique et/ou la construction du texte source, et les reformulations avec changement d'information qui maintiennent un invariant syntaxique tout en modifiant le sens. À ces deux catégories principales, peut s'ajouter la reformulation par répétition que nous analyserons dans la section suivante.

2.3.2. Association des prédications restituées avec les prédications du texte source

La démarche va consister à associer chaque prédication restituée avec la prédication du texte source, afin d'identifier, comparer et analyser les transformations du texte source à l'oral et à l'écrit.

Figure 10 : analyse d'un extrait des restitutions orale et écrite de Cody, séquence 6

TS = Julie chuchota à Tom : « Ouvre la boîte ! »

RO = elle dit à voix basse à Tom d'ouvrir la boîte

RE = Julie chuchote à Tom : « Ouvre la boîte ».

Si nous analysons le texte source (TS), nous pouvons constater qu'il est composé de plusieurs prédications qu'il convient de distinguer :

TS = Julie chuchota à Tom : « Ouvre la boîte ! »

P1a P1b

D'un point de vue sémantique, les prédications P1a et P1b sont liées car le verbe chuchota fonctionne avec trois arguments : un sujet *Julie*, et deux compléments, *à Tom / quelque chose* (*=ouvre la boîte*). Cependant, P1b étant sous la forme du discours direct, elle ne forme pas une prédication complexe avec P1a. P1a et P1b sont donc deux prédications élémentaires. On associe ensuite aux prédications du texte source les prédications reformulées à l'oral (RO) et à l'écrit (RE) par l'étudiant :

RO = elle dit à voix basse à Tom d'ouvrir la boîte

P1a P1b

RE = Julie chuchote à Tom : « Ouvre la boîte ».

P1a P1b

Dans RO, nous avons dans le cadre de P1a une reformulation par paraphrase analytique: celle-ci consiste en la reformulation d'une prédication source par une prédication élémentaire qui résulte de la « décomposition-reconstruction » (Martinot *et al*, 2018 : 13) de la prédication initiale. Dans notre exemple, l'étudiant décompose le sens du verbe de la prédication source. Il reformule le verbe de P1a par une analyse de son sens lexical en un verbe élémentaire (Ibrahim, 2009) associé à une manière de dire à voix basse. Il s'agit d'une paraphrase analytique lexicale. Concernant P1b, Cody reformule le texte source par une paraphrase formelle par transformation : elle modifie la construction de la prédication source en transformant le discours direct en discours indirect tout en maintenant le sens. P1 devient ainsi syntaxiquement une prédication complexe où P1a est la prédication principale. D'un point de vue syntaxique et sémantique, la prédication P1b est intégrée à la phrase et entretient un rapport de dépendance avec P1a. Elle constitue une prédication seconde. *D'ouvrir la boîte* serait la réduction de *qu'il ouvre la boîte*.

Dans RE, nous avons deux reformulations par répétition. Cette dernière constitue un cas limite de reformulation. Cependant, les reformulations répétitives étant très rarement absolument identiques, nous pouvons considérer qu'elles introduisent malgré tout un invariant, que ce soit au niveau de l'intonation ou au niveau de l'énoncé qui change légèrement. On considérera que dans cette procédure de reformulation, l'invariant est maximal et le variant minimal. P1a constitue ainsi une reformulation par répétition approximative, tandis que P1b est une reformulation par répétition stricte.

On constatera que les procédures de reformulation élaborées par Claire Martinot *et al* (2018) pour les enfants de 6 à 14 ans fonctionnent également pour identifier les transformations faites par les étudiants à l'oral et l'écrit. Nous retrouvons en effet dans notre corpus trois types de paraphrases : les paraphrases sémantiques résultant par exemple de la substitution d'un verbe synonyme au verbe source, les paraphrases formelles résultant de transformations (permutation, passivation ...) et les paraphrases analytiques. Ces dernières peuvent résulter de la décomposition d'un terme : il s'agit de paraphrases par analyse lexicale. Elles peuvent encore se présenter sous la forme d'une paraphrase par analyse syntaxique lorsque l'étudiant reconstruit une prédication source réduite ou qu'il décompose la syntaxe d'une prédication source. Dans ce dernier cas, le locuteur-scripteur extrait du texte source un nom (*maîtresse*, *boîte*, *lumière*) et l'actualise dans une construction du type *il y a N*, *c'est N*, *il y a N qui*, *c'est N qui*. La prédication source est alors reformulée par deux prédications.

Figure 11 : analyse d'un extrait de la restitution orale de Tarmina, séquence 11

TS = Les enfants furent éblouis par la lumière

RO = *Il y a* une grande lumière qui les éblouit

Elles constituent, selon le bilan provisoire, la procédure la plus utilisée par les étudiants francophones natifs ou non à l'oral (40% des cas). Cette fréquence peut probablement s'expliquer par le fait que les constructions en *il y a N* et *c'est N* sont très courantes dans langue parlée. Toutefois, les locuteurs-scripteurs, plus âgés, font également appel à des procédures plus complexes comme l'atteste la présence d'un dernier type de paraphrase difficile à mettre en œuvre : les paraphrases synthétiques. Si la paraphrase analytique consiste à décomposer ou reconstruire la prédication source, la paraphrase synthétique se définit par le mouvement inverse : celle-ci réduit la prédication élémentaire de façon à ce qu'elle soit intégrée à une prédication principale.

Figure 12 : analyse d'un extrait des restitutions orale et écrite de Charline, séquence 9

TS = Sans dire un mot, la petite fille prit la main de Tom.

P1b P1a

RO = la petite fille [qui ne disait pas un mot] prend la main de Tom

P1a P1b P1a

RE = Julie [silencieuse] prit la main de ce dernier.

P1a P1b P1a

Si nous observons le début de la séquence 9, nous constatons que TS est une prédication complexe, composée de deux prédications élémentaires : une prédication seconde constituée d'un groupe prépositionnel intégré sémantiquement et syntaxiquement à la phrase (*Sans dire un mot* serait la réduction de *sans que la petite fille dise un mot*), entretenant un rapport de dépendance avec une prédication principale (P1a).

En analysant les restitutions de Charline, nous pouvons voir que la procédure de reformulation utilisée dans la restitution orale de P1b est la plus répandue même si elle maintient la complexité du texte source en introduisant une proposition subordonnée. Nous avons une reformulation paraphrastique par analyse syntaxique : l'étudiante reconstruit la

prédication réduite en transformant le groupe prépositionnel *sans dire un mot* en proposition subordonnée relative adjective épithète de son antécédent *la petite fille* et introduite par le pronom relatif sujet *qui*. Par contre, elle utilise à l'écrit une procédure plus complexe en reformulant avec une paraphrase par synthèse syntaxique : la prédication élémentaire du texte source *sans dire un mot* est réduite à un adjectif *silencieuse* et intègre la prédication principale. Cette procédure est difficile à mettre en œuvre dans la mesure où le locuteur doit non seulement sélectionner ce qui peut être réduit, mais aussi produire une nouvelle forme lexicale ou syntaxique complexe qui sera condensée. La procédure utilisée à l'écrit par Charline est donc plus élaborée que celle employée lors de la restitution orale même si la structure de cette dernière demeure complexe.

L'identification dans le corpus oral et écrit des étudiants des procédures de reformulation mises au point par Claire Martinot et son équipe permet de confirmer l'un des résultats obtenus lors du projet précédent : elles sont utilisables non seulement avec des enfants dans plusieurs langues différentes (française, italienne, croate et polonaise) (Gerolimich, 2017), mais aussi avec de jeunes adultes d'origine diverse, ce qui permet de postuler qu'elles peuvent être généralisées au-delà du protocole utilisé. Par ailleurs, en analysant les différentes reformulations chez ces jeunes âgés de 18 à 20 ans, nous pourrons également tenter d'observer si de nouvelles procédures apparaissent car leur « style » est plus complexe que chez les enfants.

2.3.3. Vers de nouvelles procédures ?

Si les enfants produisent des reformulations qui simplifient des prédications sources qu'ils prennent pour modèle, un mouvement inverse est observable chez les étudiants qui reformulent en tentant de maintenir le niveau de complexité des prédications sources ou qui complexifient leurs énoncés. Aussi de nouvelles procédures peuvent-elles apparaître

Figure 13 : changement de point de vue, restitution écrite de Baptiste, séquence 1

TS : Ce matin-là, la maîtresse est arrivée dans la cour de l'école plus tard que d'habitude. Elle tenait par la main une petite fille que personne n'avait encore jamais vue.

RE : Tom et ses camarades apercevaient leur maîtresse avec une petite fille.

Lorsque nous observons la restitution écrite de Baptiste, nous pouvons constater que l'expression *Tom et ses camarades* devient sujet du verbe principal, se substituant à *la maîtresse*. L'étudiant recentre l'action sur le jeune héros et laisse de côté l'institutrice. Il introduit explicitement le point de vue du narrateur (le sien en l'occurrence) mais qui se confond avec celui de Tom et de ses camarades. Ce changement de thème et de point de vue peut-il faire l'objet d'une nouvelle étiquette ? Ce phénomène est en effet quasi inexistant chez les enfants.

De même, nous avons un certain nombre d'ajouts de prédication absente du texte source qui tendent à expliciter la situation :

Figure 14 : ajout de prédication, restitution écrite de Riadh, séquence 1

TS : Ce matin-là, la maîtresse est arrivée dans la cour de l'école plus tard que d'habitude. Elle tenait par la main une petite fille que personne n'avait encore jamais vue

RE : Un jour une institutrice qui était très ponctuelle avait un gros retard et cela intriguait les élèves. Lorsqu'elle est enfin arrivée, elle tenait par la main une petite fille très timide

Le verbe *intriguer*, qu'utilise Riadh dans sa reformulation de la première séquence, ne figure pas dans le texte source : Cette prédication ajoutée par l'étudiant explicite la situation, reconstruit une information sous-entendue, à savoir que le retard de l'institutrice provoque l'étonnement. Ces phénomènes soulignent que d'autres procédures de reformulation spécifiques à l'écrit pourront être probablement mises au jour au cours de l'étude.

Cette recherche permettra d'apporter un éclairage inédit dans le domaine de la maîtrise de la langue aussi bien orale qu'écrite chez ces jeunes étudiants. La description linguistique qui sera faite des productions et de la reformulation des phénomènes complexes permettra de pointer les compétences et les lacunes des étudiants. Une première observation des corpus révèle que les étudiants ont davantage recours à des reformulations analytiques que synthétiques à l'écrit, ce qui peut apparaitre regrettable dans la mesure où ces dernières, plus complexes, permettent certainement une amélioration de l'expression écrite. Partant de l'hypothèse que l'amélioration de la maîtrise de la langue passe par une amélioration des procédures de reformulations, nous tenterons de réfléchir à des techniques de remédiations, l'un des objectifs de notre thèse étant de s'interroger également sur les stratégies à mettre en place pour produire un meilleur écrit.

3. Rôle de l'oral dans la maîtrise de l'écrit : quelle stratégie pour améliorer son écrit ?

Parallèlement à ce protocole, est établi un groupe contrôle composé d'étudiants différents mais du même âge avec lequel nous procédons directement à la restitution écrite afin d'observer si l'absence de la première étape -une première lecture (TS1) et restitution à l'oral (RO)- nuit à l'écrit (RE). Les résultats montrent que la restitution écrite est problématique et peu convaincante.

Partant du postulat que l'oral constitue une aide fondamentale, un support nécessaire pour l'appropriation et l'amélioration de l'écrit, nous allons essayer d'analyser ce qui se passe au moment du passage à l'écrit (TS2>RE). En effet, lors de la première restitution à l'oral (TS1>RO), il n'y a pas de stratégie particulière : nous pouvons supposer que les locuteurs font par exemple appel à leur mémoire. La modalité écrite bénéficie quant à elle d'un temps de réflexion et d'une trace permanente du « déjà-écrit » (Plane et Rondelli, 2017).

D'un point de vue pédagogique, nous étudierons donc quelles stratégies sont mises en place par les étudiants pour produire leur écrit, en tentant de repérer lors de la seconde passation si les scripteurs s'appuient sur leur propre restitution orale (RO) antérieure ou si, au contraire, ils l'inhibent (Fayol, 1985) pour se concentrer sur la deuxième lecture (TS2). Ce résultat pourra fournir des informations aux enseignants s'interrogeant sur la manière d'améliorer l'expression écrite de leurs étudiants (Dormoy, 2004).

3.1. Première stratégie

Nous partons du schéma de base : TS(1) > RO > TS(2) > RE

Suite à l'observation du corpus, la première hypothèse que nous émettrons est que l'étudiant ne prend pas en compte la deuxième lecture et va s'appuyer sur la reformulation qu'il a produite à l'oral (RO) pour produire son écrit (RE) :

TS(1) > RO > ~~TS(2)~~ > RE

Figure 15 : restitutions orale et écrite de Bilal, séquence 13

TS : Tom a répondu : « Je veux apprendre à parler avec les oiseaux qui savent tout ce qui se passe dans le ciel, avec les poissons qui savent tout ce qui se passe dans l'eau et avec les fourmis qui savent tout ce qui se passe sur la terre ».

RO : Tom répondit je voudrais savoir parler aux oiseaux

RE : Il répondit qu'il voulait parler aux oiseaux.

Lorsque nous observons la restitution écrite de Bilal, nous pouvons constater qu'elle s'appuie fortement sur la reformulation orale qu'il a effectuée la semaine précédente. La séquence 13 du texte source (TS) est en effet composée de plusieurs prédications élémentaires:

Tom a répondu: « Je veux apprendre à parler avec les oiseaux qui savent tout ce qui se passe dans le ciel,

P1a P1b P1b' P1b''

avec les poissons qui savent tout ce qui se passe dans l'eau et avec les fourmis qui savent

P1c P1c' P1c'' P1d P1d'

tout ce qui se passe sur la terre ».

P1d''

P1a est une prédication liée syntaxiquement à P1b, P1c, P1d qui fonctionnent comme le complément du verbe *a répondu* : *Tom a répondu quelque chose*. Cependant, les prédications P1b, P1c et P1d étant sous la forme du discours direct, elles ne forment pas avec P2a une prédication complexe. P1a est donc une prédication élémentaire. Les prédications P1b, P1b' et P1b'' sont trois prédications simples formant, quant à elles, une prédication complexe (proposition principale P1b rectrice de la proposition subordonnée relative P1b', elle-même rectrice de la proposition subordonnée complétive P1b''). Il en est de même pour l'ensemble P1c, P1c' et P1c'' et les prédications P1d, P1d' et P1d''. Enfin, P1c et P1d sont deux prédications réduites, substituables par *Je veux apprendre à parler avec les poissons* et *Je veux apprendre à parler avec les fourmis*.

Si l'on analyse à présent la restitution orale (RO) de l'étudiant, nous pouvons voir qu'il ne conserve que P1a et P1b :

RO : Tom répondit je voudrais savoir parler aux oiseaux

P1a P1b

Il en est de même pour sa restitution écrite (RE) :

RE : Il répondit qu'il voulait parler aux oiseaux.

P1a P1b

Nous pouvons supposer qu'il ne s'est pas soucié du texte source lu pour la seconde fois. Lors de la première lecture, il a produit quelque chose qui le marque et occulte ce qu'il vient d'entendre pour la restitution écrite. Mais nous pouvons également postuler que la construction syntaxique des prédications sources non reformulées est difficile à restituer pour cet étudiant francophone natif qui connaît des problèmes de compréhension et de concentration, bien que sérieux. Cette stratégie est observée chez cinq étudiants dont le niveau est assez fragile. Ils s'appuient sur leur production orale effectuée une semaine avant, contrairement à la deuxième stratégie.

3.2. Deuxième stratégie

Notre point de départ est toujours la situation mise en place par le protocole :

TS(1) > RO > TS(2) > RE

Mais cette fois, nous nous demanderons si l'étudiant n'a pas plutôt inhibé sa restitution orale au profit de la deuxième écoute :

TS(1) > ~~RO~~ > TS(2) > RE

Dans cette hypothèse, les élèves inhibent leur reformulation à l'oral, ils vont s'appuyer sur la deuxième lecture du TS, qu'ils avaient déjà mémorisé. Et s'appuient donc sur le texte source bien présent à l'esprit pour produire leur écrit.

Figure 16 : restitutions orale et écrite de Dora, séquence 1

TS : Ce matin-là, la maîtresse est arrivée dans la cour de l'école plus tard que d'habitude. Elle tenait par la main une petite fille que personne n'avait encore jamais vue.

RO : Tom c'est un petit garçon euh à l'école et la maîtresse est venue tard

RE : Ce matin là, la maîtresse arriva à l'école plus tard que d'habitude. Elle était accompagnée d'une petite fille.

En comparant le texte source (TS) avec la restitution orale (RO), nous pouvons constater que sur l'ensemble des prédications, seule P1a est reformulée :

TS : Ce matin-là, La maîtresse est arrivée dans la cour de l'école plus tard que d'habitude.

P1a P1b

Elle tenait par la main une petite fille que personne n'avait encore jamais vue.

P2a P2b

RO : Tom c'est un petit garçon euh à l'école et la maîtresse est venue tard

P1a

Cependant, si nous comparons la restitution écrite (RE) à sa restitution orale (RO) et au texte source (TS), nous pouvons observer qu'elle est beaucoup plus proche de celui-ci :

RE : Ce matin là, la maîtresse arriva à l'école plus tard que d'habitude. Elle était accompagnée d'une petite fille.

P1a P1b P2a

Nous pouvons supposer que Dora, qui est en France depuis six ans, a profité de la deuxième lecture pour corriger et améliorer sa production écrite. L'hypothèse que j'émettrai est que la deuxième stratégie permet de produire de meilleurs écrits. Ayant déjà en mémoire la première lecture, renforcée par la deuxième, les étudiants peuvent davantage se concentrer sur la tâche de restitution écrite. Par ailleurs, lorsqu'ils s'appuient sur leur restitution orale, ils gardent les traces de l'oralité à l'écrit, ce qui n'est pas le cas lors de la deuxième stratégie car même s'ils s'appuient sur texte lu à voix haute, il s'agit à la base d'un texte écrit. Cette seconde stratégie est observée chez les étudiants dont le niveau est satisfaisant ainsi que chez les quatre étudiants qui ne sont pas francophones natifs dont Dora fait partie. Ces derniers, se situant dans une « interlangue », c'est-à-dire un système transitoire qui représente un moment dans l'itinéraire naturel d'acquisition entre la langue source et la langue cible (Selinker, 1972 : 209-231), s'appuient sur la deuxième lecture pour acquérir et réinvestir du vocabulaire (Houdart-Merot, 2006).

Conclusions provisoires

D'un point de vue linguistique, ces premiers résultats laissent supposer que les élèves sont plus à l'aise à l'écrit : en effet, d'un point de vue quantitatif, l'écrit est plus complet. Ce constat peut paraître étonnant dans la mesure où l'oral est la langue « immédiate » et naturelle, tandis que l'écrit demande un apprentissage et qu'il demeure un passage difficile pour de nombreux élèves en général. Il peut toutefois s'expliquer par la possibilité d'une deuxième lecture qui facilite la restitution écrite des étudiants et par le fait que la culture scolaire en France est essentiellement tournée vers l'écrit (Daunay, 2004). Cependant, si l'écrit est meilleur d'un point de vue quantitatif, l'oral, loin de tendre vers une simplification des prédications sources, donne lieu à des phénomènes linguistiques complexes et met en avant entre autres de nombreux cas de subordination (Cappeau, 2018). Ainsi, l'oral apparaît aussi complexe que l'écrit. Comme c'est la première fois que les reformulations sont étudiées chez de jeunes adultes à la fois à l'oral et à l'écrit, on pourra s'interroger sur l'identification de nouvelles procédures de reformulation, d'une part parce que les productions des adultes ont des caractéristiques propres et d'autre part parce que les étudiants (FLE et FLS) maîtrisant le français depuis peu d'années conçoivent peut-être de façon différente leurs reformulations à l'oral et à l'écrit (Gerolimich, 2004). Il conviendra donc d'observer les changements de sens et de prendre en compte leurs erreurs syntaxiques, qui ne sont plus la manifestation « d'une non-connaissance » qu'il convient d'ignorer et de corriger immédiatement, mais le révélateur « d'une connaissance inadéquate, transitoire » (Cadet, 2009).

D'un point de vue pédagogique, même si la deuxième hypothèse apparaît comme une meilleure stratégie d'apprentissage, ne peut-on pas envisager d'utiliser la restitution orale de l'étudiant quand elle est réussie ? Il serait en effet dommage de l'écarter. Enfin, l'étude des restitutions écrites met en évidence un nombre important de reformulations par paraphrases analytiques. Construites selon le principe de décomposition et reconstruction (Martinot *et al*, 2018 : 13) du sens d'un mot ou d'un énoncé complexe au moyen de termes et de constructions élémentaires, elles apparaissent comme la procédure de reformulation la moins difficile à mettre en œuvre par les étudiants. Le but étant de permettre aux étudiants d'améliorer leur maîtrise de l'écrit et postulant qu'améliorer son écrit passe par l'amélioration des procédures

de reformulations, ne faut-il pas chercher à développer la reformulation par paraphrases synthétiques, plus complexes que les analytiques ?

C'est ce que nous tenterons de vérifier à travers le prochain corpus qui sera recueilli dans quelques mois.

Références bibliographiques

BARRÉ-DE MINIAC, Christine, 2000, *Le Rapport à l'écriture. Aspects théoriques et didactiques*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.

BLANCHE BENVENISTE, Claire et JEANJEAN, Colette, 1987, *Le Français parlé, Transcription et éditions*, Paris, Didier Erudition, Institut national de la Langue française.

BLANCHE BENVENISTE, Claire, 2000, *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys.

BORÉ, Catherine, 2002. « Reformulations écrites et orales, part du cognitif, part du linguistique », *Repères. Recherches en didactique du français langue maternelle*, 26, 259-275.

BORÉ, Catherine et doquet-lacoste, Claire, 2004. « La réécriture : questions théoriques », *Le français aujourd'hui*, 144, 9-17.

CADET, Lucile, 2009, « Langue(s) et intégration scolaire », *Le français aujourd'hui*, 164.

CADIOT, Pierre, 2000, « La préposition comme connecteur et la prédication seconde », Langue française, 127, 112-125.

CAPPEAU, Paul, 2018, « Corpus et (ré)organisation de l'oral », in E. RICHARD (éd.), *Des Organisations dynamiques de l'oral*, Berne, Peter Lang, 413-418.

DAUNAY, Bertrand, 2004, « Réécriture et paraphrase. Contribution à une histoire des pratiques d'écriture scolaire », *Le français aujourd'hui*, 144, 25-32.

DORMOY, Denis, 2004, « De la réécriture comme mode d'écriture de textes. Ou apprendre à écrire en réécrivant », *Le français aujourd'hui*, 144, 53-61.

FAYOL, Michel, 1985, *Le Récit et sa construction : Une Approche de Psychologie cognitive*, Neuchâtel, Delachaux-Niestlé.

GEROLIMICH, Sonia, 2004, « L'impact de la littéracie sur l'oral. Subordination et lexicalisation chez des italophones de 9/10 ans », in C. BARRÉ-DE MINIAC, C. BRISSAUD et M. RISPAIL (dir.), *La littéracie. Conceptions théoriques et pratiques d'enseignement de la lecture-écriture*, Paris, L'Harmattan, 71-85.

GEROLIMICH, Sonia, 2017, « Reformulation et acquisition d'une langue étrangère - De la reformulation en langue maternelle à la reformulation en langue étrangère », in C. MARTINOT et D. GHOUL (éds), *Universalité et grammaire : paradoxe insoluble ou solution matricielle ?*, Paris, Centre de Recherche en Linguistique, 71-82.

HARRIS, Zellig S., 1988 (2007, trad. Française), *La Langue et l'information*, Paris, Cellule de Recherche en Linguistique.

HOUDART-MEROT, Violaine, 2006, « L'intertextualité comme clé d'écriture littéraire», *Le français aujourd'hui*, 153, 25-32.

IBRAHIM, Amr Helmy, 2009, *Prédicats, prédication et structures prédicatives*, Paris, Cellule de Recherche en Linguistique.

INGRAM, David, 1989, *First Language Acquisition*, Cambridge University Press.

MARTINET, André, 1970, *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin.

MARTINOT, Claire, 1994, La reformulation dans des productions orales de définitions et explications (Enfants de maternelle), Thèse de doctorat, Université Paris VIII.

MARTINOT, Claire, 2000, « Présentation Acquisition et reformulation », *Langages*, 140, 3-23.

MARTINOT, Claire et IBRAHIM, Amr Helmy, 2003, *La Reformulation : un principe universel d'acquisition*, Paris, Editions KIME.

MARTINOT, Claire, 2016, « L'apport de Z.S. Harris à une nouvelle explication acquisitionnelle de la langue maternelle. Enfants francophones de 6 et 10 ans », in C. Martinot, C. MARQUE-PUCHEU et S. GEROLIMICH(éds), *Perspectives harrissiennes*, Paris, Cellule de Recherche en Linguistique.

MARTINOT, Claire, BOSNJAK BOTICA, Tomislava, GEROLIMICH, Sonia et PAPROCKA-PIOTROWSKA, Urszula, 2018, *Reformulation et acquisition de la complexité linguistique – perspective interlangue*, Londres, ISTE Editions.

MARTINOT, Claire, 2018, « Construction de l'information dans la langue parlée. Repérage de schémas reformulatoires remarquables », in E. Richard (éd.), *Des organisations dynamiques de l'oral*, Peter Lang, 237-253.

PERDUE, Clive, 2000, « Acquisition des langues secondes », *L'acquisition du langage*, II, Paris, PUF, 215-246.

PLANE, Sylvie et RONDELLI, Fabienne, 2017, « Le déjà-là dans l'écriture », *Pratiques*, 173-174, (revue en ligne : https://doi.org/10.4000/pratiques.3239).

SELINKER, Larry, 1972, « Interlangage », *International Review of Applied Linguistics* (Revue internationale de linguistique appliquée dans l'enseignement des langues), 10, 209-231.

TCHEKHOFF, Claude, 1977, « La prédication », *Langue française*, 35, 45-57.

VÉNÉRIN, Christine, 2017, « Les choix lexicaux des élèves révélateurs d'un déjà-là », *Pratiques*, 173-174, (revue en ligne : https://doi.org/10.4000/pratiques.3383).